7. 5. 146

LETTRES

SUR

L'ESPAGNE.

LETTRES
SUR L'ESPAGNE,

OU

ESSAI

SUR LES MŒURS, LES USAGES

ET

LA LITTÉRATURE DE CE ROYAUME,

Par feu LA DIXMERIE;

Précédé d'un Éloge de l'Auteur, et suivi d'un Précis sur les formes judiciaires de l'Inquisition, par C. P.;

AUGMENTÉ D'UNE ANECDOTE ESPAGNOLE ET DE PIÈCES FUGITIVES,

PAR Mme. FANNY DE BEAUHARNAIS.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NACIONAL

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE ÉCONOMIQUE,
Rue de la Harpe, N°. 94, ancien Collège d'Harcourt.

1809.

PRÉFACE.

LA DIXMERIE fut un homme de lettres aussi estimé qu'estimable ; il a laissé beaucoup d'ouvrages, et peu de renommée ; mais si son nom n'est pas gravé en lettres de feu au temple de mémoire, il l'est en caractères ineffaçables dans le cœur de ses amis. J'eus le bonheur de le connaître en 1776, et je fus lié avec lui jusqu'à l'époque de sa mort, qui arriva en 1791.

Mais, puisque j'ai fait un éloge étendu de la Dixmerie, qu'on trouvera à la suite de cette préface, à quoi me servirait de parler ici longuement de ses ouvrages et de sa personne ?

La Dixmerie fut le principal collaborateur d'un journal intitulé : *l'Espagne Littéraire*, imprimé chez Lacombe, rue Christine, en 1774 : ce journal paraissait tous les mois, à des

époques fixes, chez ledit Lacombe ; il renfermait des observations sur les mœurs, les usages, et principalement sur la littérature de l'Espagne. La Dixmerie, peu de jours avant que de mourir, me pria d'extraire de ce journal tous les articles qu'il y avait insérés, tous les articles qui étaient véritablement de lui, et il me les désigna, par des notes marginales, sur l'exemplaire, en quatre volumes *in*-12, qu'il me confia, et qui est le seul que je possède.

Les volontés d'un mourant sont sacrées ; en conséquence, je m'empressai d'obéir à celles de mon ami la Dixmerie, et la chose n'était pas bien difficile. Là, je copiai, mot à mot, les articles indiqués ; ici, je fis des retranchemens ; plus loin, des augmentations : enfin, il résulta de mon travail, que la Dixmerie, et moi, fûmes, à peu près, les auteurs du même ouvrage. Si toute-

fois cet ouvrage doit rapporter un peu de gloire, c'est à la Dixmerie seul qu'elle est due toute entière. La Dixmerie a vu, observé, comparé, et je n'ai fait que compiler : la Dixmerie est un ouvrier, et je ne suis qu'un metteur-en-œuvre.....

Peut-être faudrait-il, en publiant un ouvrage sur l'Espagne, que je parlasse de ceux qu'on a déjà publiés sur cette matière, avant et après la publication de l'ouvrage de la Dixmerie ; mais que pourrais-je dire, à ce sujet, qui ne soit déjà connu de tout le monde ? Parlerai-je du père Labat, voyageur célèbre, à la vérité, mais aussi menteur, sur certains articles, qu'un voyageur puisse l'être ? Du père Labat, qui parcourt les maisons des particuliers, qui dévoile tout ce qui se passe dans leur intérieur, et principalement dans les cuisines, et qui ne dit rien de ce qui se passe sur les places publiques ? Du

père Labat, qui n'ignore rien de ce que font les grands et leurs cuisiniers, et qui paraît ignorer tout ce que le peuple peut faire? Parlerai-je du père de Livoi, autre moine, qui ne dit que ce qu'il a vu dans les couvens, dans les églises, dans les oratoires, et dont les deux volumes *in*-12, imprimés avec permission du révérend père inquisiteur, ne sont guères qu'une fastidieuse nomenclature d'*ex voto*, *d'agnus Dei*, *de statues*, *de tableaux religieux*, etc.... nomenclature bien faite pour plaire à des Barnabites (*le père de Livoi était Barnabite*), mais très-peu digne d'attirer les regards du philosophe?

Parlerai-je de Colménar, auteur de quatre gros volumes *in*-4°., intitulés: *Annales d'Espagne et de Portugal*, et, peut-être, d'un autre ouvrage qu'on lui attribue, et qui est intitulé: *les Délices de l'Espagne*? Colménar, dans ses *annales*, indique assez bien les faits rela-

tifs à l'histoire de ces deux grands royaumes ; il est précis dans ses dates, et exact dans ses descriptions ; mais il travaille souvent d'après des mémoires infidèles ; il cite souvent, et avec une diffusion insupportable, des passages d'auteurs inconnus, qui finissent par endormir le lecteur. Vous remontez au déluge, illustre Colménar ; vous vous épuisez en conjectures pour me prouver que Tubal, cinquième fils de Japhet, fut le véritable fondateur des Espagnes. Que m'importent Japhet et son cinquième fils Tubal ? *au fait, historien ; au fait.* Mais on attribue à Colménar *les Délices de l'Espagne*, ajoutera le lecteur. Il y a certes de belles gravures dans les *Délices de l'Espagne* ; mais, des gravures suffisent-elles pour faire les délices du lecteur ? Laissons-là le pesant et lourd Colménar, et passons à des Lettres sur l'Espagne, qui ont paru il y a environ cent ans, et qui

sont intitulées : *Lettres d'une dame Anglaise, à une de ses amies, à Paris.* Les uns attribuent ces Lettres à madame d'Aulnoi, aussi célèbre par ses Contes des Fées, que Lafontaine le fut par les siens. D'autres veulent que ces Lettres soient de madame Dunoyer, célèbre par un ouvrage de ce genre, et, surtout, par les liaisons de mademoiselle sa fille avec l'immortel Voltaire.

Qui fut, en effet, le véritable auteur de ces Lettres ?

C'est une question que je laisse aux érudits à résoudre. Quoi qu'il en soit, il me semble que les *Lettres d'une dame prétendue anglaise*, n'ont pu être écrites que par une da me française qui avait bien vu et bien observé la cour d'Espagne, de ce temps-là; car la cour d'Espagne, de ce temps-là, y est peinte avec beaucoup de vérité, de vivacité, de grâce, et même avec cette incohérence de style, cette négligence

et cette légèreté insouciante qui supposent une femme aimable, laquelle n'a jamais eu la prétention d'être auteur. Cette dame, prétendue anglaise, ne parle guères que des aventures d'amour qui ont eu lieu à la cour d'Espagne ; elle suit les amans à la promenade du Prado, dans les magnifiques et interminables allées du jardin de l'Escurial, d'Arenjuez, de St.-Ildéphonse : elle rapporte des billets doux surpris par des duegnes infidelles, ou par des maris jaloux; quelquefois elle en cite des fragmens; quelquefois aussi elle peint deux rivaux furieux, allant se battre à *Buon-Ritiro*, pour une belle dame qui les trompe l'un et l'autre. Enfin, les Lettres d'une dame *prétendue anglaise* sont agréables à lire; mais elles ne disent que peu de chose sur les mœurs, les usages et la littérature d'Espagne. La dame, auteur de ces Lettres, semble les écrire avec une

plume tirée des aîles de l'amour, et n'emprunte jamais, ou presque jamais, le burin de l'impérissable histoire.

J'ai parlé des ouvrages de deux moines, les pères de Livoi et Labat, qui ont écrit sur l'Espagne ; parlerai-je maintenant de l'ouvrage d'un troisième moine, qui a écrit aussi sur l'Espagne? Oui, certes, j'en parlerai. Ce troisième moine est le père Caïmo, de Lombardie. Lorsque son ouvrage parut, il fut traduit sur-le-champ en français, et ne fit, en France, que peu de sensation ; mais, à peine arrivé en Espagne, on lui refusa le droit de cité, l'hospitalité même : le grand inquisiteur fit brûler tous les exemplaires qui tombèrent sous les mains de ses familiers ; il poussa plus loin sa colère, ne pouvant faire brûler l'auteur, qui avait été obligé de se cacher, il voulut faire brûler son livre, en Italie comme en France, et ne put parvenir à ses fins dans aucun

de ces deux pays. Le moine Lombard Caïmo a écrit son voyage en fort bon italien. Le style du P. Caïmo est élégant, clair et correct ; et son traducteur l'a rendu en style incorrect et barbare. Voici toutefois, ce que les Français peuvent apercevoir dans l'ouvrage du père Caïmo. Le père Caïmo parcourt le domaine des beaux-arts en véritable souverain ; il est né Italien, et l'on voit qu'il connaît à fond l'architecture, la peinture, la sculpture, la gravure et même la poésie ; mais il fait, quelquefois, d'heureuses excursions dans le domaine de la philosophie, et voilà ce qui dut nécessairement le brouiller avec le grand-maître de la Sainte-Hermandad. Un moine philosophe ! quelle horreur !

L'abbé *Pons*, autre auteur d'un *Voyage en Espagne*, et né en Espagne lui-même, s'accorde avec le père Caïmo, pour tout ce qui tient aux beaux-

arts ; il s'accorde même avec lui, pour tout ce qui tient à la philosophie ; c'est-à-dire, à l'amour de la sagesse, de l'honneur et de la justice. S'il y a des préjugés parmi nous, dit-il au père Caïmo, il y en a encore plus dans votre patrie, et j'en suis fâché pour l'une et l'autre. Parler et écrire de la sorte, quel scandale ! Ces deux écrivains sur l'Espagne, quoique prêtres l'un et l'autre, auraient bien dû, l'un et l'autre, faire en Espagne les honneurs d'un bel auto-da-fé. Oh ! que n'ai-je été inquisiteur de leur temps ?

Quant à M. de Silhouette, il était fort jeune lorsqu'il publia son *Voyage en Espagne*, et je serais bien fâché qu'on l'eût brûlé pour si peu de chose. M. de Silhouette fit son Voyage en 1729 ; il devint, quelque temps après, contrôleur-général des finances, et je suis bien fâché d'être obligé de le contrôler. Son voyage dura trois mois ; mais

en trois mois que peut-on apprendre ? Il paraît d'ailleurs que M. de Silhouette attachait fort peu de prix à son *Voyage en Espagne ;* car il l'a publié sous l'anonyme, et n'en a jamais parlé dans ses autres ouvrages. C'est moins un voyage qu'un journal.

Le voyage de M. de Silhouette en Angleterre a été plus fructueux pour nous que son voyage en Espagne ; car il nous a rapporté d'Angleterre une excellente traduction de *l'Essai sur l'homme, de Pope*, accompagnée d'une bonne préface et d'excellentes observations.

Passons à M. Baretti, puisque nous parlons de l'Angleterre. M. Baretti a composé, en anglais, plusieurs Voyages, et entr'autres celui d'Espagne : comme il écrivait à Londres, pays où régnait alors un peu de liberté, il y a réellement quelques idées libérales dans son ouvrage ; il y a même des tableaux

extrêmement variés, et un désordre qui, sans être un effet de l'art, plaît beaucoup au premier abord : il peint une procession à côté d'une danse villageoise, un temple dédié à Vénus à côté d'une église dédiée à la Vierge ; et mêlant le sacré et le profane, au moment où il nous fait pleurer sur le sort de son intéressante Pauline, il nous fait rire aux dépens de certains usages religieux dont je me garderai bien de parler ici ; car, grâce à notre Grand Napoléon, l'inquisition n'existe plus en Espagne, et je pense qu'il ne faut pas battre les gens à terre.

Feu le président Dupati, mon ancien ami, a fait, en forme de lettres, un *Voyage d'Italie* extrêmement agréable à la lecture ; il y règne des descriptions brillantes et des phrases à la Montesquieu ; mais le style en est recherché, et maniéré même ; mais il y a de l'affectation et même de l'afféterie. Le

Voyage de Baretti a les défauts contraires ; Baretti adressait à ses frères ses Lettres descriptives ; il écrivait à la fois *currente calamo*, et *currente rota ;* et comme on ne se gêne point avec ses parens, il règne dans ces Lettres un dévergondage d'imagination, un abandon de style, et un désordre de pensées qui leur prêtent, je le répète, un charme extraordinaire. Les Lettres de Dupati sont celles d'un académicien ; celles de Baretti sont d'un voyageur véritable ; et le lecteur préférera, presque toujours ; ces dernières.

Il ne faut pas croire cependant que le président Dupati ait écrit ses Lettres d'imagination, et qu'il n'ait point voyagé en Italie ; c'est sur les lieux même que Dupati a décrit les lieux. Dupati ne ressemble point à un certain marquis de Langle, qui a fait un *Voyage en Espagne* sans sortir de son cabinet ; ce marquis de Langle était un homme

bien singulier ; je ne veux point attaquer sa mémoire, puisqu'il vient de mourir ; je respecte l'homme, et ne parle que de l'auteur. Je dirai donc que ce marquis de Langle, bon gentilhomme, disait-on, mais gentilhomme ruiné, vivait bien plus sur les ouvrages qu'il devait faire, que sur ceux qu'il avait faits.

Son *Voyage d'Espagne*, quoiqu'il n'eût jamais vu l'Espagne, ayant eu quelque succès, il venait chez vous, un prospectus et une souscription à la main, vous prier de souscrire pour son voyage de Suisse, d'Allemagne, de Russie, de Turquie, etc..... Vous souscriviez, et il emportait votre argent, en disant que cela lui servirait pour payer les frais de la poste. C'est voyager à bon marché, que de voyager de la sorte ; mais chacun a sa manière, et je ne blâme personne.

Le *Voyage en Espagne* du marquis

de Langle, n'est autre chose qu'un recueil de notes, quelquefois vives, quelquefois ingénieuses, et le plus souvent niaises et insignifiantes. Le marquis de Langle est une sauterelle qui s'élève quelquefois heureusement, et qui finit par se perdre au milieu des chardons et des pavots. Quoique le marquis de l'Angle allât souvent à la messe, il s'est moqué de la messe dans son Voyage, et même un peu de l'inquisition; et quoique son *Voyage en Espagne* n'en valût pas trop la peine, il a été réfuté par un autre *Voyage en Espagne*, gros volume *in*-8°. de cinq cents pages, voyage fait par un bon prêtre, qui a les meilleures intentions, et qui réfute, presque mot à mot, toutes les impiétés du marquis de Langle. Le marquis de Langle, voyant qu'on lui répondait par un gros volume, répliqua, à son tour, par un gros volume; il donna une nouvelle édition

de son *Voyage en Espagne*, retouché, corrigé et considérablement augmenté : cette nouvelle édition tomba entre les mains des rédacteurs du journal de l'Empire, qui s'en moquèrent agréablement ; et le marquis de Langle, prenant la chose au tragique, fit une réponse très-sévère, dont tout le monde se moqua ; et M. le marquis de Langle eut la bonhomie de mourir de chagrin, de ce qu'on avait ri à ses dépens dans le journal de l'Empire, et de ce qu'on s'était moqué de sa réponse à messieurs les rédacteurs du journal de l'Empire.

Comme je tâche d'être court et précis dans les divers jugemens que je porte, sur les divers *Voyages d'Espagne*, je suis réellement honteux d'avoir parlé si long-temps de celui du marquis de Langle.

Passons vîte à un autre article plus intéressant.

Il a paru, en 1782, un ouvrage en trois volumes *in*-8°., intitulé : *Nouveau Voyage en Espagne, fait en* 1777 *et* 1778 ; *à Londres, chez Esmly, dans le Strand ; et à Paris, chez Théophile Barrois.* Ce Voyage, qui ne porte aucune espèce d'approbation, pas même celle du grand-inquisiteur, est écrit négligemment, comme doivent être écrits tous les Voyages ; c'est-à-dire, avec une liberté noble, avec une franchise estimable, et sur-tout avec une grande naïveté. L'auteur est tellement rempli de toutes ces qualités, qu'on dirait qu'il a écrit sur les lieux mêmes tout ce qu'il a vu, et tout ce qu'il a entendu. Si j'étais un charlatan, je ne ferais point l'éloge de ce Voyage anonyme ; car mon ami la Dixmerie paraît y avoir puisé quelquefois, non pas des phrases entières, mais des phrases qu'il a arrangées à sa manière ; non pas des idées complètes, mais des germes

d'idées qu'il a développés, et que même il a embellis.

Quel est l'auteur de ce nouveau Voyage, fait en 1777 et en 1778? c'est ce que j'ignore; mais le lecteur m'obligera beaucoup s'il peut me le faire connaître.

Si l'auteur anonyme de ce Voyage anonyme n'est connu de personne, M. Bourgoin est connu de tout le monde. M. Bourgoin a été long-temps ambassadeur de France en Espagne, et son Voyage, de l'aveu de tout le monde, est le meilleur que nous ayons. Sagesse, bonté, amabilité, fidélité, exactitude, tout se trouve dans ce Voyage. Il serait ridicule d'en faire l'éloge ou la critique, car il est au-dessus de la critique et de l'éloge.

M. Alexandre de la Borde a voulu marcher sur les pas de M. Bourgoin; et certes il y a marché, et il y marche encore d'une manière bien glorieuse.

Mais, que fait M. Alexandre de la Borde? Une entreprise immense ; c'est-à-dire, la description de tous les monumens des arts qui existent en Espagne. M. Alexandre de la Borde parlera de tout ce qui intéresse l'Espagne ; il parlera du gouvernement, des lois, des usages, des coutumes, etc..... Il a peint l'Espagne en grand, et la Dixmerie et moi n'avons fait que la peindre en miniature. On croit, d'après cette dernière phrase, que ma préface est finie? Eh bien, on se trompe ; j'ai dit plus haut qu'il ne fallait pas battre les gens à terre, en parlant de l'inquisition ; et je me glorifie de cette phrase.

Mais, en 1783, c'est-à-dire long-temps avant que l'inquisition fût détruite en Espagne, long-temps avant le règne du Grand Napoléon, j'avais publié une Epître à *l'Inquisidor Mor*, précédée d'un précis sur les formes

judiciaires de l'inquisition ; et comme le bon la Dixmerie n'a point osé trop parler de l'inquisition, dans son *Espagne littéraire*, je donne ce précis, et cette faible Epître, comme complément de son ouvrage.

C.....P.....

ÉLOGE

XIII

ÉLOGE
DE
LA DIXMERIE,

PRONONCÉ *à la séance publique de la Société nationale des Neuf-Sœurs, le 22 janvier* 1792.

MESSIEURS,

LA DIXMERIE était membre de cette Société; la Dixmerie vient de mourir, et vous m'ordonnez de jeter quelques fleurs sur sa tombe. Cette Société, Messieurs, existe depuis environ seize années : nommée d'abord *Loge Maçonnique des Neuf-Sœurs*, elle fleurit sous les auspices de l'égalité, de la fraternité et de la concorde; mais il fallait subir les épreuves de l'initiation pour être introduit à ses mystères. Dégagée bientôt de ses entraves religieuses, elle tint ses séances au grand jour; il ne faut plus de profession de foi pour y être admis, plus d'ablutions, plus de cérémonies secrètes et épuratoires; et les prêtres d'Isis sont devenus, avec le temps, les apôtres de la littérature.

Tant que la loge des Neuf-Sœurs exigea de ses membres une espèce de culte clandestin et sacré, la Dixmerie fut un de ses plus ardens néophites, et sa

ferveur ne se ralentit point lorsque le temple de la maçonnerie ne conserva de ses institutions primitives que son amour pour les sciences et son zèle pour les beaux arts. Il est peu de grands hommes de ce siècle qui n'aient honoré ce temple de leur présence, et que leur entrée dans ce temple n'ait honorés. J'ai vu Voltaire, le grand Voltaire, y entrer au bruit des applaudissemens et des respects, qui pleuvaient, pour ainsi dire, à l'envi sur sa tête plus qu'octogénaire. J'ai vu un autre vieillard, non moins recommandable, y tenir le sceptre de président et rappeler les sages de la Grèce, qui ne régnaient sur la multitude que par l'ascendant de leurs vertus et la supériorité de leurs lumières. Ce vieillard était Francklin, homme illustre à plus d'un titre, homme que son génie a mis à la tête de deux révolutions, celle de la liberté de son pays, et celle des sciences du nôtre. Ces deux grands hommes ne sont plus, et je me souviens encore du jour, où la renommée venant nous annoncer la mort de Voltaire, la société des Neuf-Sœurs ordonna à la Dixmerie de faire son éloge et de remplir le vœu des neuf divinités qui, toutes les yeux en pleurs, demandaient à être consolées de leur veuvage. La Dixmerie se courba avec modestie sous la loi qu'on lui imposait, et l'éclat du fardeau lui en fit un moment oublier la charge. Qui m'eût dit alors que, douze ou treize années après, on m'ordonnerait à moi-même de faire l'éloge de la Dixmerie? Les sentimens qui l'animaient à cette époque ont passé tout entiers dans mon cœur. La Dixmerie ne crut pas avoir assez de talent pour louer dignement Voltaire; dois-je croire qu'il m'en reste assez pour louer dignement la Dixmerie? La tâche n'est point la

2.5.146

même, me dira-t-on peut-être ; il existe entre la Dixmerie et Voltaire des différences qui sont toutes à l'avantage de ce dernier, et il faut monter bien moins pour s'élever à la hauteur de la Dixmerie que pour atteindre à celle de Voltaire. J'en conviens ; mais il existe aussi entre la Dixmerie et moi des différences qui ne sont pas à mon avantage, et je ne ressemble pas mal, en ce moment, à l'écolier qui va peindre son maître. Cette idée devrait m'effrayer et m'empêcher sans doute de me soumettre à votre demande ; mais je ne sais point être rebelle quand il ne s'agit que de moi, et la conviction intime où je suis de ma faiblesse, me fait espérer que vous voudrez bien ne pas vous en souvenir vous-même.

Nicolas Bricaire de la Dixmerie, naquit à la Motte d'Attencourt, en Champagne, de parens honnêtes, mais peu riches, qui lui donnèrent plus d'éducation que de fortune, et qui songèrent moins à l'avancer dans le monde qu'à orner son esprit de connaissances solides. Il n'est peut-être pas inutile de dire que la nature fut envers lui plus libérale ; et les trésors physiques qu'il en avait reçus pouvaient le dédommager de l'absence des trésors pécuniaires. La taille de la Dixmerie était fort au-dessus de la taille moyenne ; il avait près de six pieds, il était fait en proportion, et doué d'une figure imposante et régulière ; il présentait dans sa stature un mélange des qualités divines de l'Apollon du Belvedère et des forces non moins célestes du Dieu de la guerre, et de l'Hercule Farnèse. La Dixmerie, enfin, était ce qu'on appelle communément un très-bel homme, et ce n'est

point pour lui en faire un mérite que je vous arrête sur ces qualités du hasard, mais pour rehausser, par le contraste, celles qu'il ne devait qu'à lui-même. Arrivé à Paris, encore adolescent, il aurait pu tirer un grand parti de ces avantages dont l'avait doué la nature; mais né dans le même pays que le bon Lafontaine, on verra dans le cours de cet éloge que cette ressemblance ne fut point la seule qu'il eut avec lui.

Au lieu de faire sa cour aux grands, au lieu de se mettre en valeur auprès des gens du monde, pour me servir d'une expression long-temps usitée, la Dixmerie chercha des amis parmi les savans et les gens de lettres; la Dixmerie vécut modestement au milieu d'eux, et ne fréquenta guères que les muses. La Dixmerie, comme il le dit lui-même,

> Trouva doux de borner ses vœux
> A n'être rien pour être heureux.

La société des muses est, sans doute, fort agréable; mais elle est peu lucrative, et l'on sait depuis long-temps que le Pactole et le Parnasse ne roulent point de compagnie. La Dixmerie cependant ayant quelques lettres de recommandation pour M. de Saint-Florentin, qui alors gouvernait la France, non pas tout-à-fait avec un sceptre de fer, mais avec des lettres de cachet, ce qui est à peu près la même chose; la Dixmerie, long-temps après son arrivée à Paris, se souvint qu'il avait un voyage à faire à Versailles, et il alla y présenter au petit bacha de Louis XV ces vieilles lettres de recommandation, qui, ayant perdu leur fraîcheur, avaient perdu beaucoup de leur prix. On priait le St.-Florentin, dans ces lettres, de procurer quelque place ou

quelque pension au jeune la Dixmerie. On vantait, selon l'usage, les bonnes mœurs de ce dernier, sa douceur et sa capacité même ; on en faisait le portrait le plus flatteur. Le ministre les lut avec assez d'indifférence, et dit, selon l'usage, au jeune la Dixmerie, qu'il n'y avait en ce moment, ni pension, ni place vacantes, mais il l'assura qu'il le prenait sous sa protection ; et voilà le jeune la Dixmerie s'en retournant à Paris avec le titre de protégé de M. de Saint-Florentin, pour toute fortune.

Ce titre qu'un autre homme aurait brigué et dont la Dixmerie s'embarrassait peu, ne lui fut pas tout-à-fait inutile ; il lui procura la connaissance d'une certaine madame Sabatin, qu'il suffit de nommer pour la faire connaître, et celle du chevalier d'Arc, beaucoup plus avantageusement connu que madame Sabatin. Ce chevalier d'Arc était à-la-fois un courtisan et un philosophe ; un homme de lettres et un homme de plaisir ; il a laissé quelques ouvrages qui annoncent l'amour de la vertu, et ses actions furent presque toutes dirigées par le penchant au vice. Ses ouvrages prêchent en général les bonnes mœurs ; et sa conduite, en contradiction avec ses ouvrages, prêcha long-temps le contraire. Lié avec madame Sabatin par les nœuds secrets du libertinage, il gouvernait cette madame Sabatin qui gouvernait le Saint-Florentin, lequel gouvernait la France, comme je viens de le dire. La Dixmerie aurait, à son tour, gouverné, s'il avait voulu se charger de quelques-uns de ces nœuds méprisables, et s'il avait voulu intriguer avec la Sabatin, ou du moins feindre de l'aimer ; mais n'ayant vu en elle qu'une subalterne messaline, il la laissa plongée dans sa fange

habituelle, et s'attacha plus particulièrement au chevalier d'Arc, dont il ne vit que le beau côté. Ce fut l'amour des lettres seulement qui l'unit au chevalier d'Arc, et celui-ci, ne trouvant dans la Dixmerie qu'un littérateur aimable, profita de ses lumières et de sa conversation, et ne songea nullement à lui faire partager sa faveur. Si la Dixmerie avait été un intrigant comme le chevalier d'Arc, tous deux auraient marché de front à la plus haute fortune.

La Dixmerie avait plutôt le goût que l'amour de la renommée : ce goût ne fut point refroidi par l'accueil à peu près glacial que lui avait fait le visir à la main d'argent (*), et tout en attendant les effets de sa sublime protection, il fit d'abord quelques vers de société que les sociétés accueillirent, mais qui ne s'étendirent guères au-delà des cercles de la capitale.

L'usage était alors de faire des épîtres au Roi, qui ne lisait aucune épître. Entraîné par le torrent, la Dixmerie fit des épîtres au Roi, qui ne parvinrent pas même à leur adresse. Le public, qui lit plus que les Rois, distingua, dans ces divers morceaux, un talent naissant pour la poésie ; la Dixmerie le sut et s'en réjouit. Peu lui importait de se faire lire par le Roi, c'était sur-tout par le public qu'il avait voulu se faire lire.

Ce qui distingue sur-tout la manière de la Dixmerie est un goût particulier pour les fictions allégoriques ; il n'écrivait guères que pour donner des leçons de vertu ou pour relever les torts de ceux qui ne la pratiquaient

(*) Saint-Florentin ayant perdu un bras à la chasse s'était fait faire un bras d'argent.

pas, et de peur d'effaroucher ses lecteurs par une trop grande sévérité de principes, semblable à ces esclaves indiens qui ne montraient la vérité qu'à travers les voiles de la fable, il enveloppait très-souvent ses idées des mêmes voiles. De-là naquirent presqu'en même-temps deux ouvrages aussi ingénieux qu'agréables, l'un intitulé *l'Isle taciturne et l'Isle enjouée*, et l'autre *le Livre d'airain*. Il y relève avec grace quelques ridicules et cache avec non moins de grace la main du censeur. C'est dans ses contes philosophiques et moraux que la Dixmerie a sur-tout prolongé son goût pour les allégories. Les contes philosophiques de la Dixmerie ont été plusieurs fois réimprimés : c'est, de toutes ses productions, celle qui a le plus réussi ; c'est son plus beau titre à la gloire : puis-je espérer que vous voudrez bien me permettre d'en parler un peu plus au long que des autres ?

Vous n'ignorez pas, Messieurs, que, depuis fort long-temps, le Mercure de France est en possession de vous offrir, à chaque ordinaire, un petit conte moral ou non moral, et sur-tout deux ou trois énigmes. La Dixmerie, qui n'aimait point les énigmes, quoiqu'il aimât beaucoup les allégories, laissa les beaux esprits de la province combattre glorieusement dans le champ de l'énigme, et choisit le genre du conte beaucoup plus digne de son talent. Il eut d'autant plus de mérite à tenter quelques victoires dans cette carrière, que M. Marmontel y dominait alors, et que les moindres pas qu'il y faisait étaient marqués par autant de triomphes. Le génie cependant ne peut pas toujours produire ; celui de M. Marmontel paraissait épuisé : il venait de quitter le Mercure, et, livré à d'autres

occupations, il ne travaillait plus pour cet ouvrage périodique : ce fut la Dixmerie qui le remplaça. La Dixmerie sentit à merveille et les dangers et les difficultés d'une telle entreprise; il en convient lui-même dans les lignes suivantes tirées de la préface de ses contes : *Il n'en est pas en littérature comme dans certaines sociétés particulières ; là, tout nouveau venu éclipse, pour l'ordinaire, ceux qui l'ont précédé ; au contraire, tout écrivain qu'un autre a prévenu dans un genre, n'attire que difficilement les regards et plus difficilement les suffrages.* L'expérience n'a prouvé que trop souvent la vérité de ces remarques. Le croirait-on cependant ? Les premiers contes de la Dixmerie ayant été imprimés dans le Mercure, sans nom d'auteur, on les attribua généralement à M. Marmontel, et l'admiration qu'on avait pour celui-ci, s'étendit généralement sur la Dixmerie. *Je doute*, ajoute modestement la Dixmerie, *que cette méprise pût flatter M. Marmontel ; quant à moi elle me servit d'aiguillon.* Poussé par cet esprit d'émulation, qui ne peut être le partage que du vrai talent, la Dixmerie donna, dans un espace de trois ou quatre années, une trentaine de contes qu'il intitula *philosophiques*, et qui, à tous égards, méritent cette épithète. Me sera-t-il permis de faire de ces contes un parallèle avec ceux de son rival, et d'indiquer rapidement en quoi la Dixmerie surpasse Marmontel, et en quoi il lui est inférieur ? Cette manière de juger en comparant, n'est peut-être pas la plus certaine, mais elle est la plus courte, et je dois moins songer à vous instruire qu'à ne pas vous ennuyer.

Marmontel, à deux ou trois contes près, n'a guères cherché, dans ses contes, qu'à peindre les mœurs du

pays où il vivait, c'est-à-dire, de la France, et lors même qu'il choisit ses acteurs hors de sa patrie, tel que dans *l'Alcibiade* ou *le Moi*, dans *Roxelane* et *les quatre Flacons*, ce sont toujours les mœurs françaises qu'il décrit sous des noms étrangers, et les pompeux ridicules de la capitale qu'il retrace. La Dixmerie, à l'exemple de Marmontel, n'a point dédaigné de peindre les mœurs de ses compatriotes, mais il ne s'en est pas tenu là; il parcourut successivement tous les climats et tous les lieux, et il n'est guères de point du globe, soit ancien, soit moderne, qui ne lui ait fourni d'heureux tableaux et des modèles agréables. La Dixmerie a peint jusqu'aux sauvages, et les a peints avec succès. C'est aux peuples civilisés et corrompus que Marmontel a paru borner ses efforts; et c'est dans le cercle de la société qu'il paraît sans cesse tourner sur lui-même. Le cercle de la Dixmerie est concentrique avec les erreurs de tous les pays, avec les vertus de tous les peuples, et c'est de l'orient à l'occident et du nord au midi qu'il en prolonge le diamètre. Le talent de la Dixmerie suppose une grande connaissance de l'histoire ancienne; celui de Marmontel, une étude particulière de l'histoire du jour ou de celle de la veille. C'est dans les conversations, dans les assemblées brillantes de la cour et de la ville que Marmontel a puisé ses couleurs; la Dixmerie a moissonné des faits et dans la cabane du pauvre, et dans les palais des antiques tyrans, et dans les fêtes publiques de la Grèce et de Rome; c'est aux lois fugitives et légères de la mode que Marmontel se montra fidèle; c'est à l'observation du costume que la Dixmerie s'est attaché. Marmontel a fait dans le dialogue d'heureuses innovations; il est simple et vrai

dans cette partie ; la Dixmerie a donné la préférence aux récits et aux descriptions. Les personnages de la Dixmerie agissent plus, ils sont du moins censés plus agir, et ceux de Marmontel parlent davantage. On a puisé plusieurs sujets de comédie dans les contes de Marmontel, et l'on peut en puiser encore ; ceux de la Dixmerie offrent souvent des sujets de poëme. Marmontel se contente de choisir une action et de la développer autant qu'elle peut l'être ; il n'a, par conséquent, que peu ou point d'épisodes; la Dixmerie en a plusieurs, et fond quelquefois adroitement cinq ou six actions dans une seule. La Dixmerie, enfin, est l'inventeur des contes épisodiques. *La Corne d'Amalthée*, *l'Anneau de Gigés* et *l'Oracle journalier* en sont la preuve. Marmontel n'a guères inventé que les tirets de ses dialogues ; Marmontel laisse deviner, pour l'ordinaire, la morale qu'il veut qu'on tire de ses contes ; la Dixmerie l'exprime souvent avec précision et clarté, et ne termine presque jamais son roman sans vous dire: J'ai voulu prouver telle ou telle vérité, ou détruire tel ou tel mensonge. Marmontel, enfin, doit plaire beaucoup à ce qu'on appelait autrefois la bonne compagnie ; la Dixmerie doit plaire davantage aux savans de tous les ordres, aux personnes de tous les états. Quant au style de Marmontel et à celui de la Dixmerie, j'oserais croire que celui-ci a plus de profondeur, et l'autre plus d'élégance ; tous les deux sont également naturels, mais la Dixmerie me fait penser plus souvent, et Marmontel me fait plus souvent sourire.

Voici, en peu de mots, l'analyse d'un conte de la Dixmerie : il y a grande apparence que vous le connaissez ; mais il est nécessaire que je vous le

rappelle pour vous rendre présente la manière de la Dixmerie, et pour justifier, du moins en partie, le parallèle que je viens d'en faire avec Marmontel, le plus redoutable de ses rivaux. Ce conte est intitulé *la Corne d'Amalthée*, et c'est la Dixmerie lui-même qui va en faire l'exposition ; je me sers de ses propres paroles : *Depuis dix ans Eumène formait des vœux et n'en était que plus à plaindre ; il désirait tout ce qu'il n'avait pas, et jouissait mal de ce qu'il avait... fatigué de ses cris, Jupiter ordonne à Mercure de lui porter la corne d'Amalthée. Voici les conditions que le Maître des Dieux mit à cette faveur : Eumène pourra tout obtenir, mais il ne sera exaucé que dix fois ; c'est à lui à ne désirer que ce qui peut le rendre heureux. Mercure obéit ; il descend chez Eumène avec toute l'arrogance d'un valet qu'un protecteur dépêche vers son protégé. Mortel indiscret, lui dit-il, quand cesseras-tu d'importuner les Dieux ? Reçois ce gage de leurs bienfaits, et sois content si tu peux l'être.* Il dit, lui laisse la Corne d'Amalthée, et retourne dans les Cieux.

Eumène, jusqu'à ce moment, n'avait été qu'un simple particulier ; il désire de devenir roi, et, grace à la Corne d'Amalthée, il est élu roi d'une voix unanime. Quoique peu content de son état, Eumène avait des vertus, et même était né avec un grand fond de bienfaisance et de probité naturelles. A peine fut-il sur le trône qu'il fit régner dans ses états la justice, la clémence et la paix. Cette manière de gouverner aurait dû le faire adorer de son peuple ; mais bientôt environné d'ingrats, et sur-tout de mécontens, la couronne lui devient à charge, et il la dépose pour

devenir premier ministre. Un imbécile est à sa place sur le trône ; il ne lui donne que de bons conseils, et il est disgracié. Le commandement des armées le tente ; et, nommé général d'armée, il remporte des victoires dont on ne lui sait aucun gré, et qui le font siffler par une partie du royaume, tandis que l'autre l'élève jusqu'aux nues. Grand-prêtre de Saturne, il prêche avec tolérance ; et tout le clergé de l'empire le trouve trop doux, et cabale pour lui faire ôter sa place. Il préside au sénat ; deux plaideuses, l'une vieille et laide, l'autre jeune et jolie, viennent le solliciter. Il est amoureux de la seconde, mais c'est elle qui a tort ; et il la condamne, et lui fait perdre un procès qui la ruine. Il l'épouse pour la dédommager du mal qu'il lui a fait ; à peine mariée, elle lui préfère, pour se venger, un vieillard septuagénaire et encore plus contrefait qu'il n'était caduc ; Eumène veut s'en plaindre : jouissez, lui dit-elle, du plaisir de condamner les pupilles ; et laissez-moi celui de consoler les vieillards. Eumène, dégoûté du barreau, aspire à être financier, et ne tarde pas à recevoir un bon de fermier-général. Ce dernier état ne le rend pas plus heureux que n'ont fait les autres, et il en change pour devenir Auteur. La Corne d'Amalthée lui a donné tout l'esprit possible, et le talent d'écrire aussi bien en prose qu'en vers ; il fait des poëmes épiques, des tragédies, des comédies admirables. Les censeurs y retranchent ce qu'il y a de meilleur ; les journalistes lui disent des injures pour le reste, et du théâtre il passe dans l'atelier d'un peintre, et s'élève bientôt à la hauteur du talent de Zeuxis ; il fait des tableaux et des statues dignes de l'admiration de tous les âges, et

qui ne lui procurent que des désagrémens. Il juge que l'art du médecin doit consister à guérir des malades; affublé de la robe d'Hippocrate, il rend la vie à plusieurs, et ses envieux cherchent à le tuer par leurs épigrammes. *Ah ! dit-il, puisqu'on s'ennuie sur le trône et sur ses degrés, sous la thiare et sous le casque, dans le temple de Thémis et dans le palais de Plutus, puisqu'un grand poète peut-être honni, un grand artiste dégradé, un jeune médecin baffoué, puisqu'enfin chaque état est sujet aux revers, et qui pis est au dégoût, redevenons ce que nous étions, ce sera, sans doute, ce que nous devons être.* Avant toutefois de rentrer dans son obscurité, il choisit un autre état, et devinez lequel : celui de questionneur. Il interroge tour-à-tour un philosophe stoïcien, un philosophe épicurien, un ermite, un soldat; il leur dit à tous, êtes-vous heureux ? et tous lui prouvent par leur réponse que le bonheur n'est pas ici-bas, ou qu'il n'y est au moins que d'une manière très-imparfaite. Accablé du poids de la Corne d'Amalthée, il la rend à Mercure, qui lui apparaît une seconde fois, et qui, par l'ordre de Jupiter, le conduit dans une vallée délicieuse. Là, Eumène rencontre une jeune personne bien douce, bien candide, qui se mirait au bord de l'eau, et qui se nommait Eupolis. Eumène en devient amoureux comme de raison, et comme de raison il l'épouse et l'emmène dans sa demeure simple et modeste. Voici la morale que tire la Dixmerie de ce conte : Des richesses sans embarras, des besoins et nulle ambition, de l'amour et peu de jalousie, une belle femme qui daigne n'être pas trop coquette, voilà ce qui peut rendre l'homme heureux ; et voilà,

si j'ose le dire, ce qui s'appellé faire un joli conte. Les détails de celui-ci ont des grâces infinies ; il est écrit avec esprit, et cependant avec naturel, et la simplicité s'y allie merveilleusement avec la finesse. Ce n'est pas tout que d'affirmer, me dira-t-on peut-être, il faut des preuves. Eh bien ! en voici : vous venez de voir combien l'invention de la Corne d'Amalthée est heureuse, et pour connaître le style de la Dixmerie, lisez le morceau suivant. Il est tiré du chapitre où Eumène, devenu peintre et sculpteur, s'applique de donner à ses statues et à ses tableaux toute la perfection dont il est capable.

« Eumène, fatigué du genre sublime, presque toujours mal apprécié, devint simple *portraitiste ;* en cette qualité il eut d'autres obstacles à vaincre, d'autres dégoûts à supporter. Un chef des eunuques voulut être représenté en *Achille*. Sa physionomie ne cadrait pas plus avec ce déguisement que son état. Il se trouva lui-même si ridicule sous cette forme, qu'il s'en prit au peintre, et lui fit essuyer toutes les injures qu'un homme de son espèce peut prodiguer, lorsqu'il n'a rien à craindre. Un autre personnage eut recours au talent d'Eumène. C'était un militaire que la nature avait gratifié d'une figure imposante et martiale. Le peintre imita exactement la ressemblance, mais il eut de nouveaux reproches à essuyer. Le guerrier ne trouva point sa physionomie assez adoucie. Il voulait être représenté avec des yeux rians, une bouche pincée, un teint délicat, en un mot, sous les traits d'un *Adonis*. Une foule d'autres personnages avaient des prétentions non moins ridicules. Eumène prit le parti de dévouer uniquement ses talens aux femmes, de

qui les agrémens rendent les caprices plus supportables; mais il les peignait d'après nature, et il déplut même aux plus belles. Une des plus belles et des plus puissantes de la cour, ne lui pardonna point de ne l'avoir fait que jolie. Il voulut juger enfin si l'art de Phidias lui serait plus favorable. Nouveaux succès dans ce genre et nouveaux désagrémens. Chargé de faire une statue de *Vénus*, il est autorisé à prendre les plus belles femmes de la nation pour ses modèles. Presque toutes se flattaient de lui en servir, et de lui en servir seules. Il en choisit d'abord trente, et en offense mille; parmi ces trente il fait un nouveau choix, n'en réserve que dix et a le surplus pour ennemies. De ces dix même, telle n'a que l'œil de beau qui présente la bouche, telle autre les yeux au lieu de l'oreille, telle autre la main au lieu du pied, etc. Eumène emprunta de chacune d'elles ce qui lui convenait et déplut à toutes. Il fut vivement épris de la plus belle et en avait presque tout imité. Sensible à cette préférence, elle allait s'attendrir en faveur de l'artiste, lorsqu'elle s'aperçut qu'un des ongles de la Déesse n'avait pas été copié d'après un des siens. Elle prétendit garder sa vertu toute entière, si Eumène ne mutilait sur-le-champ sa statue. Il refuse de gâter un chef-d'œuvre, et est refusé à son tour. Ce ne fut pas tout; la beauté qu'il désobligeait ainsi mit dans ses fers un homme tout-puissant, et qui la laissa jouir de tout son pouvoir. Le premier usage qu'elle en fit fut de condamner le ciseau d'Eumène à ne s'exercer désormais que sur des magots. Il n'eut pas manqué d'occupation. A peine ce bruit fut-il répandu, qu'il vit accourir chez lui une foule d'amateurs du bel air. Tous brûlaient

d'avoir leurs cheminées enrichies de quelques-uns de ses chefs-d'œuvres. Parmi ces aspirans, Eumène remarqua un jeune médecin qui, par le brillant de son équipage, l'élégance de sa personne et la vivacité de ses chevaux, annonçait un médecin accrédité ou prêt à l'être. Il se fit une idée assez agréable de cette profession pour souhaiter et partant obtenir le bonnet doctoral ».

Les contes philosophiques de la Dixmerie prouvèrent qu'il avait de l'imagination et qu'il empruntait heureusement les voiles de l'allégorie pour en revêtir l'austérité de la morale. Il ne tarda pas à prouver, par un autre ouvrage, qu'il avait autant de lumières que de goût, et qu'il savait à-la-fois imiter ses modèles et les peindre. On devinera facilement, à ce léger préambule, que je veux parler ici des deux âges du goût et du génie français, sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV. Cet ouvrage, en prose et en vers, est précédé d'un discours préliminaire, où la Dixmerie remontant aux premiers âges de notre littérature, en débrouille le chaos avec autant de clarté que de précision, et porte des jugemens solides sur les auteurs que son plan ne lui permettait pas de juger dans son ouvrage. Ce discours réunit la méthode à l'érudition ; il est d'un goût sévère, et ne ressemble pas mal à un portique d'ordre toscan qui conduirait à un joli édifice d'ordre corinthien ou ionique. Toujours ami des visions et des allégories, la Dixmerie suppose d'abord que le génie des arts lui apparaît, et voici comment la Dixmerie s'exprime lui-même : (Je gagne tant à le faire parler qu'on ne trouvera pas mauvais que je le cite souvent.)

Des

Des arts le séduisant génie
Soudain se présente à mes yeux :
Sors, dit-il, de ta léthargie ;
Viens voir sur les bords somptueux
La cour du Pinde réunie.

Le génie le conduit ensuite devant un sénat respectable qui s'assemble tous les cent ans pour juger les grands hommes ; il s'assied au milieu du tribunal, et la Dixmerie fait défiler successivement devant lui Corneille, Racine, Molière, Lafontaine, Despréaux, et tous les autres auteurs célèbres qui ont illustré le siècle de Louis XIV. Il peint les uns de profil, les autres de face, quelques-uns aux trois quarts ; mais tous avec vérité, quoiqu'il les peigne en courant, et d'une manière si ressemblante, qu'il n'en est pas un qu'on ne reconnût au premier coup-d'œil, quand même son nom n'y serait pas. Mis en regard avec les grands hommes du siècle de Louis XIV, ceux du siècle de Louis XV ne frappent point la vue moins agréablement, et donnent lieu à des comparaisons d'où résultent le plus souvent une idée nette de leur mérite et une opinion sûre de leur talent. Qu'on se trouve petit quand on se promène au milieu de cette galerie imposante ! Également pressé par l'admiration qu'inspirent de tous côtés les têtes vénérables de nos grands hommes, on ressemble à un voyageur égaré dans de profondes vallées, qui ne voit à droite et à gauche que des montagnes, et qui, désespérant de les gravir et d'atteindre leur sommet, se précipite vers la terre et attend qu'une main secourable vienne le tirer de l'abîme. C'est la Dixmerie qui rend ce service au lecteur. La Dixmerie ne dit point assez clairement de quels juges est composé

le tribunal qui, tous les cent ans, s'assemble ; il ne les fait point assez connaître, et il y a quelque obscurité dans cette partie de son ouvrage ; mais il avertit à la fin que c'est un songe qu'il a écrit, et peut-être est-il permis de voir un peu trouble quand on rêve. Ce qui s'entend à merveille, ce sont les conseils que donne de temps en temps le génie des arts à tous ceux qui les cultivent. Ces conseils ont un but moral très-estimable, et ne peuvent que tourner au profit des talens.

L'auteur, rassemblant les débris de ses couleurs, a fondu dans ses notes les divers portraits qu'il n'avait pu qu'ébaucher dans le cours de l'ouvrage même ; il y a développé ce qu'il n'avait pu qu'indiquer, et c'est quelquefois derrière la toile qu'on trouve les modèles tracés avec le plus de naturel ; là, ils sont peints à grands traits ; et vous commandent l'admiration et le respect pour la fierté et la noblesse de leur contenance. Derrière la toile, ils vous étonnent moins, mais ils vous plaisent peut-être davantage, et dépouillés de la flamme du génie qui brille autour de leur front, ils inclinent leurs palmes jusqu'à terre, et semblent vous inviter, par leur sourire, à causer familièrement avec eux.

L'auteur des trois siècles de notre littérature, qu'on n'accusera point d'aimer trop à louer, l'abbé Sabathier de Castres, a fait l'éloge de ces notes dans son article *la Dixmerie ;* et si ce n'est pas un grand honneur que d'être loué par l'abbé Sabathier, il a du moins prouvé que l'envie et la mauvaise foi sont quelquefois désarmés par le talent, et qu'une fois au moins Zoïle a été forcé d'être juste.

Vous devez vous rappeler, Messieurs, que l'île de

Délos erra long-temps au gré des eaux, et que c'est, pour ainsi dire, en flottant qu'elle rendit des oracles. Tel a été le sort de la société maçonnique des Neuf-Sœurs. Persécutée long-temps par une Junon, qui n'était pas moins dangereuse et moins vindicative que l'ancienne; (c'est de la religion des hypocrites que je parle, et sur-tout de la religion des tyrans) persécutée, dis-je, par une puissance invisible et sacrée, la société maçonnique des Neuf-Sœurs exista long-temps sans avoir une demeure fixe, et tint ses séances tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre. La Dixmerie, en vrai fils d'Apollon, suivit par-tout ses destinées; il était présent lorsque Voltaire vint s'y faire recevoir; et c'est par le quatrain suivant qu'il salua le grand homme, quatrain, qui, depuis, a été mis dans tous les recueils de poésie, et qui ne déparerait point les recueils de Voltaire lui-même.

Qu'au nom de cet illustre frère
Tout maçon triomphe aujourd'hui;
Il reçoit de nous la lumière,
Le monde la reçoit de lui.

Je crois avoir déjà dit qu'à la mort de Voltaire la Dixmerie fut choisi, par la société, pour exprimer les regrets que lui causait une pareille perte. La Dixmerie, peu de jours après avoir été honoré d'un pareil emploi, prononça au milieu du deuil et des larmes un éloge de Voltaire, dont chaque phrase, admirée et applaudie, consola presque les auditeurs de la perte qu'ils venaient de faire, ou versa du moins sur leur blessure le baume le plus salutaire. Cet éloge de Voltaire, par la Dixmerie, n'est pas très-connu du public, quoiqu'il ait été

imprimé, et quoique la plupart des journaux en aient rendu compte ; les éloges, en général, sont aussi fugitifs que les satyres, et soit qu'on élève une statue à un grand homme de la veille, soit qu'on brise celle d'un grand homme, déjà vieilli, le public de Paris, distrait par mille objets divers, n'en éprouve guères plus de chagrin que de reconnaissance. La Dixmerie, cependant, a dit dans cet éloge à peu près tout ce qu'il fallait dire, et ce que n'ont pas dit la plupart des auteurs qui ont loué Voltaire après lui, c'est qu'ils ont pillé à la Dixmerie ses idées les plus ingénieuses, et que, sans rien changer au fond, ils se sont contentés de le présenter sous des formes nouvelles. La Dixmerie l'a vu et n'en a rien dit lui-même ; mais ne conviendrez-vous pas, Messieurs, qu'il y a une grande différence entre le silence de l'homme qui vole et le silence de celui qui est volé ?

La Dixmerie était bon et simple, et, à ces titres, il devait aimer beaucoup Montaigne. L'éloge de Voltaire lui avait été commandé ; il se commanda à lui-même celui de Montaigne, ou plutôt il se laissa aller à la reconnaissance que lui avait inspirée le consolateur de tous les chagrins, et cet ami de tous les âges ; et sous le titre d'*Eloge analytique et historique de Michel Montaigne*, il nous a laissé le portrait le plus achevé que nous ayons de ce grand homme. Je n'ai écrit que pour ceux qui savent lire, dit-il, dans la préface de cet éloge, je n'ai donc écrit que pour le petit nombre. Cet éloge de Montaigne n'est, en effet, connu que par un petit nombre de lecteurs, et c'est pourtant un des ouvrages de la Dixmerie qui lui fait le plus d'honneur. Montaigne, philosophe dans ses écrits ; Montaigne,

philosophe dans sa conduite; voilà ce que la Dixmerie cherche à prouver, et voilà ce qu'il prouve, non pas, je l'avoue, avec cette éloquence, qui éblouit, mais avec cette sagacité qui démontre, et cette justesse d'observation qui persuade. Une finesse gracieuse et philosophique est ce qui distingue, en général, le style de la Dixmerie; non cette finesse qui consiste à faire jouer puérilement les mots entr'eux, mais cette finesse de rapprochemens et de rapports qui fait naître dans l'esprit des idées auxquelles il ne s'attendait pas, et qui tire des corps en apparence les plus froids de vives étincelles de lumières. Il faut que cette finesse de la Dixmerie ait un charme bien décidé, puisqu'elle ne déplaît point dans l'éloge de Montaigne qui était la naïveté même.

Je vais raconter, à ce sujet, une anecdote qui, si je ne me trompe, trouve ici naturellement sa place.

Le hasard ne m'ayant point jeté dans les sociétés particulières où la Dixmerie allait le plus fréquemment, je n'avais pas eu souvent occasion de le voir, et je n'étais pas lié avec lui par ces nœuds d'une amitié qu'une fréquentation habituelle consolide ordinairement parmi les gens de lettres. Je le voyais cependant quelquefois dans la loge maçonnique des Neuf-Sœurs, et la bienveillance dont il payait l'estime que j'avais pour lui, annonçait assez qu'il n'était pas fâché de me rencontrer et de s'entretenir avec moi. Il y a quelques années qu'ayant envoyé à la censure un petit roman allégorique dont j'ai oublié le titre, il me dit en confidence et avec assez d'humeur, que le censeur qu'on lui avait donné ne voulait point l'approuver, et lui en refusait même une simple permission tacite. Je

connaissais particulièrement ce censeur ; la Dixmerie le savait, et il me pria de solliciter pour lui la permission qui lui était refusée. Je me prêtai volontiers à sa demande, et j'allai voir le lendemain son juge inquisitorial. Pourquoi, lui dis-je en entrant, ne voulez-vous point approuver le roman allégorique de la Dixmerie ? Pourquoi lui faire attendre si long-temps votre paraphe, ou du moins une permission tacite dont il a besoin pour livrer son ouvrage à l'impression ? La Dixmerie est un bon homme; il n'y a pas à craindre qu'il vous compromette, et vous avez pu voir par les ouvrages qu'il a déjà publiés.... La Dixmerie un bon homme ! me dit-il, en m'interrompant, la peste ! quelle bonhommie ! si je m'y fiais, nous verrions un beau tapage. Le gros la Dixmerie est la finesse même. Le censeur qui me fit cette réponse n'était point un de ces hommes qui, pour me servir de l'expression d'un comique moderne, ne savent *que censurer et ne savent point écrire* (1). Il était homme de lettres lui-même; il avait lui-même composé plusieurs ouvrages remplis de philosophie et de grâce, et ce n'était ni par un sot scrupule, ni par ignorance qu'il ne voulait point laisser passer le petit roman allégorique ; mais une pension était attachée à sa place de censeur, et il craignait, en approuvant le petit roman, de perdre la place et la pension. Il le craignait si fort, qu'il ne voulut jamais censurer l'ouvrage de la Dixmerie, et ce ne fut qu'en ayant recours à un censeur qui n'avait

(*) Voyez le Réveil d'Épiménide, jolie comédie en un acte en vers, de M. de Flins des Oliviers, dont j'ai publié l'éloge.

point de pension, que la Dixmerie parvint à jouir du fruit de son travail.

C'est à Fontenelle sur-tout que la Dixmerie ressemblait par ce talent qu'il avait de dire beaucoup de choses en peu de mots, caractère particulier de la finesse. Et n'aurais-je pas un tort réel de laisser échapper l'occasion qui se présente de vous en fournir la preuve ? L'éloge de Montaigne est suivi d'un dialogue des morts entre Montaigne, Bayle et J.-J. Rousseau, et ce dialogue où la Dixmerie ajoute à la physionomie de Montaigne quelques traits qu'il avait oublié de saisir, et ce dialogue, dis-je, est absolument dans le genre des dialogues de Fontenelle; c'est le même cliquetis d'idées et de sentences, si je puis me servir de ce terme; ce sont les mêmes surprises ménagées au lecteur, et la même adresse pour lui faire adopter des vérités qui lui auraient paru un peu crues sans cette forme. La Dixmerie a eu comme Fontenelle l'art de mettre en opposition des personnages diamétralement opposés, et par le genre de leurs travaux et par le genre de gloire qu'ils ont acquis; et tous deux, par les résultats ingénieux qu'ils présentent, font ressortir davantage et ce genre particulier de gloire et ce genre particulier de travaux. La Dixmerie ayant une affection tendre pour le dialogue, celui que je viens de citer ne dut pas être le seul qu'il publia, aussi en a-t-on sous son nom un très-grand nombre. La Dixmerie a fait insérer plusieurs dialogues des morts dans le recueil de vos mémoires que vous avez modestement intitulé Tribut, plusieurs dans le Mercure de France, plusieurs dans d'autres feuilles périodiques; et l'on se souvient encore, non sans

quelque plaisir, de ceux qu'il établit entre la Mode et la Raison, entre Altinous et un Jardinier. La Dixmerie, enfin, a composé à peu près autant de dialogues des morts que Fontenelle; il annonce lui-même dans la préface de ses contes, que son portefeuille en recelait une assez grande quantité; et dans ce genre, osons le dire, il est l'égal de Fontenelle, s'il ne l'a pas surpassé. Il a fait en prose les éloges de Voltaire et de Montaigne, qui lui donnent encore le droit d'être comparé à Fontenelle, et que les bornes de cette séance ne me permettent pas d'analyser, mais que vous devez connaître, et que sans doute vous avez jugés.

J'ai la fantaisie d'établir moi-même un dialogue entre Fontenelle et la Dixmerie, afin de vous faire mieux connaître, s'il est possible, la manière de l'un et de l'autre, afin sur-tout de faire ressortir davantage celle de la Dixmerie. Insérer un dialogue des morts dans l'éloge d'un homme de lettres est une innovation qui vous choquera peut-être; mais une raison puissante doit me le faire pardonner. Ce n'est plus le panégyriste qui va parler, et je vais le faire oublier un moment pour ne vous occuper que du héros.

DIALOGUE

ENTRE FONTENELLE ET LA DIXMERIE.

FONTENELLE.

Quelle est cette ombre qui vient à moi les bras ouverts et le sourire sur les lèvres?

LA DIXMERIE.

Salut, illustre Fontenelle! je m'appelle la Dixmerie;

je vous ai connu là-haut, lorsque vous étiez encore vivant ; lorsque le temps vous forçait à quitter le sceptre de la littérature, je commençais à m'y faire un nom, et maintenant que nous sommes morts tous les deux, permettez que je vous embrasse et que je cause un moment avec vous.

FONTENELLE.

Quoi ! vous êtes la Dixmerie ! votre nom ne m'est pas inconnu. Mercure, le conducteur des ombres, nous a souvent apporté des vers et de la prose de vous. Je les ai lus et relus souvent sous ces ombrages verts, et j'ai sur-tout distingué vos dialogues des morts, quoique j'en ai beaucoup fait moi-même.

LA DIXMERIE.

L'envie n'est pas faite pour un philosophe tel que vous. Jamais, de votre propre aveu, vous n'avez été jaloux de Lamotte, comment pourriez-vous l'être de moi ?

FONTENELLE.

Le diable est quelquefois bien malin, et les beaux esprits n'ayant guère moins de pretentions que les jolies femmes, on ne les a vus que trop souvent se brouiller pour des hémistiches et s'injurier pour des mots.

LA DIXMERIE.

Ce malheur ne nous arrivera point, sage Fontenelle; vous avez été des trois académies royales, et je n'ai été d'aucune. Vous êtes beaucoup plus savant que moi, et je ne viens auprès de vous que pour m'instruire, et sans la crainte de vous causer le moindre ombrage. Vous

aimez donc réellement mes dialogues ? quelle joie vous me causez de me parler ainsi ! je les ai crus jusqu'à ce moment bien inférieurs aux vôtres, et quoique le public les ait accueillis, je suis bien moins flatté de son suffrage que du vôtre.

FONTENELLE.

J'ai mis en regard, dans mes dialogues, Alexandre et Phrinés, Anacréon et Aristote, Auguste et Aretin, Sénèque et Scarron, Brutus et Faustine, et mille autres ; j'ai fait parler les anciens avec les anciens, les modernes avec les modernes, et j'ai mêlé tour à tour les anciens avec les modernes et les modernes avec les anciens.

LA DIXMERIE.

J'ai suivi à peu près la même marche que vous. On entend raisonner, dans mes dialogues, Sémiramis et Jeanne d'Arc, Alsinoüs et un Financier, Epictète et Aspasie, Jules-César et Christine de Suède, Auguste et Baron ; quelquefois même j'ai personifié des êtres moraux, et un jour, entr'autres, j'ai forcé la Mode et la Raison de se dire d'assez bonnes vérités.

FONTENELLE.

C'est presque toujours une vérité morale que je fais jaillir du choc des opinions de mes interlocuteurs, et j'énonce ordinairement cette vérité à la fin de mon dialogue, semblable à plusieurs fabulistes qui tirent de leurs apologues une sage affabulation.

LA DIXMERIE.

Je vous imite en ce point religieusement ; une moralité quelconque est toujours à la fin de mes dialogues.

FONTENELLE.

Oui, mon cher la Dixmerie ; mais j'ai lu dernièrement les vôtres et les miens ; je les ai comparés avec exactitude, et les vôtres ont des avantages dont je dois vous prévenir à présent que nous sommes morts, bien sûr que vous n'irez pas le dire à ces coquins de vivans, que, souvent même, la mort ne peut désarmer, et qui viennent, quelquefois, nous chercher querelle jusque dans la tombe. Il y a de la morale dans mes dialogues, mais il y a beaucoup trop d'esprit, et l'on s'aperçoit trop que c'est toujours moi qui parle par la bouche de mes interlocuteurs. Je n'étais pas encore académicien lorsque je fis ces dialogues ; mais on s'aperçoit trop que j'avais le projet de le devenir, et que j'avais plus le dessein de séduire mes futurs confrères que d'éclairer le reste des hommes. Mes personnages, en un mot, ne sont pas peints tels qu'ils étaient réellement ; mais tels que les avait conçus mon imagination subtile et antithétique, et quelquefois même j'altère la vérité et la vraisemblance pour arriver à mon but. Vous êtes plus vrai et plus naturel, et pour amener votre moralité vous ne faites point de mensonge. Votre dialogue est, en général, plus simple et moins forcé que le mien : on voit que vos interlocuteurs ont dû parler, à peu près, comme ils parlent, et n'ayant été membre d'aucune académie, vous n'avez aucun des

défauts d'un académicien. Ce compliment que vous méritez de n'avoir été d'aucune académie, n'est pas le seul que je doive vous faire. Quand on fait parler des morts célèbres, tels qu'Alexandre, Auguste, Charles V, Elisabeth d'Angleterre, Brutus, etc. on devrait, ce me semble, enrichir ses dialogues de grands événemens historiques auxquels ces grands hommes ont donné lieu, et j'ai préféré quelquefois de petites anecdotes incertaines et fabuleuses aux grands événemens historiques. J'ai joué avec de la petite monnaie et je pouvais jouer avec de gros écus; je pouvais montrer mes caractères en face, et à peine les ai-je fait voir de profil. Vous avez profité, mieux que moi, des connaissances historiques, et vos portraits sont plus ressemblans que les miens, parce que vous avez puisé vos couleurs dans de meilleures sources que moi. Une autre qualité qui me manque et que vous avez souvent, c'est la gaîté. J'ai eu beau faire parler Molière, qui était le plus jovial des hommes; Molière est, chez moi, aussi triste qu'un mort, et l'autre jour il m'a grondé de lui avoir donné une phisionomie aussi sévère. Vous avez fait parler Molière aussi; mais, chez vous, il est vivant et il m'a fait rire, tout mort que je suis, lorsque je l'ai vu en scène avec Démocrite, que vous lui avez donné pour interlocuteur. Un mérite qu'on ne peut me disputer, c'est la clarté du style, et, en ce point, nous nous ressemblons assez; mais on voit qu'il m'en coûte pour être clair, et vous l'êtes toujours sans effort.

LA DIXMERIE.

Je suis confus, en vérité, des éloges que me donne

un homme que j'ai toujours regardé comme mon maître; et, pour prendre ma revanche, je vais à mon tour examiner vos dialogues, et vous verrez s'ils n'ont pas plus de beautés que les miens, et si votre modestie ne mérite pas.....

FONTENELLE.

Oh! trève de complimens, je vous prie; ce ne sont pas des complimens que je vous ai adressés, mais des résultats que j'ai tirés de faits certains et incontestables. J'aperçois là-bas Lucien qui nous regarde, et s'il nous entendait nous louer mutuellement, c'est alors qu'il nous prendrait l'un et l'autre pour de vrais académiciens. Retirons-nous, croyez moi. C'est lui que nous avons voulu imiter. Prenous garde qu'il ne nous imite à son tour, et ne lui fournissons pas le sujet d'un nouveau dialogue.

Terminons moi-même celui que je viens d'établir entre deux philosophes modernes, et passons aux autres ouvrages de la Dixmerie.

Comme la Dixmerie aimait à cueillir des fleurs dans presque tous les champs de la littérature, le genre du roman n'a pas dû lui échapper, et il a composé quelques romans d'une plus longue étendue que ses contes philosophiques. Ces ouvrages sont assez connus pour que je me dispense d'en rendre compte. En rappelant les titres, c'est en donner l'analyse. Quel est celui de nous, en effet, qui ne se souvient pas du *Sauvage de Taïti aux Français;* de *Toni et Clairette,* qui a eu deux éditions; du *Lutin*, de *la Comète*, de *Laure ou le Danger d'un premier choix?* Ce dernier est celui

qu'on a le plus distingué, et vous n'en êtes pas surpris ; Messieurs. La Dixmerie y peint les mœurs du siècle avec vérité, et quelquefois encore avec énergie. La Dixmerie, il faut le dire, n'était pas extrêmement passionné. Son ame paisible et même froide n'a jamais été ouverte aux orages de l'amour, et son but était plutôt de faire sourire que de faire pleurer, d'amuser que d'attendrir, et d'instruire que d'intéresser. Il y a pourtant quelques lettres qui respirent le plus doux sentiment dans les *Lettres de Laure à Emilie*, et les lettres semblent quelquefois appeler les larmes sur les bords des paupières, si elles ne les font pas couler.

Deux autres romans, qui ne sont pas en forme de *lettres*, mais en forme prophétique, si je puis m'exprimer ainsi, ont fait encore quelqu'honneur au talent de la Dixmerie : l'un est intitulé *la Sybille gauloise ou la France telle qu'elle fut, telle qu'elle est, et telle, à peu près, qu'elle pourra être ;* et l'autre *le Géant Isoire, sire de Montsouris*. La Dixmerie suppose que ces deux ouvrages sont traduits du Celte, et quoique personne ne les ait regardés comme des traductions, ils ont pourtant un air d'antiquité qui ne messied pas aux gens qui veulent avoir l'air de rendre des oracles. On sait que les faiseurs d'oracles se sont toujours enveloppés d'ombres mystérieuses pour se rendre plus vénérables, et la Dixmerie possédait assez bien cet art-là ; il allègue des raisons ingénieuses dans ses préfaces pour prouver que ce n'est pas lui qui parle, mais de véritables devins, et l'on croirait presque qu'il a trouvé ses manuscrits dans de vieux monumens, plutôt que dans son génie. Numa eut sa nymphe, Socrate son démon et Brutus son génie ; la Dixmerie a voulu, à toute

force, avoir sa druidesse qu'il appelle *Adèma ;* il la place au moment où parurent successivement dans les Gaules plusieurs peuples barbares dont le nom était auparavant ignoré, et dont l'origine ne fut jamais bien connue. Il lui fait débrouiller ce cahos de notre histoire en grand style pompeux et métaphorique; c'est-à-dire, en style d'oracles, et mettant bientôt au futur ce qui, pour nous, est au passé, la druidesse fait, dans le même style, les portraits de nos rois jusqu'à Louis XVI, et raconte brièvement les principaux événemens et les diverses révolutions qui ont eu lieu sous leur règne. On voit paraître là, comme dans une lanterne magique, le roi Clovis, les Maires du Palais, les rois Fainéans, Hugues Capet, François Ier., Henri IV, Louis XIV, etc. Mais les figures d'une lanterne magique ne font que passer légèrement sur la muraille. Et comme à la suite des *deux âges du goût*, la Dixmerie a mis des notes à la suite de sa *Sybille gauloise*, où il développe ce que la Sybille n'a fait qu'indiquer. Ces notes sont historiques, et pour la plupart très-sages et très-lumineuses. Elles prouvent que la Dixmerie était très-versé dans la connaissance de notre histoire, et qu'il aurait pu l'écrire avec succès. On croit le voir dans ces notes, une baguette à la main, vous désigner tous les personnages de sa lanterne magique, et vous dire, non plus en style d'oracles, mais en style de Mézerai ou de Péréfixe; celui-ci est Henri IV : il avait telle ou telle vertu ; il a fait telle ou telle faute. Celui-ci est François Ier. qui s'est rendu recommandable par telle ou telle action, blâmable par telle ou telle étourderie, et ainsi des autres. Deviner ce qui s'est passé en

France, depuis l'établissement de la Monarchie n'est pas un talent bien difficile, et la Dixmerie l'a peinte assez bien telle qu'elle fut et telle qu'elle est. La troisième partie de sa tâche était moins aisée à remplir; aussi l'a-t-il faiblement remplie : osons dire plus, il l'a totalement manquée. Il y a dans son *Géant Isoire* une certaine Barasine qui, par le moyen d'une caraffe prophétesse s'avise aussi de faire des prédictions, et ces prédictions ne disent rien de la révolution étonnante qui vient de se passer sous nos yeux. Les lettres de cachet abolies, les prisons d'état renversées et le peuple dansant sur les débris de la Bastille : qu'ai-je dit ? La religion chrétienne régénérée ou plutôt ramenée à sa bonté et à sa simplicité primitives; le lien de la féodalité enchaîné des mains de la justice; la justice, elle-même, reprenant son antique balance des mains même de l'égalité; le soc de Triptolême, couronné des lauriers de la victoire, liés par le ruban tricolor; les chaînes de l'imprimerie brisées et la pensée volant d'un pôle à l'autre, sur les aîles de la liberté; le monstre, nommé *Fisc*, rugissant dans les liens d'une économie sévère; les armées victorieuses au dehors, et les habitans des villes jouissant de tous les charmes de la paix et de la concorde; le littérateur s'élançant au-delà des bornes de la routine; la peinture, sur-tout, créant des chefs-d'œuvre aussi rapidement qu'autrefois elle les concevait; tous les arts encouragés; les vertus récompensées. Il fallait, pour deviner tout cela, être plus fin que la druidesse de la Dixmerie, plus que sa caraffe prophétesse, et plus que la Dixmerie lui-même, quoique le caractère dominant de son esprit fût la finesse.

A ce défaut près, qui n'est que négatif dans le *Géant Isoire*, ce roman présente des tableaux ingénieux; et je ne doute pas qu'à la faveur des aventures les plus extraordinaires et les plus merveilleuses, la Dixmerie n'ait voulu y peindre les abus de la cour de Louis XV. Il y a là un certain Ambigat, roi de la Gaule Celtique, lequel régnait à Lutèce, et un certain Ananax, ministre d'Ambigat, lesquels nous rappellent l'un et l'autre des modèles que nous avons pu connaître, et qui ne sont pas morts depuis bien long-temps. *Ambigat*, dit la Dixmerie, *ne voyait, ne pensait, n'agissait, ne craignait, ne croyait que par Ananax; il se figurait vouloir telle chose, et c'était Ananax qui le voulait; il s'imaginait régner, et c'était Ananax qui régnait.* Que dites-vous de ce portrait, Messieurs? croyez-vous que pour deviner les originaux il faille mettre les noms au bas?

Ce qui ajoute un agrément de plus au roman du *Géant Isoire*, c'est qu'il est en prose et en vers. La Dixmerie a prouvé plus d'une fois son talent pour ces sortes de mélanges, et plus d'une fois, en ce genre, il a eu le bonheur de satisfaire tous les goûts. Je passe, pour vous en convaincre, à ses poésies fugitives. Est-il rien, par exemple, de plus agréable et de plus ingénieux, que le conte de *Diane et Endymion*, inséré il y a quelques années dans l'Almanach des Muses? Diane était jolie, vous ne l'ignorez pas, Messieurs, et qu'on soit femme ou déesse, on a beaucoup d'amans quand on est jolie; mais Diane était insensible quoique jolie : d'autres ont prétendu qu'elle était prude, et peut-être l'aurais-je dit à mon tour, si mon respect pour la divinité ne m'empêchait

de répéter le blasphême. Diane, quoi qu'il en soit, avait un millier d'amans, et voulait n'en écouter aucun. Que dis-je ! ses rigueurs les faisaient mourir à petit feu, et elle n'en concevait aucune peine. Ce qui est violent ne dure pas, et l'Amour pour se venger de la déesse, la rendit éprise du jeune Endimion, berger aussi beau que le jour, mais aussi craintif que timide. Diane l'aperçoit un soir dormant au clair de la lune ; elle s'arrête pour le contempler à travers les feuillages, et voudrait bien demeurer là toute la nuit ; mais la destinée lui ordonne impérieusement de terminer sa carrière. Quelles raisons donna-t-elle pour s'excuser sur le retard du jour ?

Eh quoi ! n'a-t-on pas vu l'Aurore,
Dit-elle, pour Titon sentir la même ardeur ?
Le jour en vint plus tard, le monde était en peine ;
Mais le ciel n'en fit aucun bruit.
Jupiter, à son tour, près de la belle Alcmène
De trois mortelles nuits allongea la semaine ;
Je puis bien, d'un instant, allonger cette nuit.

Rassurée par ces réflexions, à peine le berger est éveillé qu'elle se présente à lui avec tous ses charmes. Mais le croirait-on ? plus ébloui qu'ému, le berger fuit la déesse, et va se retrancher contr'elle dans le creux d'un rocher. Diane le suit avec ardeur, parvient même à dissiper ses craintes, et voici comment la Dixmerie termine ce petit conte :

Rassure-toi, berger timide,
Lui dit, en souriant, la jeune déïté :
Le sourire de la beauté
Fait d'un amant tremblant, un héros intrépide ;

Endimion le deviendra,
Déjà Diane en voit le doux présage.
On ne dit point ce qu'il fit par delà ;
Mais si la fable est un sûr témoignage,
La nuit fut longue ce jour-là.

Dût-on m'accuser de me répéter en parlant de la Dixmerie, je vous le demande, Messieurs, existe-t-il dans notre langue un conte qui soit terminé plus finement, et n'ai-je pas eu raison de dire que la finesse gracieuse et philosophique était sur-tout le caractère de son talent?

Je pourrais encore citer ou plutôt vous rappeler plusieurs autres poésies agréables de la Dixmerie; mais vous les connaissez toutes aussi bien que moi, et le papillon ne doit jamais s'appesantir même en voltigeant sur les roses.... Une dernière fleur se présente cependant, et celle-ci donnant la clef du caractère moral de la Dixmerie, permettez que je l'effeuille sous vos yeux, et que ses parfums délicats viennent embaumer, s'il est possible, les dernières pages de cet éloge. Cette fleur d'esprit de la Dixmerie est intitulée : *Epître à ma nourrice qui ne fut jamais mariée.*

Si j'en crois certain vieux dicton,
L'événement le plus critique
A quelque chose est toujours bon.
Oui, n'en déplaise à la chronique,
De qui tu reçois maint lardon,
Bien m'en prit qu'à l'honneur pudique
Ta douce humeur ait fait faux bond.

Né sous de rigoureux auspices,
Comme une fleur dans la saison
Où Zéphir cède à l'aquilon
Les champs dont il fait ses délices,

De mes jours les tristes prémices
Touchaient à leur destruction,
Et chez trois robustes nourrices
J'expirais d'inanition.

Par un penchant au monde utile,
Mais qui pouvait m'être fatal,
Toutes aux droits de leur pupille
Préféraient le droit conjugal.
Dans cette pénible occurrence
Dont mes cris accusaient le sort,
Tu vins secourir mon enfance,
Ta chûte fut mon reconfort.

Aussi ne crains pas que ma bouche
Te reproche un si doux forfait.
Comme toi, je suis peu farouche
Et l'indulgence est bien mon fait;
Toujours à l'humaine faiblesse
Mon cœur se plut à compatir.
J'ose sermoner notre espèce,
Mais en lui vantant la sagesse
Je respecte encor le plaisir.

Hélas! il est si peu durable
Et le malheur est si constant!
Quoi! cet esclave haletant,
Courbé sous le poids qui l'accable,
A nos yeux sera-t-il coupable
Pour le déposer un instant?
Non, crois-moi, la philosophie,
Qu'en passant j'aime à professer,
N'a rien de la misanthropie,
Grand mot qui peut t'embarrasser?

Expliquons-nous, un misanthrope
Est un mortel né pour haïr,
Qu'un triste nuage enveloppe,
Qui censure au lieu de jouir,

Que tout afflige et scandalise,
Qui joint l'envie à la hauteur,
L'impertinence à la franchise ;
Qui ne sourit que par humeur
Et n'approuve que par méprise.
On sait qu'un pareil animal
Des animaux est bien le pire ;
Quel est son but ? C'est qu'il aspire
A l'honneur d'être original.
A l'honneur d'être sa copie
On ne me voit point aspirer,
Sur les pas de sa bonhommie
Il vaut encor mieux s'égarer.
Il vaut encor mieux préférer
A cette âpre et dure manie
Qui s'obstine à tout déchirer,
L'indulgente philanthropie,
Autre mot qui va t'effrayer,
Et que ton esprit routinier
Doit prendre pour de la magie.

Mais cesse d'invoquer les saints ;
Un philanthrope, en clair langage,
Est l'ami de tous les humains ;
C'est un fou, s'il n'est pas un sage.
Il sait tolérer les travers ;
Il sait excuser les faiblesses.
A l'un il passe les grands airs,
A l'autre de feintes caresses.
Il fait grace aux nombreux défauts
D'un sexe en tout point variable,
Et lui pardonne d'être faux
Pourvu qu'il soit encore aimable.

Hélas ! pour notre châtiment,
Il est à-la-fois l'un et l'autre ;
Quiconque le suit constamment
En est le martyre et l'apôtre.

On dit que dans tes jeunes ans
Tu fus tendre et non pas volage ;
On dit qu'alors c'était l'usage ,
L'usage change avec le temps.
Tu te permis dans un village ,
Ce qu'à la ville on se permet ;
Mais ton cœur , au fond toujours sage,
Chérit toujours le même objet.
Ici , l'on ose davantage :
Ici, l'amour tient de ces jeux
Où le dé règle notre place.
Vient-il un joueur plus heureux ?
Tout est dit : cet autre vous chasse.
Que faire alors ? se pendra-t-on ?
L'honneur défend le suicide.
J'ai dit l'honneur , c'est la raison.
Il faut laisser une perfide ,
Tromper son nouveau Céladon.
Il faut imiter son exemple
Et porter ailleurs son encens.
Le dieu qui reçoit mes présens
Est le dieu dont j'aime le temple :
Bon soir aux dieux indifférens.

Ainsi donc , ma pauvre Martine,
Console-toi d'un vieux péché ;
Ne crains pas que le ciel fulmine ,
De tes regrets il fut touché.
La rechûte n'est plus à craindre ;
En vain tu voudrais t'en flatter :
Je n'ose t'en féliciter ,
Mais j'oserais presque te plaindre.

C'est avec des bagatelles aussi ingénieuses , avec des contes philosophiques et des dialogues des morts , que durant 16 ou 17 ans , la Dixmerie a alimenté le Mercure de France. Il a fait l'Avant-coureur pendant

deux années ; il a travaillé à l'Observateur littéraire, à l'Espagne littéraire, 4 volumes in-12, chez Lacombe ; et combien les éditeurs de la Bibliothèque des romans ont souvent moissonné les plus jolies fleurs dans son porte-feuille ! Connaissant l'imagination gracieuse de la Dixmerie, et son talent pour la narration, ils n'ont eu garde d'oublier cette mine précieuse et féconde, et la Bibliothèque des romans ne s'enorgueillit pas moins des productions de la Dixmerie, que de celles de nos plus ingénieux romanciers.

Je crois avoir déjà dit, Messieurs, que la Dixmerie avait beaucoup de ressemblance avec Lafontaine dont il fut le compatriote. Permettez, qu'en finissant, je jette un coup-d'œil rapide sur la vie de la Dixmerie. Elle vous prouvera mieux encore qu'il était le plus doux, le plus indulgent, en un mot, le meilleur des hommes.

Vous avez dû voir, par quelques faits déjà cités, que la Dixmerie était l'homme le plus indifférent sur l'article de la fortune ; vous avez dû voir qu'il aurait pu devenir riche, et qu'il vécut pauvre parce qu'il le voulut. Eh bien ! cet homme qui avait si peu d'argent était la bienfaisance même, et la plus grande de toutes ses peines fut toujours de ne pouvoir soulager celles de tous les malheureux. Une de ses plus chères occupations était de visiter les prisonniers, et quand il ne pouvait pas leur donner de l'argent, il composait pour leur défense des mémoires éloquens qu'il faisait vendre à leur profit, et leur prodiguait ainsi avec délicatesse les trésors de son génie.

Un scélérat a existé, il y a plusieurs années, qui, condamné par les juges d'alors au double supplice de

la roue et du feu, subit l'un et l'autre avec un grand courage, et en protestant de son innocence jusqu'à son dernier moment. Je crois fermement que ce scélérat avait mérité son arrêt, et ma plume se refuse à tracer son nom exécrable; mais ce n'est point (*) de lui qu'il est ici question, c'est de sa femme.

Les juges n'ayant pas assez de probabilités ou de preuves, car ils ont malheureusement confondu quelquefois les unes avec les autres; les juges, dis-je, n'ayant point assez de preuves pour condamner Mme. Desrues aux mêmes supplices que son mari, la renvoyèrent, après un mûr examen, à un plus amplement informé d'un an, en gardant prison. Quoiqu'il y eût loin de cette peine à celle que venait de subir son mari, Mme. Desrues, extrêmement sensible à la honte, perdit toute connaissance à la simple annonce de ce jugement, et faillit d'être étouffée par une violente hémorragie. Sa situation aurait dû intéresser tout le monde; mais, le préjugé des peines infamantes existant alors dans toute sa vigueur, peu de personnes en furent touchées sincèrement. On craignait de partager son opprobre en soulageant son infortune, et les mains de l'opulence restèrent inhumainement fermées, et les langues des orateurs ne se délièrent point.

Il y a, dans Paris plus qu'ailleurs, de certains hommes que le ciel a doués pour le bien d'une activité prodigieuse, et qui, toujours allant et venant, se trouvent toujours sur la route de ceux qui ont le dessein de le

(*) Quelques personnes, par haine pour le Parlement, ont prétendu que Desrues n'était pas coupable, et qu'il n'y avait eu, contre lui, que des probabilités.

faire. Tel est un des membres de cette société, qui m'a défendu de le nommer, et dont le nom m'échappe malgré sa défense; tel est Mr. l'abbé Cordier. A peine le jugement sur la Desrues fut porté, qu'il rencontra la Dixmerie. Il n'était point imbu, celui-ci, du triste préjugé dont je viens de parler. Il ne croyait pas qu'on fût criminel parce qu'on était le parent ou l'allié d'un individu qui avait commis un crime. Je crois Mme. Desrues innocente, dit-il à l'abbé Cordier, d'un ton pénétré, et j'ai bien peur, mon cher ami, qu'au bout de son année de prison, il n'arrive contr'elle des probabilités spécieuses, et qu'elle ne soit condamnée comme coupable. Une innocente que l'on peut justifier! Vous sentez de quelle importance est une pareille cause. Ne pourrions-nous pénétrer dans la prison de Mme. Desrues? ne pourrions-nous la voir? l'interroger? obtenir d'elle ses moyens de défense, en faire usage promptement, et sauver à cette infortunée l'honneur et la vie? Frappé de ces demandes accumulées, l'abbé Cordier se donne à peine le temps d'y répondre; il quitte la Dixmerie, il part comme un trait, il vole, et le voilà introduit, je ne sais comment, dans l'affreuse prison de Mme. Desrues. Il l'interroge, obtient d'elle ses moyens de défense, et les porte en triomphe à la Dixmerie. Quelle bonne fortune pour l'un et l'autre! La Dixmerie, d'après ces moyens, fait en vingt-quatre heures un mémoire éloquent, l'envoie aux juges, le répand dans le public avec profusion, le fait vendre au profit de l'accusée, et, ne pouvant l'aider de sa bourse, lui prodigue, une seconde fois, avec délicatesse, les trésors de son génie. Un fait est consigné dans ce mémoire que j'ai sous les yeux, et

qui ne manqua pas de redoubler le zèle de la Dixmerie, Mme. Desrues était enceinte, et qu'on juge de la joie de la Dixmerie, quand il apprit qu'au lieu d'un seul innocent il pouvait en sauver deux !

La calomnie, cependant, cette noire déesse pour qui rien n'est sacré, et qui n'épargne pas même les malheureux qui sont ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, la calomnie affaiblit peu à peu l'heureux effet qu'avait produit le premier mémoire de la Dixmerie ; il s'en aperçut avec douleur, et voici comme il le raconte lui-même par la bouche de Mme. Desrues, qu'il fait parler. *Mais tandis que la pitié s'endort, la malignité veille ; elle me poursuit jusqu'au pied des tribunaux, jusque dans les horreurs de ma prison : elle m'eût poursuivie jusque sur le bûcher même, si elle avait pu m'y conduire ; chaque jour voit éclore une accusation, une imposture nouvelle. On arme contre moi toutes les bouches de la calomnie : elle peut tout puisque je suis dans les fers. Je ressemble à ces malheureuses victimes que le féroce Caraïbe attache au poteau qui doit leur servir de bûcher, et qu'il perce de ses traits avant de les livrer aux flammes.*

Ces impostures accumulées et suivies même de faux témoignages venaient de ramener à leur sévérité naturelle les juges que le premier mémoire de la Dixmerie avait d'abord adoucis. La Dixmerie voit, avec effroi, le glaive de la justice suspendu par un fil léger sur la tête de sa cliente infortunée. Tout n'avait pas été dit dans le premier mémoire : il recueille des faits nouveaux pour la disculper ; il s'arme d'une éloquence nouvelle pour sauver à-la-fois une mère et son enfant dans les fers. L'aspect de cet enfant et de cette mère,

qui l'implorent, lui donne la voix d'un Dieu; il tonne dans un second plaidoyer contre la prévention, la calomnie et l'ignorance qui attendaient leur victime, et les juges, effrayés par tout ce qu'a d'imposant l'auguste humanité qui plaide pour l'innocence, n'osent point condamner à mort Mme. Desrues; ils respectent la vie de l'enfant qui respire dans son sein, et la Dixmerie a le bonheur d'épargner un double crime à ces juges prévenus, et de rendre la vie à la mère qui allait la perdre, et à l'enfant qui allait la recevoir.

Vous savez, Messieurs, que les Vestales jouissaient autrefois du doux et honorable privilége de sauver la vie aux criminels condamnés à mort, que le hasard conduisait sur leur passage, ne dirait-on pas que le génie se l'est arrogé sans qu'on le lui donne. Ah! puisse-t-il le conserver toujours! Le génie et la vertu ne devraient-ils pas être toujours les deux puissances les plus fortes de la terre? Et vous, dieux immortels, si jamais l'un de nous est accusé sans être coupable, si jamais il est traîné en prison par les satellites des oppresseurs, faites, je vous en supplie, oh! faites qu'il rencontre un la Dixmerie sur son chemin, et je ne craindrai pas long-temps pour sa liberté, et je ne craindrai jamais rien pour sa vie!

Faire en peu de jours deux mémoires éloquens pour arracher deux victimes à la mort ou à la honte, supposait dans la Dixmerie une activité peu commune; mais il n'y avait que d'aussi grands intérêts qui pussent le tirer de son indifférence habituelle et de son extrême insouciance pour toutes les choses de la vie. Il joignait à cette insouciance une très-grande paresse, sur-tout pour répondre aux lettres qu'on lui écrivait;

et, de son aveu même, il était quelquefois cinq ou six mois sans répondre. Cette ressemblance de plus qu'il avait avec le bon Lafontaine, me rappelle un trait que je vais vous rapporter, et qui jettera un jour nouveau sur son caractère moral.

Un de ses amis, absent depuis un an de la capitale où la Dixmerie était resté, lui avait déjà écrit plusieurs lettres pour lui demander des nouvelles de sa santé et de ses affaires. La Dixmerie n'avait point répondu, selon son usage; inquiet et véritablement affligé de son silence, cet ami écrit alors à une autre personne de la capitale, et la prie, si la Dixmerie n'est pas mort, d'aller le gronder da sa part, et de lui faire de vifs reproches sur sa négligence. Cette personne s'acquitte aussitôt de la commission, et, touché de ses remontrances, la Dixmerie prend la plume nonchalamment et écrit ce billet à son ami :

« Ne soyez plus en peine, mon ami, je ne suis pas » mort, Dieu merci: je me porte encore assez bien; » et je vous écrit ce billet pour vous dire que je vous » écrirai plus au long la semaine prochaine ». La semaine suivante arriva, et la Dixmerie n'écrivit point. Une seconde, une troisième, un quatrième lui succédèrent et la Dixmerie est encore à répondre.

Cette nonchalance pour ses amis absens ne supposait pas qu'il eût cessé de les aimer; et présens, ils ne manquaient pas de reprendre sur lui tout leur empire. Ceux même qui voulaient en abuser, trouvaient la Dixmerie assez disposé à les laisser faire, et comme il lui paraissait plus doux d'être gouverné que de gouverner lui-même, il a fait plus souvent la volonté de ses amis que la sienne propre. Saint-Foi, par exemple,

avait pris sur lui un tel ascendant, que la Dixmerie tremblait au moindre mot un peu dur qui sortait de sa bouche ; et Saint-Foix étant le plus bourru, le plus inquiet et le plus brusque des hommes, vous sentez combien la Dixmerie avait souvent occasion de trembler ; à cette crainte que l'on a pour les tyrans en amitié, la Dixmerie joignait un autre sentiment que ces tyrans quelquefois inspirent, et que plus souvent ils arrachent, celui d'une extrême docilité et d'une obéissance aveugle. Saint-Foix ne pouvant vivre ni avec la Dixmerie, ni sans la Dixmerie, Saint-Foix était-il privé de la vue de la Dixmerie, il s'impatientait, il gémissait de n'être point auprès de lui. Allait-il le voir ou le rencontrait-il même, par hasard, c'était pour le gronder ou lui faire des reproches, et le calme la Dixmerie n'était jamais fâché, mais toujours tranquille, et le bon la Dixmerie supportait tout sans se plaindre. Un jour, ils étaient ensemble au parterre de l'Opéra. Saint-Foix, se rappelant qu'il avait une affaire qui l'obligeait d'en sortir, promit à la Dixmerie de venir le reprendre avant que l'Opera finît, et la Dixmerie lui promit de l'attendre. Le spectacle continue et Saint-Foix ne revient point. Le spectacle fini, tout le monde s'en va, et Saint-Foix n'est point revenu. Que fait alors la Dixmerie ? il s'établit seul au milieu du parterre, et comme il y avait plusieurs portes, il a les yeux sur toutes alternativement, pour voir si M. Saint-Foix ne reviendra point. Une demie-heure s'écoule et le bon la Dixmerie attendait toujours avec fidélité, et sans la moindre impatience. Enfin, un valet de théâtre, chargé de fermer les portes, arrive un flambeau à la main, et trouvant un homme seul et d'une

taille presque démesurée, debout au milieu du parterre, que faites-vous ici, lui dit-il, avec un ton moitié effrayé, moitié menaçant ? J'attends M. de Saint-Foix, lui répondit naivement la Dixmerie, s'imaginant que tout le monde devait connaître son ami.

Le trait suivant ne prouve pas moins de bonhommie, et me permettrez-vous, Messieurs, de l'ajouter au précédent ? La Dixmerie a demeuré long-temps chez son imprimeur, qui était en même temps son ami, et il n'avait pas alors d'autre table que la sienne. Cet imprimeur ayant un jour invité à dîner plusieurs personnes, on dina à l'heure ordinaire ; mais la Dixmerie se levant très-tard, cette heure ordinaire n'était pas tout-à-fait celle qui lui convenait. Il arrive après tout le monde, et déjà tout le monde était à table. Il trouva son couvert mis et une chaise qui l'attendait. Cette chaise, un peu avancée sous la table, n'était point vue en entier des convives ; c'est une circonstance qu'il faut remarquer. La Dixmerie la prend pour s'asseoir, lorsqu'éprouvant un certain poids et une sorte de résistance, il se baisse pour regarder, et aperçoit un gros chat qui, arrondi sur lui-même, y dormait tranquillement et sans causer la moindre gêne à personne. Il n'y avait que cette chaise dans l'appartement, et pour ne point déranger le pacifique dormeur, la Dixmerie mangea debout tout le long du repas. Pourquoi donc ne vous asseyez-vous pas, lui dit à plusieurs reprises la compagnie ? Oh ! dit-il, je suis un peu pressé, on donne aujourd'hui une pièce nouvelle et je pourrais l'oublier si j'étais assis; j'ai plus de mémoire quand je suis debout : et le dîner étant achevé, il salua gracieusement tout le monde,

et alla voir la pièce nouvelle. Qu'on juge de la surprise et du rire inextinguible des convives, lorsque, se levant de table, ils découvrirent que c'était pour ne pas troubler le sommeil du gros chat, que la Dixmerie avait mangé debout. Respecter le sommeil d'un chat comme si c'eût été un homme! A ce trait touchant de simplicité et de justice, ne serait-on pas tenté de croire, Messieurs, que la Dixmerie étendait les droits de l'homme jusque sur les bêtes?

Les diverses anecdotes que je viens de raconter, vous paraîtront minutieuses peut-être, mais elles font connaître l'homme, et j'ai cru qu'elles n'étaient pas à négliger. Vous savez que Plutarque en rapporte quelquefois de pareilles, et qu'avais-je à faire de mieux que d'imiter Plutarque? Je pourrais, à son exemple, en rapporter plusieurs autres, mais plus mon sujet est riche, plus je dois craindre de l'épuiser, et des auditeurs aussi éclairés que vous jugeront la Dixmerie par ce que j'ai dit, et sauront me tenir compte de ce que je ne dis pas.

Simple et bon comme Lafontaine, la Dixmerie était digne, comme Lafontaine, de trouver un ami; et ce bonheur, le premier de tous, fut connu de la Dixmerie. Ayant toujours dédaigné la fortune, vous sentez que la fortune le dédaigna. Ayant sur-tout abandonné à ses parens tout ce qui lui revenait de son patrimoine, il n'avait guères pour vivre que le produit de ses ouvrages qui se réduisait à peu près à rien, et une pension de 1,200 livres sur le Mercure, qui n'était guères au-dessus. Ses contes philosophiques, dont le Mercure s'était enrichi, lui avaient valu ce petit bien-être; et je dois, comme historien, convenir

que Mr. de St.-Florentin contribua à le lui procurer. Il en jouissait modestement, lorsque la révolution arriva. Les petits doivent succomber là où les grands périssent, et cette révolution ayant renversé les fortunes les plus considérables, il était bien difficile que celle de la Dixmerie lui resistât. Forcé par les circonstances de résilier la plupart des engagemens qu'il avait pris avec les gens de lettres, Mr. Pankouke, possesseur du Mercure, a été obligé de réduire et même de supprimer les traitemens qu'il leur faisait sur le produit de ce journal. Mr. la Dixmerie, enveloppé dans la disgrace commune, et se voyant sans ressource pour sa vieillesse, commençait à perdre tout espoir, et deux ou trois jours après sa mort, Mr. Jauffret, membre de cette société, a fait insérer dans la Chronique de Paris une note par laquelle il nous apprend que Mr. du Vaucelles, autre membre de cette société, alla trouver la Dixmerie au moment où il fut privé de sa pension sur le Mercure, la lui constitua pour toute sa vie, et lui en paya le premier quartier. L'événement ne s'est pas passé tout-à-fait ainsi, et voici comment Mr. du Vaucelles le raconte lui-même dans une lettre à Mr. Jauffret, qu'il m'a confiée, et que je vais transcrire :

LETTRE A Mr. JAUFFRET.

Je vous dois, Monsieur, un remercîment pour l'attention que vous avez eue de faire insérer dans la Chronique, un article qui me concerne à l'occasion de Mr. la Dixmerie, mort trop tôt pour la vraie philosophie, les lettres et l'humanité. Plus je

suis

suis pénétré de son mérite, plus je dois m'en montrer digne en me resserrant dans les bornes de la vérité. La suppression de sa pension sur le Mercure, qui lui a été annoncée par Mr. Pankouke, lui a donné le coup mortel. Je n'ai pas cru qu'un auteur qui avait consacré vingt années de travail au Mercure, pût être privé aussi légèrement d'une pension modique de 1,200 liv. J'ai regardé ce traitement comme une propriété qui ne doit périr qu'avec l'entreprise même. Je lui ai offert tout mon zèle pour forcer Mr. Pankouke à acquitter une dette aussi sacrée, et je me suis même engagé à lui continuer *l'intérim*, si Mr. Pankouke eût cessé de payer. Ce que j'ai fait au-delà ne mérite pas d'être compté, et on oublie bientôt ses bienfaits quand on a de tels amis à pleurer et à regretter.

Je suis, etc.

Cette lettre qui annonce la bienfaisance de Mr. du Vaucelles fut bientôt suivie de la note suivante, qu'il destinait pour la Chronique de Paris, et qu'il m'a permis d'insérer dans cet éloge.

NOTE POUR LA CHRONIQUE DE PARIS.

« On a inséré dans la Chronique de Paris, No. 335, un article que l'hommage que je dois à la vérité m'oblige de rectifier. Mr. la Dixmerie, dont nous pleurons la perte, avait toutes les qualités qui attachent et tous les talens qui intéressent; mais son insouciance sur toute idée de fortune était absolue; il avait même abandonné un patrimoine fort honnête à sa famille, et s'était réduit à une pension de 1,200 liv. Mr. Pankouke, on ne sait trop pourquoi, venait de supprimer les pensions sur le Mercure, sans le rendre

aux gens de lettres dont il était la propriété. Ce coup imprévu fut le coup de mort pour Mr. de la Dixmerie; j'en fus informé, je me rendis chez lui; je l'assurai que la pension serait restituée. Je m'en fis garant; je comptais sur mes démarches et mes soins pour mon ancien ami. Le Sr. Pankouke était dans son tort; il avait assuré les gens de lettres, en 1790, qu'il continuerait leurs pensions sur le Mercure. D'un autre côté, j'étais persuadé que l'Assemblée nationale ne laisserait pas mourir de faim un homme dont la vie avait été laborieuse et utile. La pension dont le roi l'avait gratifié, était appuyée sur des motifs si légitimes que l'Assemblée n'eût pas manqué de les prendre en considération. Je dois infiniment à Mr. Jauffret; je me crois bien les sentimens dont il a voulu me parer. Il a jugé à mon insu de mon cœur par le sien.

Vous savez, Messieurs, ce que, dans une circonstance à peu près semblable, Lafontaine répondit à un de ses amis qui venait lui offrir un logement dans sa maison, et tous les autres secours nécessaires à la vie; et ces mots touchans et sublimes, *j'y allais mon ami*, n'ont pas dû sortir de votre mémoire ni de votre cœur, et sans doute n'en sortiront jamais. J'ignore si une pareille réponse est sortie de la bouche de la Dixmerie, lorsque M. du Vaucelles est venu lui offrir le premier quartier de sa pension, avec promesse de la lui faire restituer. Mais la Dixmerie était bien digne de la faire, et M. du Vaucelles, bien digne de l'entendre ».

M. Jauffret a annoncé tout le plaisir que lui a fait ce trait de bienfaisance par l'empressement qu'il a mis à le publier dans la Chronique de Paris; ma satisfaction n'est pas moindre en le répétant. Vous laissez voir dans vos yeux celle que vous éprouvez

à l'entendre, et je crains bien, Messieurs, que M. du Vaucelles, dont je connais la délicatesse, soit le seul mécontent de tout ceci. Ce qui doit cependant satisfaire tout le monde, et sur-tout mes respectables auditeurs, c'est qu'il n'est pas un de vous, Messieurs, qui n'envie, en ce moment, le bonheur qu'a eu M. du Vaucelles d'obliger la Dixmerie, et sa conduite ne lui fait pas moins d'honneur en particulier, qu'à l'esprit général qui anime ses confrères.

Ce n'est pas à rendre heureux la Dixmerie pendant sa vie, que M. du Vaucelles a borné son zèle; il a voulu pour ainsi dire, en prolongeant sa gloire, le rendre heureux après sa mort, et dérober, à cette affreuse divinité, tout ce qui pouvait nous consoler de la perte cruelle que nous avons faite. Il a voulu enfin que le cizeau le fît revivre; et c'est lui qui, allant trouver M. Houdon, l'a conduit chez son ami qui venait d'expirer, et l'a engagé à appliquer ses mains savantes sur la figure non encore refroidie de la Dixmerie. L'empreinte de cette belle figure est restée dans les mains du moderne Phidias, et vous dire, Messieurs, voilà (*) la tête de la Dixmerie; c'est vous dire, voilà un des miracles de la sculpture; voilà un des fruits les plus heureux de l'amitié.

La Dixmerie n'aimait point la révolution française; et si c'est un tort qu'il a eu, pourquoi ne le dirai-je pas? En m'ordonnant de faire son éloge, Messieurs, c'est sur-tout la vérité que vous m'avez ordonné de dire; et l'aurais-je fait cet éloge, si la vérité ne s'y

(*) Le buste de la Dixmerie était présent lorsque M. de Cubière-Palmézeau a prononcé cet éloge. Le buste est l'ouvrage de M. Houdon, et c'est presque dire que la Dixmerie était présent lui-même.

trouvait pas? Oui, Messieurs, la Dixmerie n'aimait point la révolution française; la Dixmerie n'était point ce qu'on appelle un patriote; et cet homme qui, dans ses écrits, a montré tant d'amour pour la liberté, pour l'égalité et le bonheur des hommes, était fermement persuadé que cette révolution ne pouvait nous rendre ni égaux, ni libres, ni heureux. Expliquons-nous cependant, et ne laissons pas croire que cet écrivain philosophe pût manquer de philosophie; ce serait une tache pour sa mémoire; et chargé du dépôt de ses vertus, je n'ai garde de vouloir les diminuer; ce n'était point parce que la révolution française avait fait perdre une pension à la Dixmerie, que la Dixmerie haïssait la révolution française; il s'était clairement expliqué sur elle, long-temps avant cette perte; et ce n'était pas un peu plus ou un peu moins d'argent qui pouvait donner de l'humeur ou de la joie à la Dixmerie; mais il avait vu le sang couler au commencement de la révolution, il le voyait couler encore, et son extrême philantropie lui fermait les yeux sur les avantages qui peuvent résulter des changemens survenus dans les formes du gouvernement français. C'était par sensibilité que la Dixmerie préférait le calme de l'ancien régime, aux orages du nouveau. Il ne voyait que le mal qui s'est fait, ne voulait pas voir le bien qui peut se faire, et il n'avait jamais pu se persuader qu'en matière d'opinions politiques, le présent fût gros de l'avenir. Il avait d'ailleurs fait prédire par sa Sybille Gauloise, une révolution toute contraire à celle qui est arrivée, et peut-être aussi était-il un peu fâché de s'être trompé là-dessus; mais ses espérances déçues lui avaient donné de la bouderie plutôt que de la colère.

On méprise, et l'on a raison, un homme qui, n'ayant jamais eu d'autres vertus que celles de ses ancêtres, va à Coblentz pour les faire revivre, et qui, pour récupérer de vieux titres rongés par les rats, brûle d'égorger ses concitoyens; mais celui qui pleure un parent ou un ami qu'il a perdu dans les troubles de la révolution, mais une mère qui redemande ses enfans, mais une épouse toute en larmes qui crie: *rendez-moi mon époux?* croit-on qu'il soit possible de fermer son cœur ou son oreille à leurs justes clameurs? Et doit-on en vouloir au philosophe, ami de l'humanité, qui sent qu'il a acheté une liberté orageuse au prix du sang de ses semblables, et qui s'écrie à son tour dans l'amertume de ses douleurs: ô pourquoi ne suis-je pas né plus tard? La Dixmerie, d'ailleurs, n'était plus jeune lorsque la révolution est arrivée, et il pouvait se dire à lui-même: ce n'est pas pour moi que l'on travaille, lorsqu'on cherche à établir, sur d'antiques préjugés, les grandes vérités philosophiques; ce n'est pas même pour mes contemporains: ces préjugés sont de redoutables géans qu'il faudra combattre long-temps pour les abattre, et ni mes contemporains ni moi ne seront plus, lorsque ces grandes vérités en auront triomphé. La vieillesse est l'âge où l'on aime le plus à jouir, et pourquoi ferait-on un crime à la Dixmerie d'avoir pensé que la révolution lui enlevait les jouissances les plus douces, celles de la tranquillité et de cette aimable incurie que le vieillard se plaît tant à choisir comme un juste milieu entre la paix redoutable des tombeaux, et la turbulente activité de la jeunesse?

Ce sont peut-être ces raisons qui ont rendu la Dixmerie aveugle, pendant si long-temps, sur le mérite

de J. J. Rousseau, et qui lui ont fermé les yeux sur la sublimité de son génie et de son éloquence. Voilà! voilà sans doute pourquoi il ne laisse échapper aucune occasion de le critiquer et de le traiter même avec une sévérité qui tenait souvent de l'injustice. Voici le jugement qu'il porte du Contrat Social dans LES DEUX AGES DU GOUT ET DU GÉNIE FRANÇAIS : *Un écrivain mettait lui-même au jour son contrat social, ouvrage propre à dissoudre toute société. On le blâme d'avoir osé voir comme il voyait; et on eut peine à lui faire grace sur ses intentions. Le génie regrettait d'avoir armé cet écrivain du prestige de l'éloquence; il condamna hautement l'usage qu'il en avait fait, et qu'il en voulait faire.* Dans son dialogue entre Montaigne, Bayle et J. J. Rousseau, non-seulement il ne donne pas la palme à ce dernier; mais il cherche à prouver, et il prouve presque assez adroitement, que ce dernier fut le plagiaire des deux autres. Il cherche à prouver ailleurs que sa réputation fut usurpée, et le mot de *charlatan* lui est même échappé quelquefois, non pas en nommant l'auteur d'Emile, mais en le désignant avec tant de clarté, qu'il est impossible de ne pas le reconnaître. Cette partialité envers J. J. Rousseau, fut sans doute un tort de la Dixmerie, et je n'ai pas dû avoir celui de le pallier. La Dixmerie, toutefois, ne fut pas le seul auteur de son temps qui pensa de la sorte sur J. Jacques. Si on lui fait un procès là-dessus, il faudra le faire à bien d'autres, et peut-être serait-il aussi dangereux de l'absoudre, que difficile de le réfuter.

Le dernier ouvrage que la Dixmerie a composé prouve sa situation d'esprit à l'égard de la révolution

actuelle. Je vais, en peu de mots, vous en rendre compte ; il est intitulé : *les Voyages de la Liberté*. La Dixmerie y suppose que cette fille du ciel, descendue sur la terre, se présente chez différens peuples qui l'ont appelée à grands cris, et qu'étant par-tout mal accueillie, elle retourne avec humeur dans sa céleste demeure. Les uns veulent, en effet, qu'elle soit assise sur un trône, et partage son autorité avec un Roi ; les autres lui donnent pour gardiennes, et même pour compagnes, des lois intolérantes et cruelles : ceux-ci la marient avec un luxe effréné qui fut toujours son ennemi le plus redoutable. Ceux-là bornent son étendue à l'enceinte de quelques municipalités, et les derniers, la confondant avec la licence, s'imaginent que tout est permis sous son règne, et qu'un peuple qui est libre a le droit de violer, de voler, de brûler et d'assassiner. Cette allégorie est ingénieuse comme le sont toutes celles de la Dixmerie ; et pourrait-on lui faire un crime d'avoir emprunté son voile pour donner des leçons utiles à certains peuples étrangers, à des français même qui ont d'abord si mal entendu ce mot de liberté, et qui, soit par entêtement, soit par ignorance, soit par impétuosité naturelle, ont donné lieu à tant de désordres ?

La carrière du théâtre étant une des plus brillantes de la littérature, la Dixmerie voulut aussi y cueillir quelques lauriers. Il avait composé un opéra, mis en musique par M. Bonesi, qui allait être représenté par l'académie royale de musique, lorsque la mort, jalouse de ses succès, est venue le frapper à la fin de novembre de l'année 1791. Il était, m'a-t-on dit, dans la soixantième année de son âge. Il serait bien à désirer

que quelque libraire (*) voulût bien recueillir tout ce qu'a enfanté la plume ingénieuse et féconde de la Dixmerie, et en publier une édition. Ce serait un don précieux qu'il ferait au public, et sur-tout à cette société.

Quelque temps avant la mort de la Dixmerie, j'avais composé un petit ouvrage intitulé : *ma Confession sur quelques poètes vivans, ou les Jugemens alphabétiques;* ouvrage faible et négligé, auquel cependant vous avez bien voulu donner une place dans le recueil de vos mémoires. Voici comment j'avais apprécié la Dixmerie :

Quand son esprit s'est attaché
A comparer entr'eux les âges de la France,
S'il se fût mis dans la balance
Pour notre siècle elle eût penché.

Ce quatrain ne peut guères se mettre que sous un portrait ou sur un mausolée. Depuis la mort de la Dixmerie, j'ai développé mon idée, et j'ai tâché, dans les vers suivans, de finir un peu davantage ce que je n'avais qu'esquissé. J'ai tâché d'y rassembler toutes les observations éparses dans l'éloge que vous venez d'entendre, et d'en faire le résumé ou le résultat :

Poète et prosateur, dans sa longue carrière,
Son génie a versé doublement la lumière,
Et doublement au Pinde il doit être immortel.
Dans le récit moral égal à Marmontel ;
Il a, de cet auteur, partagé la couronne.
Lafontaine sourit lorsqu'au bas de son trône,

(*) Le vœu de l'auteur et du public sera bientôt rempli ; car l'éditeur de ces Lettres prépare une édition des Œuvres de cet écrivain aimable et distingué.

Ornant d'atours nouveaux l'antique fiction
Il conte les amours du jeune Endimion.
Lorsqu'il ose peser dans la même balance
Les deux âges fameux dont s'honore la France,
Qu'il porte sur les arts un jugement certain !
Derrière lui cachée et conduisant sa main,
On dirait que Thémis présidait à l'ouvrage,
Et de Zoïle même il ravit le suffrage.
Sur le front de Voltaire il posa quelques fleurs,
Analysa Montaigne, et, vrai dans ses couleurs,
Il les transmit tous deux à la race future,
Tels qu'ils étaient sortis des mains de la nature.
Lorsqu'il le fait parler, Montaigne amuse, instruit,
Aux préjugés pardonne et même leur sourit ;
Et Voltaire, semblable au volcan qui s'allume,
Brille du feu nouveau qu'il reçoit de sa plume.
Souvent de Fontenelle il prend l'air et le ton,
Avec Chaulieu badine, et pense avec Platon.
Si d'une amitié vive il n'est point le modèle,
A l'amitié, pourtant, il fut toujours fidèle.
Dans ses désirs borné, modeste dans ses vœux,
Il voulut n'être rien pour être plus heureux.
Il dédaigna la Cour, défendit l'innocence,
Et quoique pauvre, enfin, connut la bienfaisance.

Fin de l'Éloge de la Dixmerie.

LETTRES

SUR

L'ESPAGNE.

LETTRE PREMIÈRE.

VOILA, Monsieur, près d'un mois que Madrid me possède; mais je ne le possède encore moi-même que faiblement. Je ne vous décrirai point l'itinéraire de ma route: on observe mal quand on court sans débotter. J'ai assez heureusement rempli la mission secrète et importante qu'on m'avait confiée: je vais me livrer, sans distraction, à celle que je m'impose; je vais, dis-je, étudier, essayer de connaître et de vous faire connaître un pays qui semble nous être aussi étranger que la Chine, malgré le peu de distance qui nous sépare, malgré l'étroite alliance qui nous rapproche.

Louis XIV disait à son petit-fils, devenu roi d'Espagne : *maintenant il n'y a plus de Pyrénées;* mais ces monts sourcilleux subsistent toujours, et il nous arrive rarement de les franchir.

Mes excursions seront fréquentes; mais je

ne me prescrirai aucune route suivie. Je vous ferai part de tout ce que je verrai, à mesure que je croirai avoir bien vu ; de tout ce que je connaîtrai, à mesure que je croirai le bien connaître. Je serai, au besoin, observateur, analyste, traducteur, abréviateur, plus ou moins élégant, mais toujours exact ; plus ou moins intéressant, mais toujours impartial. Je possède mieux la langue espagnole que je ne connais l'Espagne. Vous pourrez donc, Monsieur, faire votre profit et de ce que je sais, et de ce que je me propose d'apprendre.

Vous présumez bien que je ne me tairai pas sur ce qu'on peut dire d'essentiel relativement à l'industrie, au commerce, au gouvernement intérieur, aux forces de terre et de mer, et enfin, aux mœurs, aux usages, si différens, si variés, d'un royaume qui renfermait autrefois tant d'autres royaumes.

Voilà ma tâche. Sera-t-elle bien remplie ? je l'ignore ; mais j'aurai certainement eu l'intention de la bien remplir.

Je suis à Madrid : c'est de Madrid que je dois d'abord vous parler.

Cette ville n'est plus ce qu'elle était au commencement de ce siècle : c'est, pour mieux dire, une ville nouvelle, bâtie sur les débris

de l'ancienne : ses rues, jadis tortueuses, étroites, sales, sont maintenant larges, bien alignées, et toujours propres. Les maisons, en général, sont spacieuses, commodes, construites, pour la plupart, en briques, et peintes à fresque en dehors. Ce qui m'étonne, et vous étonnera, c'est que, malgré l'inclémence des saisons, ces peintures se conservent presqu'aussi bien en plein air qu'elles pourraient le faire dans l'intérieur de nos maisons. Les moindres maisons de Madrid ont à leurs fenêtres des balcons qui pourraient décorer celles de nos palais. On travaille ici le fer et l'acier comme on pourrait travailler le bois-blanc.

C'est à Charles-Quint que Madrid dut son premier accroissement ; les eaux délicieuses qui arrosent cette ville, l'air salubre qu'on y respire lui valurent la résidence de cet empereur : ses successeurs suivirent son exemple. Cette ville s'accrut et s'embellit sous chaque règne ; encore plus sous celui de Philippe V ; encore plus sous celui de Charles III. Ce prince est le véritable restaurateur de la capitale d'Espagne, comme il l'est, à peu près, du royaume entier.

Il l'est également du nouveau palais de Madrid : l'ancien avait été détruit en 1735, par un horrible incendie. C'est aujourd'hui un

des plus beaux monumens de l'europe : il réunit la magnificence des ornemens au bon goût de l'architecture.

Le pont bâti sur les Mancénarès est un des chefs-d'œuvre de l'architecture hydraulique. On a dit, quelque part, qu'il ne lui manquait rien, excepté une rivière.

C'est assez, pour le moment, vous entretenir de monumens muets : il est des pays où l'on rencontre plus d'édifices curieux que d'hommes remarquables ; mais l'Espagnol mérite d'être connu et apprécié.

Que reproche-t-on le plus communément à l'Espagnol ? de l'orgueil ; est-ce un vice ? non : ce serait plutôt un ridicule ; mais ce ridicule préserve ordinairement de la bassesse.

L'Espagnol est trop grave pour nous : je parierais qu'il nous trouve trop évaporés pour lui. Etablirons-nous une mission pour le ramener à nos manières ? Ceci me rappelle un trait des Lettres Persannes, où un jeune Français dit à Usbec : *Comment peut-on être Persan ?*

L'Espagnol, a dit un écrivain de cette nation, se livre peu : il n'abonde ni en paroles, ni en promesses ; mais vous a-t-il donné une fois son affection, vous pouvez compter sur elle. Il semble n'avoir hésité d'abord que pour n'hésiter jamais par la suite.

Je n'en sais pas encore assez sur cet article, pour vous dire si ce portrait est naturel ou flatté. J'y ajouterai, ou j'y retrancherai, à mesure que je serai mieux instruit.

Je ne finirai cependant point cette lettre, sans vous faire au moins jeter un coup-d'œil sur les femmes de la capitale d'Espagne. Leur teint, en général, n'est pas d'une extrême blancheur; mais en général aussi, leurs traits sont réguliers; leurs yeux pleins de feu et d'esprit; leur physionomie est mobile et toujours animée. La nature leur a donné une foule de moyens pour plaire, et elles y joignent la volonté, qui ajoute encore aux moyens.

Voilà tout ce que vous aurez pour cette fois. Je vous préviens que mes lettres se succéderont lentement. Je voudrais que chacune d'elles vous apprît quelque chose, et il me faut à moi-même le temps de m'instruire.

Je suis, etc.

LETTRE II.

QUELQUES USAGES DES ESPAGNOLS.

Qu'un étranger arrive dans une ville qui lui est inconnue, sur-tout dans une capitale, il y joue long-temps le rôle d'écolier. C'est aussi

ce que j'ai fait depuis mon arrivée à Madrid. Je regarde, j'étudie, j'interroge. On me répond juste; on me trompe quelquefois. Je m'en doute, et je cherche à deviner ce qu'on refuse de me dire.

Je vais vous parler d'une chose dont on peut juger par soi-même ; il ne faut pour cela qu'être admis dans quelques maisons, les unes de grands, les autres de simples particuliers. J'y suis parvenu à titre d'homme recommandé. Je puis donc vous apprendre comment on vit chez les uns et chez les autres.

Les revenus de la plupart des seigneurs espagnols sont immenses ; mais leurs dépenses ne le sont pas moins. Quelques-unes même sont d'étroite obligation. Telles sont, en particulier, les pensions que le fils paie aux domestiques qui ont survécu à son père, l'héritier à ceux qui ont survécu à celui qu'il remplace. Les domestiques de l'un et de l'autre sexe, qui remplissent exactement leurs devoirs, sont toujours sûrs, et dans tous les cas possibles, d'avoir de quoi subsister le reste de leurs jours.

Autre dépense de rigueur ; c'est celle de l'écurie. Les seigneurs ne sortent jamais publiquement qu'en équipage à six chevaux, mais le plus souvent à six mules ; car l'usage a fait donner

donner dans cette occasion la préférence aux mules sur les chevaux.

Ce premier carrosse est suivi d'un second, attelé d'un petit nombre de mules : c'est dans celui-ci que sont les officiers et les pages. Ce n'est pas tout; chaque homme qualifié a, dans son écurie, un grand nombre de chevaux de marque, dont il fait usage pour se promener. Le cortège de la dame, lorsqu'elle sort, est aussi considérable que le premier, et ne doit jamais l'être moins.

Voici quelque chose de plus; c'est que, chez tous les *Grands d'Espagne*, les secrétaires, les médecins, les trésoriers, tous ont un équipage et des domestiques aux dépens et avec la livrée du maître. On sent combien ces divers objets sont dispendieux; cependant chaque seigneur paie régulièrement à la fin de chaque mois tous ceux qui le servent; le roi paie par quartiers.

Il est vrai que leur dépense de table n'est point ruineuse; ils n'y admettent que leurs égaux ou quelques personnes d'un mérite reconnu. Celles qui leur sont attachées mangent chacune à part dans leur chambre : quelquefois elles se réunissent, mais toujours selon le degré de leur emploi, les écuyers avec les secrétaires.

Mais, qui le croirait, la dépense des rafraî-

chissemens est infiniment plus forte que celle de la table même : disons mieux, elle est énorme. La délicatesse y est réunie à la profusion, et cette dépense se renouvelle à peu près tous les jours de l'année.

Il existe journellement, hiver et été, chez les seigneurs espagnols, des assemblées où les deux sexes se trouvent réunis : on s'y rend l'été vers les sept heures du soir, et l'hiver à la fin du jour. On a soin, dans l'après-dîner, de préparer des glaces de différentes sortes, c'est-à-dire, aussi variées que les différentes espèces de fruits. On en sert aux personnes qui composent l'assemblée, autant et aussi souvent qu'elles en demandent. Le chocolat, les biscuits, les confitures sèches, les compottes, etc. n'y sont pas plus épargnés que les glaces.

Ce qui rend cette dépense excessive, c'est que tous ceux qui servent dans la maison, et même tous ceux du dehors qui se présentent sous un extérieur décent, peuvent prendre part à cette collation ; l'été, sous prétexte qu'il fait chaud ; l'hiver, par habitude. On ne refuse même jamais de chocolat, ni à l'heure des rafraîchissemens, ni le matin, à ceux qui en demandent.

Les gens riches, d'une classe inférieure, en usent de même avec leurs amis et les personnes

de leurs connaissances. Après les rafraîchissemens l'on joue, ou l'on s'en tient à la conversation, et chacun s'efforce de la rendre intéressante. Ceux qui ont ou croyent avoir du talent pour les vers, mêlent ce langage à celui de la prose : on fait, en un mot, de ces sortes d'entretiens, des assauts d'esprit et de galanterie ; mais il est rare que les femmes n'en fassent point la plus riche dépense : elles excellent, sur-tout, dans les narrations ; tout ce qui peut faire anecdote acquiert de nouvelles grâces dans leurs récits, et c'est dans ces sociétés douces qu'un étranger peut le mieux s'instruire des mœurs, des usages, des coutumes, enfin de tout ce qui a rapport à la nation espagnole, et qui la distingue essentiellement des autres.

Ces sortes d'assemblées ont également lieu entre gens d'une même profession ; les avocats s'assemblent alternativement chez un avocat ; les médecins, chez un médecin ; les gens de lettres, chez un homme de lettres : tous vivent entr'eux dans la plus grande union. Leurs entretiens les plus ordinaires sont analogues à la profession qu'ils exercent, et tournent presque toujours à son profit.

Un mot sur la manière dont se nourrissent les Espagnols d'une classe inférieure à celle des

grands ; classe qui est par-tout la plus nombreuse. Ces détails ne seront point bas, puisqu'ils peuvent être utiles. Pour peu qu'un Espagnol soit à son aise, il prend, aussitôt qu'il est levé, du chocolat avec du païn ou un biscuit; et si c'est en été, il y joint un verre d'eau à la glace. Quant au dîner, le particulier le plus chétif mange régulièrement une sorte de potage composé de viande, soit de bœuf, soit de mouton, d'un petit morceau de lard, de quelques racines, et de pois d'Espagne, nommés *Garvancos*, ou pois chiches. Cette sorte de légume est admirable dans toute cette contrée, et sur-tout dans la Castille. Les gens plus aisés joignent, à ce premier plat, une entrée; mais il y a toujours, chez les uns et chez les autres, un dessert composé de fruits et de confitures. Le païn, en Espagne, est excellent, et les Espagnols sont très-délicats sur cet article.

Ils ont, pour faire cuire le potage dont nous venons de parler, une méthode aussi simple que peu coûteuse; elle n'exige presque aucun soin de leur part : ils enfoncent leur marmite, presque jusqu'à la moitié de sa hauteur, dans une espèce de vase, garni de poussier, qu'on allume; alors la cuisson se fait lentement, toujours à un degré de chaleur égale, et sans demander presque

aucune attention. Pour empêcher que rien ne s'évapore, le couvercle de cette marmite est concave et rempli d'eau chaude.

La pâtisserie, dans presque toute l'Epagne, est très-délicate; cependant on n'y emploie point de beurre, mais du sain-doux, qu'on a le secret de garder frais durant toute l'année, sans qu'il devienne jamais rance. Ce secret est assez simple: au lieu de verser dans un vase de terre, comme on fait en France, le sain-doux encore liquide, on le dépose dans de grandes fioles de verre où il ne doit rester qu'environ un pouce de vide; on attend ensuite qu'il soit figé, et l'on remplit le vide qu'on a laissé avec de l'eau de fleur d'orange, ou, à son défaut, avec de l'huile vierge, après quoi on bouche la fiole avec du parchemin, et on la transporte dans un lieu très-frais.

L'on demandera peut-être s'il faut casser la fiole pour en retirer le sain-doux: non, il suffit de le faire réchauffer au bain-marie, après en avoir retiré l'eau de fleur d'orange ou l'huile qui le couvre.

J'ai dit plus haut que les grands seigneurs Espagnols n'admettaient à leur table que leurs égaux ou quelques personnes d'un mérite le plus distingué. Cette étiquette n'a point lieu lorsqu'ils

accompagnent le roi dans quelqu'une de ses maisons de plaisance, telles que l'Escurial, Aranjuez, Saint-Ildephonse, etc., voyages qui remplissent la plus grande partie de l'année. Alors chaque seigneur tient table ouverte, table où la délicatesse est réunie à l'abondance, et où tout homme, qui se présente sous un extérieur décent, est admis sans difficulté. Les ministres et les grands officiers de l'état en usent de même dans cette circonstance; de sorte qu'il n'est point rare de voir quinze ou vingt tables ouvertes en faveur de ceux que leurs affaires ou la simple curiosité amènent à la cour. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait dans cet usage un ton de grandeur supérieur à toutes les affiches du luxe et à toutes les bigarrures passagères de la mode. Les hôtes de ce pays-là valent bien, je crois, ceux du nôtre.

LETTRE III.

AMUSEMENS GÉNÉRAUX DES ESPAGNOLS. INSTITUTIONS GALANTES PARMI LES DAMES DE CETTE CONTRÉE. LEUR CARACTÈRE, LEURS VÊTEMENS.

Les Espagnols, mon ami, ont plus besoin de *dissipation* que les Français, et sur-tout que

les Allemands, et, *sur-tout*, que les *Habitans du Nord.* L'Espagnol est né sobre, et n'en perd jamais l'habitude. On trouve en Espagne des peines prononcées contre l'ivrognerie. Elle est tellement en horreur chez les Espagnols, qu'une personne atteinte de ce défaut ne peut être admise comme témoin dans aucune affaire juridique: son témoignage pourrait être absolument récusé. Les jeunes filles, en Espagne, ne font aucun usage du vin, et les femmes n'en boivent que très-peu.

Les courts momens qu'on donne ici à la table en laissent beaucoup d'autres à remplir : que faire ? La capitale d'Espagne n'offre pas les mêmes ressources que la nôtre ; elles sont moins variées ; elles laissent moins à choisir. Madrid n'est point, comme Paris, assiégé d'une foule de spectacles, grands, petits, sublimes, grotesques, magnifiques, ridicules ; les uns faits pour les amateurs du bon goût, les autres pour ceux qui n'en sont pas totalement dépourvus, les autres pour la populace; et tous également fréquentés par ce qu'on nomme *la bonne compagnie.*

Madrid n'a que deux spectacles, point d'opéra-comique, point de bouffons ; mais, au besoin, de grands et très-grands sauteurs,

danseurs de corde, voltigeurs. Vous en pouvez juger par la troupe espagnole qui est dans ce moment à Paris. Voulez-vous, d'ailleurs, faire escalader, sans échelle, ou le clocher de Tolède, ou celui de Strasbourg ? Employez-y des Catalans.

Les Espagnols s'exercent souvent à la paume; mais ils dédaignent l'usage de la raquette; ils lancent et reçoivent la balle avec la main. Le jeu des *Dames*, et celui des *Echecs* sont aussi en grande faveur parmi eux. Le dernier est particulièrement analogue au génie patient des Espagnols. Ils le jouent avec tant de réflexion et de lenteur, qu'une seule partie peut durer plusieurs mois. Souvent même l'un des deux joueurs meurt avant qu'elle soit achevée.

Les cartes ne sont guères moins tourmentées en Espagne qu'en France. Parmi les jeux de cette espèce, les Espagnols ont particulièrement adopté ceux de l'*hombre*, du *reversis*, du *trésille* et de la *matilla*. Quelques auteurs ont même pris la peine d'écrire fort au long sur ces sortes de jeux. Ils en décrivent, non-seulement les règles, mais encore les combinaisons les plus avantageuses.

Dans certaines contrées d'Espagne, telles entr'autres que celles de Gandie et d'Oliva,

on s'exerce aux courses de chevaux. Ceux à qui ces chevaux appartiennent en ont un soin tout particulier. On les élève même d'une manière propre à les faire briller dans ces sortes d'occasions ; par-là ces courses deviennent un spectacle très-recherché et très-suivi. Une demi-heure avant qu'elles commencent, l'on a toujours soin de les promener pour les faire voir à la multitude ; leurs crins et leurs queues sont garnis de rubans de toutes couleurs. On dirait, à voir leur démarche, qu'ils brûlent d'impatience d'entrer en lice. Lorsque l'instant de la course est arrivé, les experts s'assemblent et donnent le signal du départ. Les chevaux partent comme un éclair, montés chacun par un jeune homme pour les diriger. Le terme assigné est, pour l'ordinaire, d'un quart de lieue. Le premier qui atteint le but remporte le prix, qui consiste ordinairement en un morceau de riche étoffe de soie, ou tel autre objet équivalent.

Dans d'autres contrées, sur-tout en Arragon, les courses de chevaux n'ont point lieu; mais on y supplée par des courses de jeunes taureaux. Celles-là sont très-différentes de celles dont on a vu le détail un peu plus haut. Il ne s'agit ici que de jeunes taureaux attachés l'un à l'autre avec des cordes pour qu'ils soient hors d'état

de blesser les spectateurs. D'autres jeunes gens du peuple s'exercent à tirer à la barre. C'est un jeu qui eût été approuvé des Grecs et des Romains. Il consiste à prendre d'une main une barre de fer d'environ cinq pieds de long, et à la lancer avec force ; mais elle doit tomber sur la pointe. Celui qui la jette le plus loin gagne la mise. Ils ont encore quelques exercices qui servent à développer le corps et à le fortifier.

Il est rare que le beau sexe prenne part à ces sortes de jeux ; ils sont et trop sérieux et trop violens, et le plus souvent même trop rustiques, pour l'amuser. Les femmes et les filles de la campagne sont moins délicates ; mais celles d'un rang plus marqué, et qui habitent les villes, trouvent d'autres moyens d'employer agréablement leur loisir. Les unes vont au spectacle, les autres s'occupent de leur toilette pour briller à la promenade, si la saison permet de s'y rendre. Elles y paraissent ordinairement dans le plus grand éclat de leur parure. Leurs charmes naturels sont relevés par tous les secours de l'art, et toutes ont à leur suite trois ou quatre cavaliers qui affichent auprès d'elles l'empressement, les égards, et le désir de plaire. On a souvent parlé de la galanterie espagnole. En voici une d'un genre qui se soutiendrait peut-

être difficilement ailleurs. Il faut pourtant avouer qu'elle tient à une certaine délicatesse de sentiment qu'on admire, lors même qu'on l'imite le moins. C'est un usage reçu dans les villes capitales d'Espagne, que les femmes du haut rang, et même celles de la classe mitoyenne, sur-tout si elles réunissent l'esprit à la beauté, se permettent d'avoir leurs *chichiveos*, comme les italiennes ont leurs *sigisbés*. Un *chichiveo* est un galant en titre, mais qui doit être sans prétentions. Ses fonctions se bornent à se rendre officieux, et à prouver son attachement par une foule de petits soins. Il commence sa journée par envoyer, à l'heure du réveil, à sa dame, un domestique, s'informer de quelle manière elle a passé la nuit. Il se rend lui-même chez elle, vers les onze heures, pour assister à sa toilette. L'usage est qu'il lui présente un très-beau bouquet, et, lorsqu'il le peut, il joint à ce bouquet de jolis vers ; quand midi approche, il accompagne la Dame à l'église, et la ramène ensuite chez elle, où il reste rarement à dîner. Mais il ne manque pas de revenir l'après-midi, et de tenir fidèle compagnie à la dame, soit qu'elle veuille aller au spectacle ou à la promenade, soit qu'elle se décide à recevoir chez elle ses amies. Il ne la quitte plus qu'à l'heure du

souper, et alors ses fonctions se trouvent remplies pour ce jour-là; mais elles doivent recommencer dès le jour suivant.

Quelquefois même le *chichiveo* a des adjoints; car plus la Dame est d'un rang ou d'un mérite distingué, plus elle trouve de cavaliers qui briguent l'honneur de s'attacher à elle. On en compte souvent jusqu'à quatre ou cinq: mais le *chichiveo*, c'est-à-dire, celui qui est le premier en date, ne perd jamais son rang. Les autres lui sont en quelque sorte subordonnés. Ce ne sont que de simples aspirans, quoique tous soient également empressés à faire leur cour. On sera surpris, sans doute, que chez un peuple où la jalousie n'est rien moins que rare, les maris s'accommodent d'un usage si propre à la faire naître; mais enfin, c'est un usage, et l'on sait quel est sur les hommes l'empire de la coutume. D'ailleurs, le même usage semble avoir pourvu à l'inconvénient qu'il pouvait faire naître : le *chichiveo* serait déshonoré s'il abusait de la confiance du mari de sa Dame. Tout se réduit donc, de la part du galant, à des soins extérieurs auprès d'elle, à lui répéter souvent qu'il lui est pour jamais attaché, à lui fredonner quelques airs, à la chanter elle-même s'il en a le talent, et à ne rien tenter de plus, s'il se pique d'être honnête.

C'est dans ce commerce de la plus pure galanterie que les Dames espagnoles sont obligées d'employer toutes les ressources de leur esprit. Il en faut beaucoup certainement pour suffire à des entretiens si multipliés, pour en écarter la monotonie, et pour consoler trois ou quatre cavaliers d'une servitude qui ne leur promet aucune espèce de dédommagement.

J'ai lu, dans une lettre de milord Marthal, cet Écossais qui a tant voyagé, que de toutes les femmes qu'il a étudiées dans ses voyages, les Espagnoles sont celles qui entendent le mieux le ton de la fine plaisanterie avec les hommes. Elles pourraient, ajoute-t-il, s'entretenir plusieurs heures de suite avec eux, et toujours en badinant, sans sortir jamais de la décence la plus scrupuleuse, et sans appeler à leur secours ni la morale, ni une ridicule érudition, ni aucune autre science. J'ajouterai, moi, que j'ai connu quelques Françaises qui auraient pu s'approprier cet éloge.

Vous connaissez, par nos spectacles, le costume espagnol des deux sexes. Je vais vous dire deux mots sur celui des femmes. C'est l'habit le plus propre à faire valoir la taille. Celle des Espagnoles est communément libre, dégagée, et peut-être, pourrais-je dire, excessivement fine.

La mantille est une espèce de voile dont les femmes de ce pays se couvrent depuis la tête jusqu'à mi-corps. Elles ne sortent jamais à pied sans cet affublement, encore moins agréable que le mantelet de nos bourgeoises. La mantille est de flanelle blanche. Le manteau est de taffetas noir. On le réserve pour l'été. Je ne vous promets pas de ne plus vous parler des femmes de ces belles contrées: cette promesse deviendrait une menace.

LETTRE IV.

THÉATRES DE MADRID.

ON sait que les Espagnols avaient un théâtre lorsque nous n'avions encore que des tréteaux; mais une sorte d'éclipse avait succédé à ces beaux jours. Cependant, quoique le génie dramatique parût avoir abandonné, pour un temps, cette nation, elle n'abandonna point le genre; il y eût toujours et un théâtre, et des auteurs en Espagne. Il existe deux salles de spectacle à Madrid, et toutes deux sont très-fréquentées, toutes deux sont ouvertes tous les jours.

On y représente alternativement des tragédies et des comédies en langue espagnole. Quelques-unes, parmi ce nombre, sont tirées des autres langues. Il fut un temps où nos plus grands auteurs français ne dédaignaient pas de puiser chez les auteurs espagnols : ceux-ci ont déjà plus d'une fois usé du droit de représailles. Qu'ils continuent, ils trouveront plus à nous prendre que nous ne leur avons pris.

Les Espagnols ont adopté, comme nous, l'usage de donner une petite pièce après la grande. Ils nomment ces petits drames *entremeslet*. La plupart sont d'un genre très-pittoresque. La danse en fait partie ; car il faut de la danse aux Espagnols comme aux Français ; et si les premiers ne dansent pas mieux que nous, ils dansent au moins plus souvent.

Lorsque la cour va résider dans quelqu'un des châteaux situés hors de Madrid, elle mène à sa suite deux troupes de comédiens, qui représentent alternativement des opéras et des drames parlés.

Boileau a dit, en parlant des productions dramatiques des Anglais de son temps :

Là souvent le héros d'un spectacle grossier,
Enfant au premier acte, est barbon au dernier.

Boileau disait vrai, et il aurait pu en dire

autant de quelques pièces espagnoles. Mais, n'avons-nous pas eu nous-mêmes des spectacles monstrueux ? Doit-on juger le génie dramatique des Français par les productions de Garnier et de Hardi ?

Je ne dis pas toutefois que le théâtre actuel des Espagnols ne laisse rien à désirer ni au goût, ni sur-tout à cette décence de mœurs qui peut le rendre si utile. Je vais vous analyser une de leurs pièces les plus modernes; vous y trouverez des scènes qui, sans doute, seraient difficilement tolérées, même sur nos théâtres forains; à cela près, la pièce offre un tissu raisonnable, et même raisonné ; elle a pour titre:

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR SUR L'AMITIÉ,
Comédie en trois actes, par D. Luc d'Arenas.

Cette comédie roule, au fond, sur la rivalité de don Juan Valvarado, et de don Bernard de Menezès. Tous deux sont amis, mais tous deux sont épris de dona Marthe, fille du marquis de Rozes. Cette rivalité n'est point un secret pour eux ; cependant ils feignent de l'ignorer, et chacun d'eux forme à part le dessein de supplanter son rival. Don Bernard est le premier qui, dans la pièce, a un entretien particulier avec dona Marthe ; il lui fait un aveu tendre

tendre et pathétique de ses sentimens. Dona Marthe y répond froidement : elle lui dit que les nœuds du mariage l'effraient, et que sa liberté lui est plus chère que toute espèce d'engagement, quel que doux qu'on puisse le supposer. Le marquis, père de dona Marthe, survient, mais il est si rêveur qu'il ne s'aperçoit pas que don Bernard parle à sa fille; l'un et l'autre profitent de sa rêverie pour se retirer. Le marquis est pénétré de douleur sur la tristesse où il voit sa fille plongée; il en ignore la cause et persévère dans le projet qu'il a d'unir dona Marthe avec don Bernard de Ménezès, à qui il a même donné sa parole. Au milieu de ce monologue, le marquis est interrompu par don Esteran, son intendant, qui vient lui rendre compte du bon état où il a laissé toutes ses terres. Celui-ci entre dans les détails économiques auxquels le marquis ne prête que peu d'attention. Il congédie l'économe, et fait venir dona Marthe ; il l'embrasse tendrement et la prie de lui dévoiler la cause de son chagrin. Elle répond naïvement qu'ayant souvent ouï-dire que le mariage était accompagné de disgraces, elle désirait ne s'y point engager; mais que sachant que cette répugnance contrarie les volontés de son père, cette réflexion l'accable de douleur. Le père lui pro-

teste qu'il ne la violentera point; qu'il espère, cependant, que lorsqu'elle aura réfléchi sur les grands avantages du parti qu'on lui propose, et que lui-même lui aura fait connaître le parti, elle changera de résolution. Il allait s'expliquer davantage, lorsqu'il est interrompu par Sylvestre, valet de don Juan d'Alvarado. Ce valet est chargé d'une lettre de son maître qui demande au marquis un moment d'audience; elle est accordée : le marquis fait retirer sa fille, et don Juan survient. Complimens d'usage, et ensuite vient un aveu de l'amour que don Juan d'Alvarado ressent pour dona Marthe, et du désir ardent qu'il aurait de devenir son époux. Le marquis répond qu'il a donné sa parole à don Bernard de Ménezès; que, d'ailleurs, sa fille n'a aucune inclination pour le mariage. Don Juan insiste, n'obtient rien, et se retire le désespoir dans l'ame, et formant le projet d'employer tous les moyens pour séduire celle qu'on lui refuse. Le marquis fait appeler Julienne, suivante de dona Marthe; il lui dit que comme il n'ignore pas l'ascendant qu'elle a sur sa fille, il aura soin de sa fortune, si elle parvient à lui faire accepter pour époux don Bernard de Ménezès. Le marquis se retire, et Julienne, dans un monologue, déclare qu'elle est

prête à servir celui qui la récompensera le mieux. Sylvestre arrive, muni d'une bourse pleine d'or, dont il n'annonce point d'abord la destination ; il présume bien que Julienne la lui demandera, et c'est ce qui arrive. Il la tient long-temps en suspens, compte les quadruples que renferme la bourse ; et, paraissant enfin céder aux instances de Julienne, il lui dit que cette bourse, si bien garnie, est destinée à payer une très-petite complaisance. Autres questions de Julienne. Sylvestre ajoute que cette bourse est à elle, et qu'elle n'a qu'à vouloir.

JULIENNE.

Très-volontiers ; de quoi s'agit-il ?

SYLVESTRE.

D'une bagatelle : prends toujours, le reste ne peut pas faire de difficulté.

JULIENNE *(recevant la bourse)*.

Quoi ! le reste n'est pas plus difficile ?

SYLVESTRE.

Ma foi non. Tout cela ne dépend que de la

main. Est-il plus difficile d'ouvrir un verroux que de prendre une bourse ?

JULIENNE *(d'un air sérieux).*

Eh ! de quels verroux parlez-vous donc, s'il vous plaît ?

SYLVESTRE.

Eh ! mais si c'était du tien ?

JULIENNE *(d'un air rêveur).*

Du mien !..... du mien ! ..... Cela ne serait point trop facile !

SYLVESTRE.

Hé bien ! c'est encore quelque chose de plus aisé.

JULIENNE *(d'un ton un peu piqué).*

Expliquez-vous donc !

C'est alors que Sylvestre détaille à Julienne tout l'objet de sa commission qu'il est assez facile d'entrevoir. Julienne combat encore un peu ; elle ne trouve plus la bourse aussi bien fournie. Sylvestre ajoute qu'on y suppléera. Enfin, ces deux misérables font entr'eux un accord qui

menace beaucoup la vertu de dona Marthe et qui prouve combien des surveillantes, telles que Julienne, sont capables de séduire, plutôt que de préserver de la séduction. C'est ainsi qu'il finit le premier acte.

ACTE II.

La première scène se passe entre dona Marthe et Julienne. Celle-ci ne perd point de vue sa promesse; elle met en jeu toute la subtilité de son esprit, pour engager dona Marthe à écouter la passion de don Juan. Cette scène est encore d'un genre à être difficilement soufferte sur le théâtre français. Je n'en citerai que quelques traits qui feront soupçonner les autres.

JULIENNE.

Je me hâte de vous désabuser.

DONA MARTHE.

Que voulez-vous me dire par là, Julienne?

JULIENNE.

Qu'il ne convient pas à une fille aussi spirituelle que vous d'être aussi novice que vous

l'êtes, et de se faire de l'amour un fantôme si effrayant.

DONA MARTHE.

On me l'a toujours peint comme dangereux.

JULIENNE.

Je vous assure, moi, qu'il est bien caressant, bien doux.

DONA MARTHE.

Je fais ce que doit faire un fille d'honneur.

JULIENNE.

Croyez-moi, pourvu qu'on sauve les apparences.....

DONA MARTHE.

Comment?

Ici Julienne détaille fort clairement son projet. Dona Marthe ne l'écoute qu'avec dédain, et rejette fermement cette indécente proposition. Julienne a recours à un autre subterfuge; elle avoue à Dona Marthe que don Juan lui a fait un don considérable pour l'engager à faire la tentative qu'elle vient de risquer, et elle ajoute que cette somme lui est absolument nécessaire

pour tirer son père de prison, où il languit, depuis long-temps, pour *une dette d'honneur :* elle accompagne cet aveu de larmes feintes ; elle se jette aux pieds de sa maîtresse, qui ne se rend point pour cela, mais qui paie trop généreusement un récit imposteur. « Si j'écoutais mon » indignation, dit-elle à Julienne, je vous ferais » chasser honteusement de la maison de mon » père ; mais je veux bien, pour cette seule fois, » user envers vous d'indulgence ; je veux même » aussi soulager votre douleur. Puisqu'il ne faut » que de l'argent pour rendre la liberté à votre » père, voilà une somme assez considérable que » le mien me remit hier, pour acheter les dia- » mans que j'ai en vue ; je lui dirai que j'en ai » fait un meilleur usage, et j'espère qu'il ne le » désapprouvera point. Quant à vous, pour- » suivit dona Marthe, je vous ordonne de res- » pecter davantage sa fille unique, et de ne plus » abuser désormais de sa confiance, ni de la » mienne ».

Le marquis et don Bernard s'avancent sur la scène en conversant. L'activité avec laquelle dona Marthe venait de parler, ne lui avait point permis de les apercevoir, et elle-même ne put s'en retirer sans être aperçue ; mais le marquis ne juge point convenable de la rendre témoin de l'entretien

qu'il veut avoir avec don Bernard. Il exprime à ce dernier toute la douleur qu'il a de ne pouvoir lui tenir la parole qu'il lui avait donnée, et s'excuse de nouveau sur l'aversion que sa fille témoigne pour les liens du mariage. Don Bernard se répand en plaintes et en regrets. A l'instant même arrive don Juan, à qui il fait part de son infortune; il lui demande pardon d'avoir manqué à leur ancienne amitié, en lui cachant sa passion pour dona Marthe. Don Juan, pénétré lui-même de remords, lui avoue qu'il est son rival; qu'il l'a été avec une pleine connaissance de ses vues sur dona Marthe, et qu'il a porté la trahison encore plus loin. Ce double aveu a jeté ses deux amis dans une confusion qui les embarrasse l'un et l'autre; ils se retirent.

Le marquis fait venir sa fille et lui parle encore du désir qu'il aurait de l'unir à don Bernard. Dona Marthe ne refuse point; mais le marquis voudrait qu'elle acceptât. Cet acte finit par un dialogue entre le marquis et son intendant. Ce dernier veut engager son maître à se remarier, puisque Dona Marthe persiste dans son obstination. Il ne faut pas, poursuit-il, que les grands biens de la maison de Ménezès passent à des collatéraux. Le marquis rejette fort loin les conseils de son économe, qui se retire en di-

sant : « J'ai regret d'avoir mis ses biens en si » bon ordre ; ils passeront à des héritiers qui ne » songeront pas seulement qu'il y a eu un éco- » nome intelligent dans la maison de Ménezès ».

ACTE III.

Don Juan et don Bernard ouvrent la scène. Le premier est en habit du plus grand deuil. C'est le désir de se venger l'un de l'autre qui les a rapprochés ; mais don Juan se juge lui-même le plus coupable. Il détaille à don Bernard les tentatives qu'il a faites pour séduire dona Marthe. Ce récit fait frémir le rival de don Juan. Il oublie dès-lors que ce dernier fut son ami ; il ne parle plus que de vengeance. Le marquis survient. Il a entendu les dernières paroles de don Bernard. Il représente aux deux rivaux qu'ils ne doivent point se démentir dans une union qui leur attirait tant d'éloges, et qui leur a mérité le surnom glorieux des *deux amis*. Don Juan avoue qu'il s'est rendu indigne de ce beau titre, et que, si le marquis connaissait lui-même tous ses torts, il deviendrait son ennemi le plus acharné ; mais, ajoute-t-il, je vous ferai justice à tous deux et je veux me la faire à moi-même. Ensuite s'adressant à don Bernard : « Je vous

» cède, lui dit-il, tout mon bien, à la réserve » d'une modique somme que je garde pour mon » passage aux Indes orientales. Peut-être cette » augmentation de fortune pourra-t-elle ache- » ver de déterminer le marquis à vous donner » sa fille, dont vous êtes plus digne que moi ». Il ajoute qu'il ne portera jamais d'habits d'une autre couleur, afin de se rappeler sans cesse la perte qu'il a faite de son unique ami. Don Bernard refuse son bien et essaye de le détourner de ce projet. Le marquis a fait demander secrètement sa fille. Elle est en partie témoin de ce qui se passe entre les deux amis. Don Juan se jette à ses genoux, lui demande pardon de ses projets outrageans, et la supplie de récompenser l'amour et les vertus de son rival. Dona Marthe paraît touchée. Le marquis exhorte don Bernard à espérer, et l'émotion de dona Marthe le lui dit encore mieux; ce qui remplit de joie son ami don Juan; mais rien ne peut le faire changer de résolution. La pièce finit, non par un mariage, comme tant d'autres; mais il est facile de voir que don Bernard n'y perdra rien.

Cette comédie n'est pas sans défauts; mais elle renferme des scènes intéressantes et d'heureux détails. On y trouve d'ailleurs de grands sacrifices, des sentimens élevés; genre de mérite

qui aura toujours beaucoup d'ascendant sur les cœurs espagnols.

LETTRE V.

PRÉCIS DE LA VIE DU CID.

Lorsqu'on disait en France, pour exprimer la beauté de telle ou telle chose, *cela est beau comme le Cid*, on n'eût pas sans doute osé dire, le Cid est vrai comme l'histoire : il s'en faut bien cependant que Rodrigue et Chimène soient des personnages fabuleux. Corneille a usé des droits du poète ; il a rapproché certains événemens et créé quelques situations qui fortifient l'intérêt de son drame. Je vais dépouiller Rodrigue et Chimène de toût l'attirail de théâtre ; peut-être sauront-ils encore intéresser par eux-mêmes.

Rodrigue ou Roderic Diaz de Vivar, moins connu par son propre nom que par le surnom du *Cid Campeador*, naquit à Burgos vers l'an 1040. Il justifia de bonne heure les deux vers que Corneille lui fait débiter :

Je suis jeune, il est vrai ; mais aux ames bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Cid, en langue moresque, veut dire seigneur, et *campeador*, en langue espagnole, signifie champion. Il n'avait que vingt ans, lorsque Ferdinand Ier, dit le Grand, roi de Castille et de Léon, l'arma chevalier dans la grande mosquée de Coïmbre, dont il avait fait une église. Ce prince regarda dès-lors Rodrigue, quoique très-jeune, comme le plus ferme appui de ses états. Deux ans après, il épousa Chimène, fille du comte de Gormaz, qu'il avait, dit-on, tué en duel. Si cette dernière circonstance est vraie, il faut croire que l'autorité souveraine influa beaucoup sur cette alliance, et que la différence des temps en amène beaucoup dans les mœurs. Quoi qu'il en soit, les richesses que Chimène apporta en dot à don Rodrigue, et les grands biens qu'il possédait par lui-même, le rendirent le plus puissant seigneur de toute l'Espagne. Il accompagna et servit puissamment le roi don Sanche dans cette fameuse bataille de Graos, où périt don Ramire, premier roi d'Aragon.

Don Sanche mourut assassiné au siége de Zamora, qu'il pressait vivement, ou plutôt qu'il allait prendre par famine. Les principaux habitans de cette ville étaient déterminés à se rendre, lorsqu'un nommé Bellido d'Olfos les exhorte à différer encore peu de jours, et leur promet de

faire lever le siége. On l'en crut, parce qu'on croit aisément ce qu'on désire. Bellido sortit secrètement de la ville et se glissa dans le camp du roi. Il parvint à obtenir une audience de ce prince et s'annonça auprès de lui comme un transfuge. Il lui dit qu'ayant conseillé à ses concitoyens de se rendre, ils avaient voulu attenter à ses jours; qu'il ne s'était échappé qu'avec peine, mais qu'il pouvait, dès ce moment, fournir au roi le moyen de s'introduire dans la ville. C'était par le canal d'une petite porte mal gardée et dont il serait facile de se saisir. Le roi en crut trop légèrement ce traître; il voulut même, pour que le secret en fût mieux gardé, aller seul avec lui reconnaître cette issue mystérieuse. Lorsqu'ils se trouvèrent éloignés de tous témoins, le perfide Bellido saisit le moment de le frapper par derrière, et le blessa si grièvement, qu'il mourut quelques heures après. L'assassin s'échappa sur-le-champ et rentra dans la ville. Don Alphonse, frère de don Sanche, était alors à Tolède, chez le roi Almenon, et s'y était réfugié en s'échappant du cloître où don Sanche l'avait contraint de se renfermer. Un bruit sourd se répandit que ce prince avait contribué à faire périr le roi son frère, et que Bellido ne l'avait assassiné que par son ordre. Ce bruit alarma les

Castillans. Alphonse, par le droit de sa naissance, allait devenir leur roi. Ils lui députèrent quelques personnages considérables pour lui dire qu'il pouvait venir prendre possession du trône de Castille ; mais ils exigeaient qu'avant d'y monter il se purgeât par serment du crime dont on l'accusait. Alphonse jugea à propos d'accepter cette condition, et il partit pour Burgos. Presque toute la noblesse castillanne s'y était rendue, et en particulier don Rodrigue. On mit en question qui oserait se charger de faire prêter au roi un serment si humiliant pour lui. Ce sera moi, dit *le Cid ;* et en effet le roi prêta serment entre ses mains. Ce fut dans l'église de Sainte-Gadée. Le *Cid*, portant le scrupule ou peut-être la fermeté un peu trop loin, osa exiger du roi qu'il répétât le même serment jusqu'à trois fois ; ce qui indisposa fortement ce prince contre lui. Les courtisans jaloux en profitèrent, et peu de temps après, Rodrigue jugea à propos de quitter la cour. Il ne fit sans doute que prévenir sa disgrace ; mais il crut qu'il était indigne de lui de l'attendre.

Toutefois, en s'éloignant de son souverain, il ne cessa point de le servir. Il fit, avec l'aide de ses seuls vassaux, une guerre très-vive aux Sarrasins. Ses incursions chez eux étaient très-fré-

quentes et toujours suivies d'éclatans succès. Un plus grand triomphe l'attendait encore. Cinq rois Maures s'étaient ligués pour ravager ensemble la Rioja. Rodrigue marche à leur rencontre, les attaque, remporte sur eux une victoire complète et les fait tous prisonniers. Il leur rendit cependant la liberté ; mais ce fut sous condition qu'ils payeraient au roi de Castille un tribut annuel. Tant de services importans, et tous si désintéressés, touchèrent le cœur d'Alphonse. Il rappela Rodrigue auprès de lui, et le chargea de recevoir lui-même, aux yeux de toute la cour, le tribut qu'il avait imposé aux cinq rois vaincus. Leurs députés, en saluant Rodrigue, le qualifièrent de *Cid*, et Alphonse voulut que par la suite il ne portât plus d'autre nom.

Mais l'affection d'Alphonse pour le *Cid* ne tarda point à se refroidir ; tant il est difficile que les plus grands services fassent oublier la plus légère offense. Rodrigue se retira de la cour une seconde fois, et encore plus disgracié qu'à la première. Il crut même devoir se réfugier, avec la meilleure partie de ses vassaux, vers les confins de l'Arragon. Là, quoique fugitif, il se montra encore sujet fidèle ; il continua de harceler les Maures, et toujours avec les mêmes succès. Il campait, pour l'ordinaire, dans les endroits les

plus escarpés, et par là rendait inutile la cavalerie des Musulmans. Les montagnes d'Albaracin et de Ternes ont fait pendant long-temps sa retraite. C'est de là que, suivi de ses troupes, il fondait comme un torrent dans les fertiles campagnes des Maures, et renversait tout ce qui s'offrait à son passage. On voit auprès de Ternes les ruines d'un fort qui porte encore de nos jours le nom du *Cid*. C'est encore de là qu'il écrivit, en 1094, au roi Alphonse, pour lui faire part du projet qu'il avait formé d'assiéger Valence. Il demandait aussi à ce prince quelques troupes, qui lui furent envoyées. Presque toute la noblesse d'Espagne courut se ranger sous ses drapeaux et partager l'honneur d'une telle entreprise ; quelques-uns mêmes estimaient encore plus l'honneur de servir sous le *Cid*. Il eut dans cette expédition le même succès que dans toutes les autres : Valence fut emportée, et le vainqueur y fixa dès ce moment sa résidence. Il s'occupa du soin d'effacer dans cette ville toutes les traces de la domination des Maures, la repeupla d'Espagnols naturels, changea les mosquées en églises, et porta l'attention jusqu'à demander au roi et au primat de Castille un évêque pour cette ville, rendue par lui à ses maîtres et à sa religion. En un mot, il fit prendre à Valence

une

une forme toute nouvelle, et eut la gloire de lui donner jusqu'à son nom. Elle est encore appelée maintenant *Valence du Cid.*

Tant que Rodrigue vécut, les Maures ne songèrent point à le troubler dans sa nouvelle conquête. Chimène partageait avec lui ses momens de repos, comme elle avait partagé ses périls et quelquefois même ses travaux. Ni l'un, ni l'autre ne regretaient la cour, et l'on ne voit pas qu'ils y aient reparus jamais. Don Rodrigue était parvenu au point où l'on n'a besoin que de son propre lustre pour briller. Il continua d'avoir des ennemis; c'est le sort des grands hommes; et il eut de commun avec eux d'avoir pour admirateurs ceux mêmes qui le haïssaient.

Il mourut à Valence en 1099. Chimène eut la douleur de lui survivre; mais elle eut la gloire de maintenir, pour un temps, sa dernière conquête. A peine le bruit de la mort du *Cid* s'était répandu, que les Maures de l'Andalousie formèrent le dessein de reprendre Valence; ils ne comptaient plus y trouver de héros, ils y trouvèrent une héroïne. Chimène rendit tous leurs efforts inutiles, et don Alphonse ayant envoyé don Henri, son gendre, au secours de la veuve du *Cid*, les Maures levèrent le siège. Cependant elle jugea que la mort de son époux ferait

nécessairement retomber cette ville au pouvoir des Musulmans ; elle en sortit, et les Maures la reprirent en 1102.

LETTRE VI.

MONT-DE-PIÉTÉ. AUTRES SECOURS PÉCUNIAIRES.

Les Espagnols s'entr'aident volontiers. Celui qui a besoin trouve aisément à emprunter ce qui lui manque. Il règne même parmi eux, à cet égard, une confiance qui n'existe plus dans d'autres contrées. Il est rare qu'un Espagnol exige un billet de celui à qui il prête, et non moins rare qu'il accepte le billet que l'emprunteur veut lui faire ; mais, dans l'un et dans l'autre cas, il prête toujours sans intérêt. Il y a même encore en Espagne des contrées où la formule du billet est absolument inconnue. Celui qui emprunte regarderait cette précaution comme une défiance, et dès-lors comme un outrage.

Il existe dans les grandes villes, et en particulier à Madrid, une autre ressource pour

ceux qui ont besoin d'un secours prompt, certain et même secret ; c'est une sorte d'établissement qu'on nomme le *Mont-de-Piété*.

Tout particulier qui a besoin de telle ou telle somme, peut y porter quelque effet équivalent à l'emprunt qu'il veut faire, et cette somme lui est comptée sur-le-champ. Mais ce qui est bien digne de remarque dans l'établissement espagnol, c'est que si la somme empruntée n'égale pas celle de cent réaux, on n'exige de l'emprunteur aucun intérêt : il donne ce qu'il veut ; on ne lui fait là-dessus ni instances, ni contraintes. S'agit-il de fortes sommes, celui qui emprunte paie un modique intérêt pour l'année. Une partie de cet intérêt sert au paiement des officiers préposés pour l'estimation et la garde des effets en gage ; le surplus sert à de pieux emplois.

L'argent est à un taux très-modéré en Espagne, chose remarquable dans un pays bien moins commerçant que beaucoup d'autres. On ne paie à rente et à titre de cens qu'au denier 3 ; et une loi du royaume ne permet pas d'exiger davantage. Il est même fort commun de ne placer qu'à deux et demi. Le roi, en cas d'emprunt, ne paierait pas un intérêt plus fort. C'est à ce même taux, de deux et demi, qu'on vient de

donner à cens les biens des anciens Jésuites, évalués à plus de soixante millions de réaux.

LETTRE VII.

DANSES. SÉRÉNADES.

Les dames Espagnoles ont le goût le plus vif pour la musique et pour la danse. De là vient que les femmes du commun, sans avoir appris ni l'une ni l'autre, dansent et chantent avec mesure. C'est sur-tout dans le royaume de Valence qu'elles réunissent le mieux ce double talent naturel. Un autre avantage qui les distingue, c'est que presque toutes sont belles, et que rien n'est plus rare, dans cette contrée, qu'une femme complètement laide. Mais, pour ne parler ici que de leur penchant pour la danse et pour la musique, je citerai le témoignage de milord Marshal.

Cet Ecossais célèbre, obligé de fuir pour un temps sa patrie, s'était réfugié dans le royaume de Valence; il dit, dans une de ses lettres, qu'avec une seule guitare, accompagnée d'un violon, il mettrait en mouvement tout le gros bourg

d'*Aboraya*. Il ajoute qu'il se serait fait un scrupule de jouer de ces instrumens un jour de travail, attendu qu'il eût fait déserter aux habitans leurs occupations les plus indispensables, et même leurs repas.

Mais c'est principalement à la fin des jours de fêtes qu'ils se livrent à leur goût pour cet exercice; ils y emploient tout le reste du jour, et même toute la nuit. Que conclure de ce goût général des Espagnols pour la danse et pour la musique ? Il semble démentir cette extrême gravité qu'on leur reproche. Peut-être cette gravité ne leur est-elle pas aussi inhérente qu'on le prétend. On sait que quand le plaisir parle, il ramène le naturel, et fait aisément disparaître tout ce qui n'est que convention.

Si je voulais, ajoute encore milord Marshal, vous représenter un jeune Espagnol du pays de Valence, je peindrais un homme habillé proprement et lestement, ayant à la main un bouquet de fleurs, qu'il garde pour sa maîtresse, et toujours prêt à danser au premier signal.

Tous les danseurs, hommes et femmes, s'exercent au son des castagnettes. On pourrait même dire que, dans certains cantons d'Espagne, on se fait des instrumens de tout ce qui tombe sous la main. En voici un que sa sin-

gularité m'engage à décrire; on le nomme *Zambonba*. C'est un pot de terre, et de la terre la plus commune, ayant environ six pouces de hauteur, moins large à son ouverture qu'à son centre, et se rétrécissant vers le pied. On couvre et bouche le vase d'un nouveau parchemin qu'on attache sur ses bords avec une ficelle; mais avant d'appliquer cette ficelle, on adapte vers le milieu un petit bâton qui s'élève d'un demi-pied, et qui est garni à sa base d'un pouce du même parchemin, fortement attaché avec un gros fil. C'est en tirant et en poussant ce même bâton qu'on parvient à arracher de cette machine rustique un son que les Espagnols trouvent assez agréable pour les faire danser, en été, des après-dîners entières, et souvent une grande partie de la nuit. Dans d'autres provinces, le tambour de basque est de la plus grande ressource pour la danse; dans quelques autres, c'est la musette. En un mot, pour qu'on ne dansât pas dans ces contrées, il ne suffirait point qu'il n'y eût pas d'instrumens, il faudrait que les habitans fussent paralytiques.

On a beaucoup parlé, dans divers écrits français et autres, des sérénades espagnoles; mais on n'a point tout dit sur ce sujet. Il est des cas où elles ne sont que l'effet d'une pure galan-

terie ; il en est d'autres où c'est un devoir. Par exemple, dans les villes, une bourgeoise qui va se marier se croirait offensée si son futur ne faisait pas venir, peu de jours auparavant, une troupe de musiciens sous le balcon de la chambre où elle couche. On y exécute, durant une heure, des morceaux de symphonie et de chant, dont les paroles sont, pour l'ordinaire, relatives à la personne à qui l'on donne la sérénade, et, le plus souvent, faites pour elle.

Lorsqu'il s'agit de mariages du peuple, le futur va lui-même, avec la guitare, chanter quelques couplets sous la fenêtre de celle qu'il doit épouser.

Voici un autre usage presque général en Espagne, et qu'il serait bien plus dangereux d'enfreindre que les précédens, c'est que du jour qu'il a été question de mariage, le futur ne doit plus se présenter seul chez celle qu'il recherche : si le contraire arrive, et que le mariage n'ait point lieu, la future risque fort de ne jamais trouver un autre époux. Il a fallu recourir à un expédient pour adoucir un usage si rigoureux. On permet à la jeune personne promise de se tenir, la nuit, à un balcon assez élevé, et au jeune homme de venir se placer au-dessous, pour lui parler ; mais il est dans la rue : toute communication entr'eux est impossible, et la dis-

tance à laquelle ils sont l'un de l'autre, les oblige même de parler assez haut pour être entendus des voisins.

Il existe encore, au sujet des mariages espagnols, un autre usage. Il doit plus étonner là que s'il existait ailleurs. Cette loi (car c'en est une) autorise toute jeune espagnole, n'eût-elle que douze ans, mais accomplis, à épouser l'homme qui lui plaira le mieux, sans être obligée de solliciter ni d'obtenir l'aveu de ses propres parens. Un jeune homme qui a passé quatorze ans, jouit du même privilége. Le seul cas où l'opposition de l'une ou de l'autre famille puisse être admise, c'est lorsque cette alliance compromet son honneur. La différence d'extraction ne suffit pas. Cependant les futurs époux sont astreints à certaines formalités préliminaires. Il faut que le magistrat (supposez un de nos commissaires de police) retire la jeune personne de la maison paternelle; qu'il la mette en dépôt, et sans nul intervalle, dans une maison religieuse, ou dans tout autre asyle également sûr. On la mène peu de jours après à l'église, où la cérémonie du mariage se fait à l'instant même. Je joindrai à ma prochaine lettre une anecdote qui vous fera mieux connaître la force de cet usage, que toutes mes observations ne pourraient le faire.

LETTRE VIII.

MAISONS DE PLAISANCE DES ROIS D'ESPAGNE.

JE viens de parcourir toutes les maisons de plaisance du roi catholique. Je n'entends point avoir perdu mes pas ; tirez-en le parti que vous pourrez.

Je me rappelle même que je ne vous ai point encore entretenu du principal palais du roi, de celui de Madrid. Il a été reconstruit tout à neuf, et n'est achevé que depuis peu. C'est un des plus beaux monumens de l'Europe. Il réunit la magnificence des ornemens au bon goût de l'architecture.

A peu de distance de ce palais, on voit le *Casa del Campo*, charmante maison de campagne dont le roi Ferdinand faisait ses délices. Rien n'a été négligé pour l'embellir. Ce sont des beautés moins imposantes que celles du grand palais ; mais peut-être n'en sont-elles que plus agréables.

Le Prado est un ancien château où le roi d'Espagne passe environ six semaines, dans le cours

de février et de mars. La situation est des plus commodes pour la chasse au sanglier.

Le palais d'Aranjuez est celui que la cour d'Espagne habite au printemps. Il est richement décoré ; mais ses plus beaux ornemens proviennent de ses bosquets délicieux, et de l'ingénieux parti que l'on a su tirer des abondantes eaux du Tage.

Saint-Ildefonce, autre palais où le roi d'Espagne passe l'été, renferme des jardins encore supérieurs à ceux d'Aranjuez, et dignes d'entrer en comparaison avec ceux de Versailles. Il semble que Philippe V, qui a fait construire les premiers, ait voulu encore renchérir sur les grandes vues et les excessives dépenses de son aïeul.

On a tant écrit sur l'Escurial, qu'on m'a ravi les moyens de vous en parler. C'est un beau palais qui semble être attaché à un magnifique cloître, tandis que le cloître ne devrait tout au plus former que l'accessoire du palais.

LETTRE IX.

DON PHILIPPE ET DONA CÉCILIA,

NOUVELLE ESPAGNOLE.

L'AMOUR sait tout rapprocher; il se joue des distinctions de rang, de fortune et de naissance: il ne consulte point les usages pour assortir les cœurs, et le plus souvent il s'amuse à dérouter toutes les conventions de la politique.

Le marquis de Peralvo tenait à Madrid un rang très-distingué. Son père avait rendu à Charles II, dernier roi de la branche d'Autriche, les services les plus importans, et le prince l'en avait récompensé d'une manière digne de lui. Le fils jouissait d'une fortune considérable, et n'avait pour héritière qu'une fille unique. Elle se nommait dona Cécilia. On la citait parmi les plus belles personnes et les plus riches partis de la capitale. Sa mère, femme vertueuse et respectée, était morte en lui donnant le jour, et le père la destinait au fils d'un de ses amis,

aussi riche qu'elle, et d'une naissance égale à la sienne.

Ce n'était encore qu'un projet, et le marquis n'avait même pas cru devoir en faire part à sa fille, qui touchait à peine à sa quinzième année. Il croyait le cœur de dona Cécilia parfaitement libre; mais l'amour en avait déjà disposé. Elle fréquentait souvent, accompagnée d'une de ses parentes, les belles promenades des environs de Madrid. Ce sont de grandes allées bien plantées d'arbres, décorées d'une riche verdure, et qui, dans les beaux jours, deviennent le rendez-vous de ce que la cour a de plus brillant. Les dames s'y promènent en voiture, les cavaliers les suivent à pied et causent à la portière. Il n'y a pas encore long-temps qu'ils pouvaient s'y rendre *embocados*, c'est-à-dire, avec un manteau qui couvre tout le corps et un chapeau rabattu. C'était même le costume que l'amour adoptait le plus volontiers, tant pour se déguiser que pour se produire. On pouvait, au moyen de cette sorte de négligé, rester inconnu aux regards indifférens et se faire aisément reconnaître de celle à qui on voulait plaire.

Parmi le nombre des jeunes cavaliers qui abordaient journellement le carosse de dona Cécilia, elle en distingua un par-dessus tout

autre. Il était un des mieux faits d'entr'eux, et toujours le plus assidu auprès d'elle. Il eut lieu de juger que cette assiduité ne lui déplaisait point ; il était lui-même trop épris pour n'être pas enchanté de la découverte ; mais il ne s'en crut pas plus voisin du bonheur. Sa fortune était des plus bornées, quoique son extraction fût noble, et il n'ignorait pas les grandes richesses de dona Cécilia. Il connaissait son père, chez lequel cependant il n'avait été admis qu'une fois, et cette fois unique lui avait suffi pour apercevoir, pour admirer, pour aimer dona Cécilia. Le cœur, en amour, ne calcule point les difficultés ; il s'affecte, il se pénètre, et laisse au temps le soin d'applanir les obstacles.

Don Philippe de Naxera, c'est le nom du jeune Espagnol, s'était encore présenté plusieurs fois depuis chez le marquis de Peralvo, à qui il était recommandé ; mais toujours quelque circonstance l'avait empêché d'y être admis. Il s'aperçut que dona Cécilia fréquentait souvent les promenades : ce fut pour lui une raison de s'y rendre tous les jours. Il crut devoir faire usage de l'*embocado*, et cette espèce de déguisement ne lui fit rien perdre aux yeux de celle qu'il voulait intéresser.

Mais une conversation entre-coupée, faite au

milieu d'une promenade, à la portière d'une voiture et en présence d'une parente qui peut l'écouter ; une telle conversation exclut certains détails bien précieux pour des amans. L'amour est presque toujours muet en présence de témoins. Don Philippe résolut de mettre fin à cette contrainte, et le hasard favorisa encore son projet.

Il avait appris que le marquis de Peralvo cherchait, dans Madrid, un secrétaire capable de mettre en ordre les archives de sa maison. Un tel emploi était bien inférieur à don Philippe ; mais il le rapprochait de dona Cécilia. Il n'hésita point à le demander, et eut la satisfaction de l'obtenir.

Dona Cécilia n'était point prévenue de cet arrangement. Quelle fut sa surprise de reconnaître, dans un homme aux gages de son père, l'amant à qui elle avait donné son cœur. Elle soupçonna d'abord, dans cette aventure, quelque stratagême de l'amour ou quelque bizarrerie de la fortune. Dans le dernier cas, elle plaignait don Philippe ; dans l'autre, elle n'osait encore l'approuver. Plusieurs jours s'écoulèrent même sans que don Philippe eût aucune raison de lui dévoiler cette énigme. Ses regards parlaient et n'étaient qu'à demi entendus ; tout entretien parti-

culier devenait impossible ou eût été suspect. On sent combien une telle contrainte fatiguait les deux amans. Ils regretaient en quelque sorte la liberté des promenades ; mais l'approche de l'hiver les avait fait déserter. Sans cette circonstance, peut-être, don Philippe eût-il encore hasardé d'aborder le carosse de la belle espagnole. Il crut, d'un autre côté, devoir s'occuper fortement à remplir les vues du marquis, et il y parvint. L'amour est un grand maître, dans toutes les sciences, dans tous les arts ; il fait du forgeron un peintre (*) et du peintre un orateur. Le marquis, enchanté de l'intelligence de son nouvel archiviste, se félicitait d'une telle acquisition. Il en parlait un jour à sa fille, et s'étendait avec complaisance sur l'éloge de don Philippe. Dona Cécilia saisit un moment pour questionner son père sur l'extraction du jeune espagnol. Il est bien supérieur à sa place, lui dit le marquis ; sa famille est noble. Il me fut adressé, à son arrivée à Madrid, par don Michel de Colindre, né comme lui à Burgos, et qui m'instruisit parfai-

(*) Le Guiatin, ou le maréchal d'Anvers, devint, en peu de temps, un peintre habile, parce que sa maîtresse l'obligea de quitter l'enclume pour le chevalet.

tement de tout ce qui le regarde : la perte d'un procès a causé celle de sa fortune, et je désire ardemment pouvoir la rétablir.

Dona Cécilia écoutait avidement ce discours ; il s'accordait trop avec ses propres désirs pour qu'elle n'en étendît pas encore le sens ; mais elle n'en désirait que plus vivement d'avoir un entretien particulier avec don Philippe. Une telle occasion ne peut manquer de naître, quand on la cherche des deux parts, et enfin elle se présenta. Les discours sont serrés quand les momens sont courts. Don Philippe exposa rapidement à dona Cécilia le motif qui l'avait amené jusque dans la maison de son père. Je n'étais surement pas né, poursuivit-il, pour briguer l'emploi que j'occupe ; mais il me rapproche des lieux où vous êtes ; je le préfère aux postes les plus brillans. Hélas ! qu'espérez-vous, lui dit en soupirant dona Cécilia ? Je n'en sais rien, reprit-il ; mais je vous vois, et mon désespoir serait au comble si ce bonheur m'était ravi. Le temps nous est cher, poursuivit dona Cécilia ; ainsi je ne le perdrai point à dissimuler. Je vous ai donné mon cœur, mais vous m'avez mise hors d'état de vous offrir ma main. Vous habitez la maison de mon père, vous êtes au nombre de ses officiers ; vous ne pouvez devenir mon époux,

époux, sans renoncer à votre patrie. Vous savez combien la loi est précise à cet égard. Il dépendrait de mon père de ne point la réclamer; mais ne doutons point qu'il la réclame, et qu'il n'use de ses autres droits avec une rigueur égale à son mécontentement.

Eh ! que m'importe, s'écria don Philippe avec transport; que m'importe où je vive, pourvu que ce soit avec vous? Que m'importent vos richesses, pourvu que j'obtienne votre cœur et votre main? C'est ce que votre père ne peut empêcher, si vous êtes vous-même bien décidée à m'accorder l'un et l'autre : et quant aux événemens, je suis tout prêt à les braver, si vous avez le courage de ne pas les craindre.

Je ne crains, reprit dona Cécilia, que de causer une douleur trop vive à mon père et de vous entraîner dans des malheurs que vous pourriez me reprocher un jour..... Ne redoutez point cette ingratitude et cette lâcheté de ma part, s'écria don Philippe; je vous réponds de ma fermeté comme de mon amour.

J'exige, lui dit-elle, que vous y réfléchissiez encore quelque temps. Qui sait même si l'on ne parviendrait point à gagner mon père? Il m'aime et vous avez acquis son affection. Je serais au

comble du bonheur, si je pouvais faire le vôtre sans altérer le sien.

A ces mots, elle lui tendit une main qu'il baisa avec transport; mais un bruit qui se fit entendre les obligea de se séparer promptement.

Les craintes de Cécilia étaient fondées sur plus d'un motif. La même loi qui permet à une fille de se marier sans l'aveu de ses père et mère, interdit à tout homme qui leur est attaché le droit de devenir époux. Il ne peut enfreindre cette loi sans s'exposer à être exilé de toute l'Espagne, si le père ou la mère de celle qu'il a épousé réclame contre cette alliance. Ils ont de plus le droit de déshériter leur fille, et cette dernière loi a lieu dans tous les cas où le mariage se fait sans l'aveu paternel.

Il est rare que tous ces motifs en imposent à de jeunes cœurs fortement épris. On brave la loi, et il arrive souvent que la bonté paternelle en tempère la rigueur. Dona Cécilia s'occupait des moyens d'amener son père à ses vues, et faisait des vœux pour n'être point obligée de contrarier les siennes; mais celles du marquis étaient bien différentes. Il songeait réellement à marier sa fille avec le gentilhomme qu'il lui destinait depuis long-temps. Rapports de nais-

sance et de fortune entre les deux futurs, amitié constante entre les deux pères, tout engageait celui de dona Cécilia à ne point différer une alliance qui lui semblait si bien assortie. Il fait un jour venir sa fille, et lui annonce en particulier les vues qu'il a pour son établissement très-prochain. Il fait l'éloge du parti qu'il lui destine, sans toutefois lui rien prescrire d'absolu à cet égard. Dona Cécilia pâlit à cette proposition; mais elle dissimula une partie de sa répugnance; elle eût craint d'en faire soupçonner la cause; d'un autre côté, voyant que le marquis, sans lui rien prescrire, tenait absolument à son projet, elle se borna à demander quelque temps pour se résoudre. On lui accorda quinze jours, qu'elle résolut d'employer à toute autre chose.

Il fut aisé à don Philippe, en l'apercevant, de remarquer l'excès de son trouble. Nous sommes perdus, lui dit-elle tout bas, si nous ne parvenons à parer le coup qui nous menace: elle ne put lui en dire davantage, tant les entretiens particuliers étaient pour eux difficiles. Ce ne fut même que deux jours après qu'ils parvinrent à se parler sans témoins. Là, dona Cécilia, les yeux en larmes, fit part à son amant de l'entretien qu'elle avait eu avec son

père. J'ai vu, poursuivit-elle, que toutes mes remontrances deviendraient inutiles; c'est un parti pris, un arrangement qu'il serait impossible de faire changer.... Je suis donc perdu, s'écria don Philippe en l'interrompant! Je ne survivrai point au malheur de voir qu'un autre vous possède. Je vais disparaître et mourir.

Ecoutez-moi, reprit dona Cécilia, il ne s'agit plus d'hésiter. Je vous donne ma main, prenez les arrangemens que l'usage exige en pareille circonstance; peut-être, lorsque nous serons époux, mon père avouera-t-il que vous êtes digne de mon choix. Si, au contraire, son courroux ne peut être fléchi, j'en partagerai avec vous les suites. Je vous aiderai à les supporter, et mes disgraces seront peu sensibles, si j'ai le bonheur d'adoucir les vôtres.

Don Philippe était trop ému, trop passionné, trop effrayé, pour songer à combattre cette résolution; quand l'amour craint de tout perdre, il ne songe plus à rien ménager. Les deux amans convinrent entr'eux que le jour suivant don Philippe sortirait, sous prétexte de quelques affaires, mais uniquement pour assurer leur union. Si quelque circonstance la traverse, disait dona Cécilia, au moins le projet en sera-t-il connu; il écartera de moi à jamais tout aspi-

rant; et si j'ai le malheur de n'être point à vous, je n'aurai point celui d'être à aucun autre.

Le jour suivant, don Philippe sortit d'assez grand matin; il se rendit chez le grand-vicaire, à qui il fit part du dessein qu'il avait d'épouser dona Cécilia, et du consentement qu'elle-même y donnait par écrit. Cette démarche n'étonna point le grand-vicaire; on en faisait souvent de pareilles auprès de lui, et jamais il n'y opposait d'obstacles. Quand l'heure qu'il jugea convenable fut arrivée, il monta dans un très-beau carosse et se rendit chez le marquis de Péralvo: c'était à l'heure même du dîner, moment où l'on était sûr de trouver dona Cécilia avec son père. Elle était dans un saisissement difficile à peindre, et elle pensa s'évanouir en voyant l'ecclésiastique entrer. Il demanda au marquis si c'était là sa fille? Le marquis, effrayé de la question, n'y répondit qu'en hésitant. Dona Cécilia allait se jeter aux genoux de son père, mais ses regards indignés l'effrayèrent au point qu'elle sortit subitement accompagnée du grand-vicaire. Il la conduisit dans un couvent de Bernardines, où elle devait rester trois ou quatre jours. Ce temps était destiné à la publication des premiers bans, et à quelques autres préliminaires indispensables.

Qu'on se figure l'accablement et la douleur du marquis, après un tel événement? Son indignation redoubla lorsqu'il sut que don Philippe de Naxera était l'époux que sa fille s'était choisi. Il gémissait de se voir trahi par deux personnes qui lui étaient également chères ; mais il résolut de punir don Philippe, et d'user des moyens qui lui en étaient offerts par la loi même. Cependant le mariage s'accomplit : car aucune loi n'autorisait le marquis à y mettre opposition. Les deux amans furent unis à la grille même du couvent où dona Cécilia avait été transférée, et de-là ils se retirèrent dans un appartement qu'avait fait préparer don Philippe.

Ce n'est pas dans ces momens de bonheur qu'on s'occupe des disgraces dont on est menacé. Don Philippe se préparait à conduire sa nouvelle épouse dans une terre qu'il avait aux environs de Burgos, seuls débris qui lui restaient d'une assez grande fortune. Là, ils espéraient vivre heureux l'un et l'autre, supposé qu'on leur laissât la liberté d'y vivre. Don Philippe était à chaque instant menacé de bannissement, et rien ne pouvait l'en garantir, si le marquis s'obstinait à l'exiger. Sa fille lui écrivit une lettre tendre, soumise et pathétique. Elle lui rappelait tout ce que lui-même lui avait dit en faveur

de don Philippe, sur son mérite, sa naissance, et le désir qu'il avait de le voir plus heureux. « Il l'est, poursuivait-elle, et je serais moi-» même constamment heureuse, si le malheur » de vous avoir déplu n'empoisonnait cette » félicité : rendez-moi le meilleur des pères ? » Jamais rien n'a pu, ni ne pourra vous enlever » la tendresse de votre fille ; vous la partagerez » sans cesse avec mon époux, comme je veux » partager à jamais son bonheur et ses disgraces.

Cette lettre toucha vivement le marquis ; d'autres sollicitations s'y joignirent. Il sentit de jour en jour son courroux s'affaiblir et sa tendresse renaître. Enfin, il pardonna aux deux jeunes époux, les rappela auprès de lui, et leur fit part de sa fortune. Il mourut un an après, et la leur laissa toute entière. Ils continuèrent d'en faire un usage noble et généreux. L'union de leurs cœurs ne s'est point démentie. Elle servirait même à prouver qu'une loi sujette à certains inconvéniens, peut aussi quelquefois en prévenir d'autres.

LETTRE X.

COURSES DE TAUREAUX.

JE viens, mon ami, d'assister à une course de taureaux. C'est, de tous les spectacles, celui qui intéresse le plus les Espagnols. On en parle beaucoup en France, mais il n'y est connu que très-imparfaitement. Rien ici ne ressemble à notre dégoûtant combat du taureau. On ne voit point cet animal assailli par une troupe de dogues, qu'il fait sauter en l'air ou qu'il éventre, tandis que les autres le déchirent : c'est un combat à toute outrance entre un taureau furieux, et qui a toute sa vigueur, contre un homme vêtu à la légère, et armé encore plus légèrement. Il est infiniment rare que le combat finisse sans que le taureau reste étendu mort sur l'arène.

La course que j'ai vue s'appelle *fête royale ;* le roi y assistait avec toute la cour. C'est l'usage, en pareil cas, que les taureaux ne soient combattus que par des gentilshommes, souvent de la plus haute distinction. Le roi, pour cette fois

ne l'a permis qu'à un très-petit nombre. Ils ont été promptement remplacés par des hommes qui s'exercent journellement à ce métier hasardeux.

On avait élevé, dans une grande place parfaitement carrée, quatre à cinq rangs de gradins décorés de balcons. La galerie destinée pour la cour était très-vaste et magnifiquement décorée. Là, se trouvaient les grands de l'Etat, les ministres, les tribunaux supérieurs, ainsi que les membres de l'académie de la langue espagnole et de l'histoire. Les autres balcons étaient occupés par une multitude infinie de personnes des deux sexes et de différens états.

La place qui devait servir de lice aux combattans était couverte de sable, et parfaitement unie d'un bout à l'autre. Il est, pour l'ordinaire, permis à chacun de s'y promener à pied, avant que la course des taureaux commence. On en sort à certain signal, et alors deux douzaines de gens qui doivent combattre s'en emparent. Ils sont lestement habillés, n'ayant pour tout vêtement qu'une culotte et une courte veste de soie, avec une bande de pareille étoffe qui leur sert de ceinture. Ils ont, de plus, un petit chapeau surmonté quelquefois d'une longue plume, comme en portaient anciennement les Espagnols.

Les gentilshommes qui doivent combattre sont montés sur de très-beaux chevaux, richement caparaçonnés, et suivis de beaucoup de domestiques à pied, qui doivent les secourir au cas que leur cheval s'abatte, ou soit blessé par le taureau. Ces combattans nobles sont vêtus magnifiquement, mais dans le costume ordinaire, et coiffés d'un chapeau garni de hautes plumes très-éclatantes. Ils ont pour unique arme une courte lance armée d'un fer aigu, et avec laquelle il est de leur honneur de tuer le taureau, soit en la lui plongeant dans la gorge, soit en lui perçant le cœur.

On a soin, pour ces sortes de fêtes, de faire venir les taureaux les plus sauvages. Ils ont été élevés dans les forêts, où rarement quelque figure humaine a pu frapper leurs regards; et pour les empêcher même de s'accoutumer tant soit peu à la vue des hommes, on prend la précaution de ne faire voyager ces taureaux que la nuit. Sont-ils arrivés, on les enferme dans une espèce de cabane jusqu'au moment de la course; et, dans cet instant même, on a soin encore de les aiguillonner pour les rendre plus furieux. Alors, au signal que donne le roi, et que les timbales et les fifres annoncent au guichetier, celui-ci ouvre la porte de la cabane,

se cache promptement, et le taureau s'élance dans l'arène tout écumant de rage. Le cavalier l'attend, non pas directement en face, mais un peu à côté de la ligne qu'il a commencé à décrire; il saisit le moment, et porte au taureau un coup de lance qui, pour l'ordinaire, est mortel. Quelquefois même il ose jouer avec cet animal furieux, et différer l'instant de sa mort. Quelquefois aussi il se trompe dans sa combinaison, ne s'écarte point assez de la ligne, et cette méprise lui est toujours funeste. On a vu, dans les occasions, le taureau renverser en même-temps le cheval et le cavalier, blesser, et quelquefois tuer l'un et l'autre.

Les combattans à pied sont armés d'une petite baguette d'environ une demi-aune de long et garnie au bout d'un crochet de fer. Ils tâchent de faire entrer ce crochet dans quelque partie de la tête du taureau, ce qui redouble encore sa furie; il revient, et le champion saisit le moment de lui enfoncer un stylet dans la tête ou dans le cœur. On voit souvent de ces hommes attendre de pied ferme, au milieu de la place, le taureau qui vient à eux comme une foudre; et lorsqu'il baisse la tête pour les attaquer, ils profitent de cette attitude, placent leur pied gauche entre ses cornes, lui enfoncent, dans un œil, ou autre part, la

baguette à crochet dont ils sont armés, et sautent légèrement par-dessus cet animal.

On voit d'autres champions qui affrontent le taureau le plus furieux, n'ayant dans les mains qu'un petit manteau de soie, qu'ils tiennent, à peu près, étendu dans toute sa largeur. Ils s'opposent à ses attaques en effaçant le corps; l'animal fond, avec impétuosité, sur cette banderole flottante; il revient, s'épuise en efforts superflus, et tombe de fatigue sur l'arêne; alors le coureur s'élance sur lui et le tue d'un coup de stylet.

Mais lorsqu'avec ces différens manèges on ne parvient pas à tuer le taureau dans l'espace d'un quart-d'heure, on fait signe de le mettre à mort avec une large épée, qu'on tient prête à cet effet. Un des combattans à pied s'en saisit, se place avantageusement, et manque rarement son coup. On fait paraître successivement différens taureaux, contre lesquels on s'exerce dans toutes ces différentes manières.

Environ une heure après que la course a commencé, on sert à toute la cour et à tous ceux qui ont été admis dans la galerie royale, des rafraîchissemens de toute espèce, et avec une telle profusion, que chacun peut en faire part aux loges voisines.

La course dure encore environ une heure et et demie, après quoi l'assemblée se retire plus ou moins satisfaite. Le peuple est toujours content, sur-tout si les taureaux ont été *braves*; c'est-à-dire, s'ils ont franchi les barrières qui bordent les gradins du théâtre, ou même s'ils ont blessé quelques-uns de ceux qui combattaient contre eux; tant l'habitude, jointe à certaine ivresse qui accompagne toujours les divertissemens publics, a, au moins pour le moment, plus d'empire sur certains hommes que la voix même de l'humanité.

On a plus d'une fois condamné ce genre de spectacle, si cher aux Espagnols; on le compare à ces jeux cruels où les Romains obligeaient leurs esclaves, et souvent leurs prisonniers, à lutter contre des bêtes féroces; mais chez eux cet acte de vigueur était forcé: en Espagne, il est volontaire. C'était l'autorité qui ordonnait les combats dans Rome; et à Madrid, on regretterait que l'autorité voulût les prescrire.

formes que pour en mieux faire sentir l'analogie avec une grande partie de ceux de la maison du Roi de France. Il paraît que Philippe V l'avait ainsi voulu, et que cette ressemblance n'est point l'effet du hasard.

Passons aux régimens qui composent spécialement le fond de l'infanterie espagnole. Ils sont tous de deux bataillons. Vient d'abord le régiment du Roi, dont la création est de temps immémorial. On se rappelle mieux ses services que son institution. Nous allons citer les autres selon l'ordre des temps où ils furent établis, savoir: le régiment de Lombardie, créé en 1537; ceux de Galice, de Savoie et de la Couronne, créés dans la même année; celui d'Afrique, en 1559; celui de Zamore, en 1580; celui de Soria, en 1591; celui de Cordoue, en 1650; celui de Guadalaxara, en 1657; celui de Séville et celui de Grenade, dans la même année; celui de Victoire, en 1658; celui de Lisbonne, en 1660; celui d'Espagne, créé dans la même année; celui de Tolède, en 1661; celui de Mayorque, en 1682; ceux de Burgos, de Murcie et de Léon, en 1694; celui d'Irlande, en 1698; ceux des Cantabres et des Asturies, en 1705; de même que celui qui réside à Ceuta; celui de Navarre, en 1705; celui d'Hibernie et celui d'Oltonia, en 1709; celui d'Arragon,

d'Arragon, en 1711 ; celui qui est à demeure à Oran, en 1733 ; celui de Volontaires d'Arragon, ainsi que le premier et le second régiment de Catalogne, en 1762 ; celui d'Amérique, en 1764 ; ceux du Prince et de la Princesse, en 1766 ; et celui d'Estramadure, créé dans la même année.

Il y a en outre deux autres régimens d'infanterie italienne, dont l'un est celui de Naples, créé en 1572 ; et l'autre celui de Mila, créé en 1704.

Il y a encore plusieurs régimens d'infanterie valonne, tels que celui de Flandres, créé en 1596 ; celui de Brabant, en 1719 ; celui de Bruxelles, en 1734 ; sans compter le régiment des Volontaires Étrangers. Enfin l'on compte au service d'Espagne quatre régimens Suisses : le régiment de Buch, créé en 1734 ; celui de Saint-Gall-Dunant, et ceux de Betschard et du baron de Réding, créés tous trois en 1742. Voilà quarante-six régimens d'infanterie, qui forment, sans compter ceux de la maison du roi, quatre-vingt-douze bataillons et, cent quatre compagnies, si l'on y comprend les premiers.

Quant aux régimens de cavalerie, ils sont de quatre escadrons chacun. Le premier, et même le plus ancien de tous, est celui du Roi ; il fut créé en 1538 ; celui de la Reine, qui ne fut créé qu'en

1703, et qui, par exception, suit celui du Roi; celui du Prince, qui, par un privilége semblable, vient après celui de la Reine, quoiqu'il n'ait été également créé qu'en 1703; celui de l'Infant, qui marche le quatrième; il fut créé en 1642; celui de Bourbon, créé en 1640; celui de Farnèse, créé en 1749; celui d'Espagne, créé en 1659; celui d'Alcantara, en 1676; celui d'Algarve, en 1701; celui de Calatrava, en 1703; celui de Montéza, en 1706; celui de Grenade, en 1735; celui des Volontaires, en 1762.

Les régimens de dragons sont aussi composés de quatre escadrons chacun; les voici selon le rang qu'ils tiennent dans l'état militaire d'Espagne, savoir :

Le régiment du Roi, créé en 1674; celui de la Reine en 1735; celui d'Almanza; en 1676, celui de Pavie, en 1684; celui de Villa-Viciosa, en 1789; celui de Saugunte, en 1708; celui de Numance, en 1707; celui de Lusitanie, en 1709.

Il y a de plus en Espagne, quarante-deux régimens de milices provinciales, dont vingt-huit furent créés en 1734, et les quatorze derniers en 1766. Ils sont composés chacun d'un bataillon et ont tous le même uniforme. Cet uniforme est bleu, avec les paremens et le collet d'écarlate, et les boutons dorés. On ne comprend

point dans les régimens celui qui réside à Mayorque; il n'est là que sur le pied de troupes vétérannes, et il a le même uniforme que les milices provinciales.

Outre ces milices provinciales, il en existe d'autres en Espagne qu'on nomme milices *urbanes*, nom qui dérive peut-être du latin *urbs*, c'est-à-dire, cité ou ville, parce que c'est en effet dans des villes qu'on les a placés principalement. On en créa, d'abord en 1762, cent six compagnies, dont vingt résident à Cadix, et ont pour commandant le gouverneur de cette ville. Neuf de ces mêmes compagnies sont au port de Sainte-Marie, treize au camp de Gibraltar, dix à la côte de Grenade, neuf à Carthagène, cinq à Ceuta, quatorze à Badajox, huit à Alburquerque, six à Alcantara, dix à la Corogne, sept à Valence d'Alcantara. On forma encore, en 1768 et 1769, dix-sept compagnies de ces mêmes milices, dont treize ont été placées à Cinda de Rodrigue, et quatre à Tarifa. Il y a, de plus, au camp de Gibraltar, une compagnie de fusiliers, formée en 1705; à Ceuta, une compagnie de cavalerie armée de lances, qui fut créée en 1584; et à Oran, une de Maures Almogarases, formée en 1734. Celle-ci est habillée

à la mauresque, et l'uniforme de ces compagnies n'a nul rapport l'un avec l'autre.

Il faut encore ajouter à ces différens corps, soixante et douze compagnies d'invalides. Elles sont distribuées dans les différentes provinces d'Espagne, et il en réside toujours quatre dans la ville de Madrid. Chaque ville ou chaque place d'importance a son état-major. On en compte environ cent cinquante en Espagne, sur la côte d'Afrique seulement.

Il est temps de parler du corps royal d'artillerie; il n'était anciennement composé que d'un état-major et de quelques compagnies détachées; mais, en 1730, Philippe V jugea à propos de créer un régiment d'artillerie. Ce corps est aujourd'hui composé de quatre bataillons et d'une compagnie de cadets-gentilshommes, qui est au collége militaire de la ville de Ségovie. On compte dans le corps royal d'artillerie, 255 officiers, parmi ce nombre, quatorze colonels, dix-sept lieutenans-colonels, soixante-dix capitaines, soixante-dix lieutenans, et quatre-vingt-quatre sous-lieutenans; c'est un sous-lieutenant-général qui le commande en chef, mais chaque bataillon est commandé par un lieutenant-colonel aux ordres du commandant d'ar-

tillerie dans le département duquel se trouve alors ce même bataillon. L'uniforme de ce corps est habit bleu, la culotte de même couleur, la veste, les paremens et le collet d'écarlate, avec un large galon d'or sur l'habit et sur la veste. Il existe à Ségovie une académie de mathématiques pour l'instruction des officiers et gentilshommes cadets du corps d'artillerie.

On fond le canon de bronze à Barcelone et à Séville, ceux de fer à Liergaues et à la Cavada, et le surplus des machines de guerre en fer à Engui. On fabrique les armes blanches à Tolède, les armes à feu à Placentia, à Guipuzcoa, à Villefranche, à Alcazao de Saint-Jean, à Grenade et à Murcie.

Le corps des ingénieurs fut créé en 1711. Il est composé de dix directeurs, qui doivent pour le moins avoir le grade de colonel; de dix colonels en chef, vingt en second, tous lieutenans-colonels; trente capitaines ordinaires, quarante extraordinaires, et quarante aides-de-camp qui ont le grade de sous-lieutenans. Le gouvernement a aussi eu le soin d'établir à Barcelone et à Ovan une académie royale de mathématiques pour l'instruction des officiers et des cadets, en tout ce qui regarde le génie. Enfin, il y a à Barcelone un collége de chi-

rurgie où se forment les principaux chirurgiens destinés pour le service des armées espagnoles. Il fut fondé, à cet effet, en 1760.

On voit, par tous ces détails, que la constitution militaire de l'Espagne est sur le pied le plus respectable où elle ait jamais été, et que tout est prévu, tant pour y maintenir l'ordre, que pour y semer l'instruction.

LETTRE XII.

MARINE ESPAGNOLE.

LA marine espagnole a souffert de temps à autre quelques révolutions ; mais elle est aujourd'hui sur le pied le plus imposant ; plus imposant même en réalité qu'elle ne le fut sous le règne de Philippe II, et cette marine s'accroît encore tous les jours.

On compte à la tête de la marine espagnole, outre les capitaines-généraux et les officiers de l'état-major, huit lieutenans-généraux, quatorze chefs d'escadre, soixante capitaines de vaisseaux, soixante-dix capitaines de frégates ; le nombre

des matelots enclassés pour le service des armées navales, est de quarante-neuf mille cent quatre. Voici de quelle manière ils sont distribués : on en compte trois mille trois cent trente-deux à Palma, capitale de Mayorque; deux mille deux cent quatre-vingt-seize à Saint-Filieu de Guixols; trois mille neuf cent soixante-onze à Mataro; quinze cent cinquante-cinq à Barcelone; deux mille sept cent cinquante-un à Tarragone; cinq cent quarante à Tortosa; deux mille deux cent quatre-vingt-huit à Valence; dix-neuf cent soixante-dix à Alicante; dix-huit cent trente-cinq à Carthagène; quatre cent quatre-vingt-dix-huit à Véra; quatre cent huit à Alméria; trois cent quatre-vingt-neuf à Morill; à Tarifa, deux mille six cent soixante-dix-huit; à Cadix, douze cent quatre-vingt-quinze; dix-neuf cent cinquante-deux à Malaga; cinq cent quatre-vingt-quinze à Saint Lucao; douze cent soixante-dix-huit à Séville; dix-sept cent quatre-vingt-douze à Ayamonte; sept mille cent trente-neuf à Pontévadra; quatre-vingt-dix-huit à la Corogne; deux mille cent dix-huit au Ferrol; neuf cent trente-huit à Vivette; quinze cent quatre-vingt-seize à Aviles; cinq cent quatre à Rive de Selle; mille soixante-quatorze à Santaud; douze cent douze à Bilbao, et mille sept à Saint-Sébastien.

Il y a de plus huit bataillons d'infanterie de marine. Le bataillon est composé de six compagnies de cent vingt hommes chacune. La force totale de ce corps consiste en cinq mille sept cents hommes ; mais il renferme en outre trois officiers par compagnie. L'uniforme est bleu, avec une devise d'écarlate, et le bouton doré.

Le corps royal d'artillerie pour la marine, est composé de mille hommes, distribués en huit brigades, dont chacune a son chef et un lieutenant. Ce corps a des écoles de théorie et de pratique d'artillerie pour l'instruction de ceux qui sont dans les divers départemens de la marine. L'uniforme des élèves est bleu, c'est-à-dire, le juste-au-corps et la culotte, mais la veste et les paremens sont d'écarlate, et les boutons dorés.

Le corps des ingénieurs de la marine a été créé en 1770. Il a pour chef un ingénieur-général, qui a sous ses ordres quatre directeurs, tous capitaines de vaisseaux ; quatre ingénieurs en chef, aussi capitaines de vaisseaux ; huit en second, capitaines de frégates; huit ordinaires, lieutenans de vaisseaux, et huit extraordinaires, qui n'ont que le grade d'enseigne. L'uniforme de ce corps est habit bleu, veste d'écarlate avec un galon d'or, et des fleurs-de-lys au coin.

Il existe de plus un corps de pilotes, composé

de pilotes de haut-bord, de pilotes de second bord, de petits pilotes ou adjoints à pilote, ainsi que des pilotes-côtiers et de ports.

Il y a, enfin, une académie de gardes-marine, établie à Cadix en 1727. Elle est composée d'un capitaine, d'un lieutenant, un enseigne, quatre brigadiers, huit sous-brigadiers, et de cent trente-huit cadets. Leur uniforme est bleu avec les paremens et la veste d'écarlate, et, un galon au bord de la veste. On enseigne, dans cette académie, les arts et les sciences qu'on estime les plus propres à former d'habiles officiers de marine. Elle est pourvue de maîtres, non-seulement pour enseigner la navigation, la théorie et la pratique de l'artillerie, la construction des vaisseaux et ses manœuvres, mais encore le dessin, la danse, l'escrime, ainsi que les langues étrangères.

Au surplus, chacun de ces corps a son état-major, divisé en trois départemens; un à Cadix, un à Férol, et un autre à Carthagène.

On voit aussi, dans chacun de ces départemens, un hôpital royal qui est pourvu d'un ministre, d'un contrôleur, de deux médecins, et d'un inspecteur de médecine.

Il y a enfin, à Cadix, un collége de chirurgie, composé de quatre-vingt pensionnaires. C'est le

magasin où l'on puise le surplus des chirurgiens dont on a besoin pour le service de la marine; on les distingue en deux classes; savoir, en chirurgiens premiers et seconds.

LETTRE XIII.

LES DIFFÉRENTES ACADÉMIES QUE RENFERME L'ESPAGNE. NOTICE PARTICULIÈRE SUR CELLE DE L'HISTOIRE.

L'ESPAGNE, mon ami, possède aujourd'hui presqu'autant de sociétés littéraires et savantes que la France même; c'est ce qui pourra étonner bien des Français, tant cette belle et vaste contrée leur est encore étrangère. Je vais seulement, dans cette lettre, vous indiquer les noms et l'objet de ces différentes académies: je pourrai, par la suite, vous faire connaître, plus en détail, leurs productions.

Je citerai d'abord celle qui a le plus de rapport avec notre académie française; celle *de la Langue espagnole*. Je lui donne le pas, dis-je, sur les autres, parce que la langue est le premier instrument des sciences.

2°. *L'académie de l'Histoire.* Elle a déjà rassemblé tous les matériaux qui doivent servir de base à une histoire bien complète d'Espagne, et elle s'en occupe aujourd'hui. J'y puiserai, par intervales, quelques faits piquans, puisés, eux-mêmes, dans leur vraie source.

3°. *L'académie royale de Médecine.* Son titre indique suffisamment l'objet de ses recherches. Vous savez, mon ami, que la médecine varie, et qu'elle doit, peut-être, varier dans tous les climats. Je pourrai donc me permettre quelques incursions dans les domaines de la médecine espagnole.

4°. *L'académie de Peinture, Sculpture et Architecture.* L'Espagne a produit plus d'un artiste célèbre, et chez elle, et ailleurs. Le gouvernement n'épargne rien pour mettre les modernes à portée d'égaler, de surpasser même ceux qui les ont précédés; mais, outre les secours ministériels, il faut encore ceux du temps.

5°. *Les Études royales.* C'est un établissement formé par Philippe IV, et perfectionné par les princes de la maison de Bourbon. Il est composé d'un directeur en chef, d'un premier bibliothécaire, d'un second, qui fait aussi les fonctions de secrétaire, et d'un nombre suffisant de professeurs. On en compte un pour la *disci-*

pline ecclésiastique, un autre pour *le droit naturel des gens*, un quatrième donne des leçons de *philosophie* morale, deux autres se sont partagé les *mathématiques*. Il y a des professeurs pour les langues arabe, hébraïque et grecque ; un professeur de logique, et un autre de physique expérimentale. De plus, une chaire de rhétorique, une de poésie, et plusieurs autres pour la syntaxe latine. Enfin, une collection d'instrumens et de machines, la plus complète qui, peut-être, existe dans toute l'Europe. Vous voyez, mon ami, dans cette liste, plus d'un article qui manque même à l'instruction française. Il ne faut donc pas croire celle des Espagnols trop inférieure à la nôtre.

Les beaux-arts peuvent donc reprendre ici toute leur vigueur. Ce qui s'est déjà fait peut encore se faire.

La bibliothèque du roi est très-considérable et s'accroît tous les jours. Il est vrai qu'on est très-difficile, en Espagne, sur l'admission des livres étrangers. Je n'ai pas besoin de vous indiquer la source de tous ces obstacles.

L'art de l'imprimerie a fait, depuis peu, de grands progrès chez les Espagnols. Ils impriment presqu'avec la même facilité leurs livres et les nôtres. Leurs presses viennent de mettre au jour

un chef-d'œuvre typographique: c'est la Traduction de Saluste par l'infant don Gabriel. On devait cette distinction au prince traducteur; moins encore parce qu'il était prince, que parce qu'il a écrit comme s'il ne l'était pas.

Au surplus, cette lettre a peu d'étendue. Je vais y joindre quelques détails sur l'une des académies que j'y indique.

ACADÉMIE ROYALE

DE L'HISTOIRE.

L'origine de cette académie ressemble à celle de quelques autres sociétés littéraires bien célèbres dans toute l'Europe; elle est due à des conférences qui se tenaient chez quelques savans. Les souverains, informés des avantages que la littérature pouvait retirer de ces assemblées, crurent devoir les prendre sous leur protection, et leur donner une forme régulière et permanente. Telle fut l'origine de notre académie française, et celle de l'académie de l'histoire, en Espagne. L'époque de cette dernière ne remonte qu'à l'année 1738. Ecoutons, sur cet objet, un écrivain espagnol.

« Le concours de quelques personnes, dit-il,

» qui cultivaient avec ardeur les belles-lettres ;
» et qui s'assemblaient fréquemment chez un
» ami commun, fit naître cette académie. La
» conversation roula d'abord, mais sans aucun
» dessein prémédité, sur quelques points les
» plus contentieux de l'histoire d'Espagne. Par
» exemple, sur l'année où les Arabes envahi-
» rent cette monarchie ; sur le droit que Pélage
» pouvait avoir de succéder, comme il succéda
» en effet, à la couronne, après la malheureuse
» défaite de don Rodrigue, et sur d'autres points
» de cette nature. On s'engagea insensiblement
» à discuter à fond tous les objets ; et comme il
» fallait, pour y parvenir, puiser dans les
» sources les plus sûres, on se vit obligé de
» composer sur tous ces points des dissertations,
» dont on faisait la lecture à certains jours indi-
» qués ; insensiblement ces sortes de travaux se
» multiplièrent, et furent tous accueillis des
» amateurs. Philippe V avait porté en Espagne
» le goût de son aïeul pour les lettres ; il crut
» devoir accorder sa protection à cette assem-
» blée de savans. Il confirma les statuts qu'elle
» s'était tracés elle-même, et érigea en acadé-
» mie royale de l'histoire universelle de l'Es-
» pagne, cette société privée ».

Ce monarque fit plus ; parmi d'autres préro-

gatives qu'il lui accorda, il voulut que tous ses membres fussent désormais reconnus commensaux de la maison royale; distinction flatteuse pour les gens de lettres, et peut-être la seule de ce genre qu'on leur ait jamais accordée dans aucun pays. Elle en réunit encore une autre en Espagne; c'est que tous ceux qui jouissent de cette prérogative, ne peuvent être traduits dans aucun tribunal civil, sans une permission du bureau préposé pour la conservation des priviléges dont jouissent ceux qui sont attachés à la maison du roi. Cette permission est très-rarement accordée, et ne l'est jamais que pour des raisons très-graves.

Du reste, Philippe V eut le regret de ne pouvoir effectuer les mesures qu'il avait déjà prises pour doter cette académie naissante. La guerre qui s'alluma dans le même temps, et dont il ne put voir la fin, s'opposa à ce projet; mais son fils et son successeur, Ferdinand VI, le remplit à son avènement au trône. L'académie se proposa dès-lors de travailler à une histoire complète d'Espagne, et les différentes parties de ce travail furent distribuées à différens académiciens. Les uns se chargèrent des recherches géographiques sur l'Espagne, objet si essentiellement lié au fond de l'histoire; d'autres prirent

sur eux d'établir l'ordre chronologique des faits et des époques les plus remarquables. Pour éviter même la plus légère confusion, il fut décidé que chaque académicien exposerait, dans un court précis, les sujets ou les points historiques dont il s'était chargé; la méthode avec laquelle il se proposait de les traiter; les règles de critique dont il pensait faire usage. L'objet de cette précaution était d'empêcher qu'il ne se glissât, dans les travaux de l'académie, aucune notice fabuleuse. Par cette même raison, elle enjoignit à chacun de ses membres, de citer avec soin les auteurs dont il avait tiré ces notices; d'ajouter même le degré de croyance qu'ils méritaient; d'indiquer le temps où ils ont vécu, et sur-tout les archives où eux-mêmes auront puisé les faits qu'ils rapportent.

On statua encore que les académiciens se distribueraient entr'eux le nombre de siècles écoulés depuis l'ère chrétienne, en se chargeant, chacun à part, de rapporter les notices et les événemens du siècle qui lui serait donné en partage. En conséquence, ils devaient examiner tous les auteurs contemporains de ces temps-là, ainsi que les postérieurs et même les antérieurs; parce que ceux-ci pouvaient avoir prévu certains événemens dont parlent leurs successeurs. A l'égard

des

des siècles antérieurs à l'ère chrétienne, comme il n'y a d'autres sources que celles qu'offrent les auteurs grecs et latins, on détermina que chacun en lirait, avec la plus scrupuleuse attention, un certain nombre, dont il extrairait tout ce qui concerne l'Espagne. Ce fut d'après ces pénibles travaux, dont l'académie s'occupa long-temps, et après avoir établi les plus sûres règles de critique dont elle fit un recueil pour l'instruction de chaque membre, que cette compagnie publia un plan ou une méthode de dresser les mémoires pour une histoire complète d'Espagne.

Je m'arrête ici; mais n'apercevez-vous pas quelques traits de ressemblance, entre cette académie de l'histoire, en Espagne, et le tribunal de l'histoire, à la Chine? Au reste, tout historien occupe lui-même par-tout une sorte de tribunal.

LETTRE XIV.

GRANDS D'ESPAGNE. LEURS DROITS. LEURS PRÉROGATIVES. LEURS DISTINCTIONS. ORIGINE DE LA GRANDEUR, ET SES VICISSITUDES.

ON connaît généralement en Europe la dignité de *grand d'Espagne*; mais son origine,

ses prérogatives, ses subdivisions sont moins connues des étrangers. Cette dignité, proprement dite, ne remonte pas à trois siècles; elle a seulement remplacé d'autres titres à peu près équivalens, et qui, comme le premier, rapprochaient plus immédiatement le sujet du souverain. Telle fut, peut-être, cette classe de nobles, que la simplicité des anciens temps fit désigner par le titre de *riche-homme*, et qui fut substituée à celle des magnats des Goths. Ces magnats, issus pour la plupart du sang royal, étaient, après le souverain, les personnages les plus considérables du royaume, présidaient à l'élection des rois, étaient leurs conseillers en temps de paix et de guerre; ce sont eux, enfin, que les lois d'Espagne, les conciles nationaux et les histoires désignent par le titre de premiers princes séculiers de la couronne, à laquelle même ils étaient élevés, lorsque la succession directe venait à s'éteindre.

Au reste, anciennement, en Espagne, et surtout dans les royaumes de Castille et de Léon, les riches-hommes étaient appelés *grands;* mais il faut observer que riche-homme et homme riche ne signifiaient point la même chose. Par un homme riche, on décidait seulement celui qui possède de grands biens; et par riche-homme,

celui qui avait le droit de porter l'écusson d'armes, qui alors désignait les hommes de cette classe. Ils avaient aussi, pour emblême, un étendard orné d'une devise quelconque, et un chaudron, qui leur était donné par le roi, lorsqu'ils avaient passé une nuit avec cet étendard dans telle ou telle église, au choix de leur dévotion. L'étendard signifiait que le roi leur donnait la faculté de faire des levées de soldats pour le service du royaume; le chaudron, de son côté, annonçait qu'ils étaient assez puissans pour nourrir et entretenir les gens qu'ils avaient enrôlés.

Les riches-hommes avaient encore, parmi d'autres prérogatives, celle de pouvoir armer des chevaliers, de confirmer les priviléges que les souverains accordaient, de ne pouvoir être jugés sans une permission spéciale du roi, et de signer avec le prénom *don;* ce qui, auparavant, n'était permis qu'aux rois, aux infants et aux prélats. En un mot, la riche-hommerie doit être regardée comme la première dignité séculaire, après celle de la royauté : c'est par cette raison que les souverains ne l'accordaient que comme une faveur singulière qui s'éteignait, même après la mort des personnes qui en étaient revêtues, à moins qu'ils ne jugeassent à propos de la transmettre à leurs descendans.

Ce fut ce qui arriva fréquemment par la suite. Il vint même un temps où cette dignité, ainsi que celle de duc, de comte, resta à demeure dans la famille; c'est ce que nous apprend Pierre Lopez d'Ayala, fameux historiographe d'Espagne, et lui-même homme de qualité. Il paraît cependant qu'après le règne de don Jean Ier., et sur-tout après celui de don Jean II, il s'était introduit quelque distinction entre la qualité de *riche-homme* et celui de grands d'Espagne; mais, depuis ce temps-là, on s'est accoutumé à ne nommer que sous ce dernier titre, les plus grands seigneurs de la monarchie. Enfin, la dignité de *riche-homme* disparut tout-à-fait au temps des rois catholiques, et avec elle disparut aussi la prérogative dont ils jouissaient exclusivement, de confirmer les priviléges que le roi accordait. On peut voir dans l'histoire de Grenade, écrite par Pedraza, le dernier privilége accordé par les monarques d'Espagne, et confirmé par les *riches-hommes*. « C'est cette prérogative qui » a fait dire à l'historien Zurita, en parlant » d'Alonze, troisième roi d'Arragon, qu'il » y avait autrefois, dans le royaume, autant » de rois que de *riches-hommes*. Sous quel- » que titre, au surplus, ou en quelque

» temps que l'on considère la dignité de grand » d'Espagne, on voit que ceux qui en étaient » revêtus jouissaient dès-lors de très-hautes » prérogatives, et à peu près semblables à celles » dont ils jouissent à présent ». Ils sont traités, depuis Ferdinand le Catholique, de cousins par leurs souverains; tandis que les autres titrés, c'est-à-dire, les comtes, marquis, etc., ne sont traités par les monarques d'Espagne que de parens. On assure, cependant, qu'autrefois les seigneurs, simplement titrés, jouissaient, comme les grands mêmes, du privilége de se couvrir devant leur souverain. C'est ce qui se pratique encore aujourd'hui en Portugal. Ils continuèrent d'en user ainsi jusqu'à ce que Charles Ier., roi d'Espagne, fut élu empereur, sous le nom de Charles V. Les seigneurs des différens cercles d'Allemagne qui fréquentaient la cour impériale, ne voyaient qu'avec beaucoup d'étonnement et de jalousie, les Espagnols se couvrir en présence de leur souverain, dans un pays où, parmi un très-grand nombre de très-anciens potentats, il n'y a que les électeurs et quelques princes qui se couvrent devant l'empereur. Ils lui adressèrent, à ce sujet, quelques plaintes; ils lui firent même entendre qu'ils s'abstiendraient d'assister à son couronnement, si les Espagnols devaient

y paraître couverts. Cette résolution détermina l'empereur à chercher les moyens de satisfaire les seigneurs Allemands sans trop choquer les Espagnols. L'empereur fit savoir à ceux-ci, par l'entremise du duc d'Alva, son grand-maître d'hôtel, que, dans cette circonstance, il lui serait agréable qu'ils voulussent ne pas faire usage de leur ancienne prérogative; qu'à cela près, il ne prétendait point les priver du droit de se couvrir devant lui, et que le privilége leur serait promptement restitué. Ils y consentirent. Ce n'est pas la première fois que les grands seigneurs d'Espagne ont fait à leurs rois, sans hésiter, les plus grands sacrifices. Nul d'entr'eux ne se couvrit alors en présence de l'empereur; mais, au bout de quelques jours, ce prince le permit à un certain nombre des plus qualifiés. Il établit par-là une distinction plus marquée parmi les grands de la nation, et les autres personnes simplement titrées. Un privilége qui s'étendait presque sans restriction à toute la noblesse espagnole, devint seulement le partage des nobles du premier rang.

Les prérogatives des grands d'Espagne sont de deux sortes; mais celle de se couvrir en présence de leur souverain dans tous les actes publics, est celle qui désigne plus spécialement

la *grandesse*. Mr. Carillo observe même que le prince, héritier de la couronne, ne se couvre devant le roi que quand il le lui commande. Lorsqu'un seigneur espagnol se couvre pour la première fois devant le souverain, cette cérémonie se fait avec beaucoup d'éclat et en présence des grands et de plusieurs personnes titrées et d'un grand nombre de gentilshommes. Les gardes sont sous les armes; l'on ouvre les portes du palais, ainsi que celles de la salle d'audience, et l'on attend que le roi vienne se placer sur son trône. Les grands se rangent alors à son côté gauche, ils y sont debout, mais couverts. L'aspirant, accompagné de son parrain, pris dans la classe des grands, est admis, après avoir fait trois profondes révérences, à baiser la main du roi. Il fait une courte harangue sur la faveur dont il va être honoré, et sa majesté lui ordonne de se couvrir. Il obéit, se découvre un moment après, et va se placer du côté où sont les autres grands, se mêle parmi eux et se couvre de nouveau. La cérémonie achevée, tous les grands, sans en excepter le nouveau, accompagnent sa majesté jusqu'à son cabinet. Veut-on savoir si celui qui a été élevé à cette dignité, est grand de la première classe, de la seconde ou de la troisième? Voici de quelle manière le roi d'Es-

pagne procède à ces différentes créations. Ordonne-t-il au récipiendaire de se couvrir avant qu'il ait commencé son discours ? C'est un grand de la première classe qu'il vient de faire. Si le monarque ne lui ordonne de se couvrir qu'après avoir écouté sa harangue, c'est un grand de la seconde classe. Il est de la troisième, lorsque le roi le fait simplement couvrir sans qu'il soit question d'harangue de sa part. Mais il ne peut être couvert, ni quand le souverain lui parle, ni quand il parle au souverain. Ceux à qui le roi accorde le privilége d'être traités comme les grands, jouissent aussi de la prérogative de se couvrir devant lui : mais elle finit à la mort de celui à qui elle a été accordée, et ne lui donne même pas, en toute rigueur, la qualité de grand. Les ducs, en Espagne, ont tous cette qualité, et quoiqu'il y ait des marquis et des comtes qui soient grands, ils jouissent des prérogatives ducales, parce qu'elles sont unies avec celles de la *grandesse*.

L'autre prérogative dont jouissent les grands d'Espagne, c'est de s'asseoir, en présence du roi, dans toutes les cérémonies qui se font dans la chapelle. Ce fut la reine Isabelle qui ordonna et distribua elle-même les places, en destinant aux prélats celles qui sont les plus voisines de

l'autel, et aux grands, celles qu'ils occupent encore aujourd'hui auprès du monarque, sur un banc couvert d'un riche tapis. Les lois romaines nous apprennent que ceux qui étaient revêtus des plus hautes dignités, avaient droit de s'asseoir en présence du prince. Les rois Goths en usèrent ainsi, et permirent aux plus illustres de leur sujets de s'asseoir en leur présence. On pourra demander si celui qui s'est assis devant son souverain, peut aussi se couvrir devant lui ? Les chevaliers de la Toison usent de ce double privilége, quand ils sont assemblés en chapitre général devant sa majesté catholique, de même que lorsqu'ils se trouvent avec le grand collier de l'ordre dans quelques fonctions publiques où le souverain assiste. C'est ainsi même qu'en agirent les chevaliers des trois ordres militaires d'Espagne.

Dans les assemblées des états généraux, qui étaient autrefois en usage, les grands s'asseyaient immédiatement après les prélats; ce qui s'observe encore à présent à celle où l'on reconnaît le prince héréditaire de la couronne. Cette assemblée nous représente assez bien celle des états-généraux. La dernière et même la plus solennelle que tinrent ces états en Espagne, fut celle de Tolède, en 1538, en présence de l'empereur

Charles V. Ce prince fit aussi asseoir les grands dans une assemblée publique tenue à Bruxelles, et où il renonça à la monarchie d'Espagne en faveur de Philippe II, son fils. Philippe III en usa de même dans la séance publique, où il jura (à Valadolid) la paix conclue entre l'Espagne et l'Angleterre. Il serait fort aisé de citer d'autres exemples de cette nature.

Outre ces deux principales prérogatives, les grands d'Espagne en réunissent d'autres qui leur sont spécialement affectées. Par exemple, aussitôt qu'un roi d'Espagne est mort, et que son corps est exposé sur le lit de parade, les grands se placent assis autour du lit et le veillent couverts. Ils ont aussi le droit de transférer le corps au mausolée qui l'attend. Ce furent eux qui, en 1654, portèrent ceux de l'empereur Charles V, des rois Philippe II, Philippe III, et des reines, leurs épouses, pour être déposés dans le nouveau monument que Philippe IV fit ériger.

Lorsque le roi sort en public, soit à pied, soit à cheval, les grands occupent toujours les premières places parmi ceux qui l'accompagnent. Ils sont les plus proches de sa personne dans les fêtes royales qui se donnent en public. Ils ont leurs entrées à la chambre du roi, lors même

qu'il est malade : ce qui n'est pas une distinction de moindre prix que les précédentes.

Les femmes des grands d'Espagne jouissent des mêmes prérogatives que leurs maris, autant que la différence du sexe peut le permettre. Le privilége qu'elles ont, de s'asseoir en présence de la reine, équivaut à celui qu'ont les grands de se couvrir en présence du roi. Cette prérogative est tellement inhérente à leur personne, que, si la veuve d'un grand d'Espagne épouse, en secondes noces, un simple gentilhomme, elle ne perd pas pour cela son ancien droit. C'est ce qui fut décidé en faveur de dona Catharina Juniga, et Pandoval, veuve du duc d'Escalonne, qui avait épousé ensuite le marquis de Cafiète. Il y a plus ; quoique ces sortes de mariages ne donnent point, à celui qui épouse la veuve d'un grand, les prérogatives de la *grandesse*, il y a cependant des exemples du contraire ; on a même vu des seigneurs conserver ces prérogatives après la mort de leurs femmes, à qui ils en étaient redevables ; ce qui ne peut cependant arriver que de l'aveu du souverain.

Enfin, quand le roi d'Espagne écrit à un *grand*, il le qualifie de cousin ; et lorsqu'un *grand* est nommé *vice-roi*, ce qui arrive souvent, alors le roi ajoute au titre de *cousin*

l'épithète d'*illustre*. La simple qualification de cousin est toujours, par elle-même, très-honorable. On sait que les anciens rois d'Espagne ne l'accordaient qu'aux princes du sang.

Tout particulier noble ou non noble, doit donner aux grands d'Epagne le titre d'*excellence*. Les lois du royaume leur attribuent, même exclusivement, ce titre; mais l'usage permet aujourd'hui de le donner aux conseillers-d'état, et aux lieutenans-généraux. Lorsqu'un grand veut assister à la séance de quelque tribunal de justice, il a droit de se placer au côté gauche du président. Sa dignité lui assure une place d'honneur dans tous les tribunaux.

LETTRE XV.

SUR LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE EN GÉNÉRAL.

Les esprits s'éclairent comme les nations s'enrichissent, par la communication. Que chaque peuple garde pour soi ses productions dans tous les genres, l'indigence universelle deviendra le fruit de cette fausse économie.

L'indigence des esprits serait plus grande encore, s'ils dédaignaient cette espèce d'échange qui fait jouir l'un des travaux de l'autre, et rend communes à toutes les nations les richesses littéraires de chacune en particulier. On peut dire que la république des lettres ne subsiste que par des emprunts ; mais, ce qui ruine tant d'états politiques, fait précisément son opulence et sa force.

La chaîne des connaissances ne fut d'abord composée que d'un bien petit nombre d'anneaux. Diverses nations travaillèrent à l'accroître, et la chaîne s'étendit. Elle se rompit plus d'une fois ; les chaînons se dispersèrent, et il fallut de nouveau le concours de plusieurs nations pour la rétablir. On vante encore les services que l'Italie a rendus à l'Europe littéraire : elle devint l'asyle des beaux-arts chassés de la Grèce, leur ancienne patrie ; mais, avant cette époque si glorieuse pour les Italiens, les Espagnols cultivaient ces mêmes arts inconnus chez tant d'autres peuples de la terre, et oubliés en Italie même. La poésie, en particulier, y fut toujours cultivée avec éclat : on sait quelle était la réputation des *Turdétains*, dans des siècles trop reculés. On sait qu'il naquit de grands poètes latins

en Espagne, dans les temps que Rome cessait d'en fournir. Tel fut Lucain qui, malgré ses défauts, sera toujours envisagé comme un homme de génie. Tel fut Sénèque, le tragique, dans lequel plusieurs de nos meilleurs poètes n'ont pas dédaigné de puiser, souvent et toujours avec avantage. Martial, autre Espagnol, est encore aujourd'hui compté parmi les classiques latins; d'autres écrivains, de la même nation, et qui ne vinrent que plus de deux siècles après les précédens, soutinrent encore, par leurs productions, l'honneur de la poésie latine, presqu'abandonnée de toutes parts.

On n'entre dans tous ces détails que pour démontrer combien les Espagnols eurent toujours d'aptitude pour cet art estimé, le plus difficile de tous. Les invasions et les ravages des Barbares suspendirent, pour quelque temps, cette ardeur, mais ils ne purent l'éteindre. L'Espagne eut des poètes, lorsque nous n'avions encore que des Troubadours; elle eut un théâtre quand nous en étions aux tréteaux; et quand Molière et Corneille posèrent les fondemens de la scène française, ils ne rougirent point d'emprunter aux Espagnols une partie des matériaux qui composent cet édifice. Lope de Véga,

le Calderon, Guissin de Castro, Moretto, etc. ont été mis à contribution par des Français dignes de les apprécier.

S'agit-il d'examiner les autres branches de la littérature espagnole ? Elle ne sera pas encore prise au dépourvu ; la patrie de Quintilien n'est point encore entièrement privée d'orateurs. Ils ne se sont pas toujours formés sur les préceptes de ce grand maître en matière de goût et d'éloquence ; mais, parmi quelques défauts, on découvre en eux des beautés qui leur sont propres, qui tiennent à leur génie, et que les meilleurs préceptes ne pourraient seuls faire éclore. L'Espagne a produit des historiens dont plusieurs siècles n'ont point altéré la réputation, et qu'on a traduits, avec succès, dans plusieurs langues. Tels sont en particulier Antonio de Solis, Mariana, Fouyras, etc. Ce genre, dont il existe si peu de bons modèles chez toutes les nations, est un de ceux que l'Espagne a cultivés avec plus de fruit.

Elle a elle-même son Pline, comme nous avons le nôtre. On connaît tout le prix de *l'Histoire naturelle de l'Amérique*, par le P. d'Acosta : il est absolument le créateur de son ouvrage, puisqu'avant lui, nul autre écrivain n'avait traité cette

matière. Un nouvel écrit du même genre, dont l'auteur est également Espagnol, prouve combien cette nation est propre à la cultiver.

Elle s'est occupée de la jurisprudence, peut-être encore avec plus de succès. L'Espagne a produit une foule de jurisconsultes dont les lumières pouvaient servir de flambeaux à toutes les nations ; nous n'en citerons qu'un petit nombre, tels qu'un Martin d'Aspieneta, le même qui, à l'âge de 80 ans, fit le voyage de Rome pour aller plaider la cause d'un de ses amis ; d'un Corrubias, qu'on a surnommé le Bartole de l'Espagne, et que son rare mérite éleva au rang de chef du conseil suprême de Castille ; un Antoine-Augustin, archevêque de Tarragone, qui réunissait à la parfaite connaissance du droit civil et canonique, une érudition profonde sur presque tous les objets de littérature espagnole. C'est lui que notre illustre Dethon appelle quelque part le flambeau de l'Espagne, lui qui n'avait guère que 20 ans, lorsqu'il mit au jour un de ses ouvrages les plus célèbres, intitulé : *Emendationes Juris civilis*. On peut y joindre encore ceux des Larrea, des Solorzano, des Molina, des Valenzueto-Velasquez, des Gutieviez, des Gonzalez, des Asevedo, et d'une foule d'autres qui, de

nos

nos jours même, soutiennent avec éclat cette branche d'érudition devenue malheureusement si nécessaire.

La médecine a eu aussi en Espagne ses législateurs. La méthode de guérir du célèbre Vuelles a long-temps servi de guide à nos médecins ; ceux d'Espagne reprennent, avec une nouvelle ardeur, cette étude qui avait paru languir quelque temps parmi eux. C'est, de toutes les sciences qui font l'objet de l'application des hommes, celle qui peut le plus se perfectionner par la communication. Il paraît même certain que nous en devons les premières notions aux Espagnols, comme ils les dûrent aux Arabes, leurs conquérans. Ceux-ci leur apportèrent encore quelques autres connaissances, telles que la physique et l'astronomie ; c'est-à-dire, ce qu'on en savait alors. Ils répandirent, sur-tout en Espagne, le goût de la poésie, celui des ouvrages de l'imagination, et jusqu'à ce ton de galanterie qui a produit tant de romans de toute espèce, et qui est resté dans cette contrée, quand les Maures en ont été proscrits. Les ouvrages de ces derniers forment eux-mêmes un accroissement de richesse pour la littérature espagnole. Ils ont survécu à la domination de ces tyrans étrangers. C'est le Nil qui, après ses débordemens, laisse

subsister sur le sol qu'il vient d'inonder, un sel qui le fertilise.

Une opinion assez généralement établie, c'est que cette nation, en quittant l'Espagne, emporta avec elle toute l'industrie de cette contrée. On affecte de croire qu'elle ne renferme plus ni arts, ni commerce, ni agriculture, ni émulation sur aucun de ces objets. On se trompe, et notre ouvrage démontrera à quel point l'on s'est trompé. Le temps n'est plus où l'Espagne ignorait ou négligeait ses propres avantages, dédaignait de mettre à profit la fertilité de son sol, de réveiller l'esprit industrieux de ses habitans, et se bornait à épuiser les mines du Pérou, pour enrichir ceux qui fourniraient à ses premiers besoins : elle sait maintenant y pourvoir elle-même ; ses manufactures se réparent et se multiplient; on encourage tous les arts utiles, et en particulier l'agriculture, le plus utile et le plus nécessaire de tous. Il existe dans la capitale, et dans toutes les principales villes d'Espagne, des sociétés savantes qui éclairent la pratique par la théorie. Ce n'est pas tout ; le gouvernement, même les grands du royaume, y joignent des encouragemens non moins efficaces que les préceptes.

Les lettres, les arts, les sciences ont des

académies particulières. On en compte quatre dans la seule ville de Madrid ; celle de la langue espagnole, celle de l'histoire, celle de médecine et celle des beaux-arts. Il existe aussi, dans les principales villes d'Espagne, d'autres académies, et en particulier une des sciences à Séville. Toutes ces différentes sociétés littéraires s'occupent, avec ardeur, des objets qui leur sont relatifs. Par exemple, l'académie de la langue espagnole a déjà publié, en 6 volumes *in-folio*, un très-bon dictionnaire de cette langue, et plusieurs autres ouvrages très-estimés.

L'académie de l'histoire a rassemblé tous les matériaux qui doivent servir de base à une histoire bien complète d'Espagne, et elle s'occupe maintenant de ce grand travail. La même émulation anime toutes les autres académies. Un sage monarque accueille, encourage et récompense leurs efforts : nouveau motif pour elle de les redoubler, et moyen toujours sûr de les rendre fructueux.

On a dit plus haut que le théâtre espagnol a, de beaucoup, devancé le nôtre ; mais on se figure assez généralement en France que l'art dramatique est aujourd'hui presque abandonné en Espagne. C'est une erreur qui se trouve absolument démentie par le fait. Il y a constamment

deux théâtres ouverts toute l'année à Madrid, et il en existe d'autres dans toutes les principales villes d'Espagne.

En voilà, sans doute, assez pour démentir le préjugé qui s'était élevé parmi nous, contre la littérature des Espagnols. Il ne lui manquait que de nous être mieux connue.

LETTRE XVI.

ORDRES MILITAIRES D'ESPAGNE.

LE premier qui se présente est celui de St.-Jacques. C'est en même-temps le plus considérable de tous par le nombre de ses commanderies. Voici, selon Ferreiras, principal historien d'Espagne, ce qui donna naissance à cet ordre.

Son origine remonte à l'an 1160: elle fut, comme celle de certains ordres religieux, le fruit des remords de ses instituteurs. Il y avait alors, dans le royaume de Léon, quelques gentilshommes dont les mœurs et la conduite étaient des plus licencieuses. Le repentir succéda à tant d'excès; ils résolurent de les expier par des ac-

tions utiles à leur patrie, et glorieuses pour eux-mêmes. Dans cette vue, ils formèrent une espèce de congrégation qui avait pour objet de protéger les domaines des chrétiens Espagnols contre les insultes des Maures. Cette institution devenait d'autant plus nécessaire, que tous les princes de l'Europe étaient alors peu d'accord entr'eux. Le principal auteur de cet établissement fut don Pierre Fernandès de Fuente Ancelade du diocèse d'Astorga. Ce gentilhomme, ayant considéré que cette association ne pourrait se soutenir qu'autant qu'elle serait soumise à un supérieur et à des statuts qui lui servissent de règle, proposa d'adopter celle de Saint-Augustin, en l'accommodant, toutefois, aux fonctions d'un ordre militaire. Cet avis fut approuvé par tous les autres gentilshommes, et ceux-ci élurent pour leur supérieur le même don Pierre. Il fit part aussitôt à don Ferdinand, roi de Léon, de ce nouveau projet d'établissement : ce prince l'approuva, et consentit que ce nouvel ordre prît pour patron l'apôtre Saint-Jacques, et pour marque distinctive, une épée dont la lame est couleur de sang, et dont la garde forme une espèce de croix. Le pape Alexandre III confirma ensuite cette institution dans tous ses points.

Telle fut l'origine de l'ordre militaire de St.-Jacques. Il ne tarda point à signaler sa valeur contre les Maures, et les services qu'il rendit à l'état ne lui furent point à lui-même infructueux. Don Ferdinand lui assigna en récompense les Bourgs de Valdeverna et d'Istriana. Ferreiras ajoute que ce dernier est encore aujourd'hui une commanderie de cet ordre; le nombre de ses possessions ne tarda point à s'accroître, et les dons furent toujours mérités par de nouveaux services. Il possède encore à présent quatre-vingt-dix commanderies, la plupart d'un revenu considérable; celles de Curavaca et de Mayor, entr'autres, rapportent chacune environ 80,000 l. par an; il faut être gentilhomme et en faire les preuves pour être reçu dans cet ordre. Les prêtres y sont admis, et les chevaliers laïcs peuvent se marier avec la permission du grand-maître. Ils portent tous, aux jours de grande cérémonie, ainsi que lorsqu'ils vont au chœur, un manteau blanc, sur le côté gauche duquel est la croix telle que nous l'avons désignée. C'est maintenant sa majesté catholique qui a la grande maîtrise de cet ordre, et qui nomme aux commanderies. Elle ne les donne, pour l'ordinaire, qu'aux personnes qui ont rendu des services essentiels à l'état. L'ordre de Saint-Jacques a

deux résidences principales; l'une à Uclès, dans la province de la Manche; l'autre à Saint-Marc-de-Léon. Les chevaliers ecclésiastiques peuvent s'y retirer; ils y sont nourris et entretenus aux frais de la maison.

ORDRE DE CALATRAVA.

Il s'était formé en Espagne, à peu près dans le même temps que s'y établissait l'ordre de Saint-Jacques, un autre ordre militaire peu différent dans son institution et dans ses vues; c'est celui de *Calatrava*. On lit dans Ferreiras, que lors de l'entrevue faite l'an 1158, entre le roi don Sanche de Castille et celui de Navarre, Saint-Raymond, abbé du monastère de Fitero, pria le roi de Castille de vouloir bien lui donner une garde *Calatrava*, que les chevaliers Templiers refusaient de défendre. Le roi, qui connaissait et qui respectait la vie exemplaire de cet abbé, consentit à sa demande. Il y avait, dans cet instant même, autour de ce prince, un grand nombre de gentilshommes qui, tous, rendaient une égale justice à Raymond. La plupart entrèrent dans ses vues, et, en peu de temps, il parvint à rassembler vingt mille hommes en armes; il les conduisit tous à Calatrava, où il

mena aussi quelques moines de son couvent. Il munit la ville d'une grande quantité de munitions de bouche, et de tout ce qui était nécessaire pour se préparer à une vigoureuse défense. Mais il reconnut bientôt la nécessité d'établir une sorte de discipline et de subordination parmi cette multitude. Il en forma un ordre militaire, et donna pour base à ses statuts la règle de Saint-Benoît, mais adaptée aux fonctions qu'un ordre militaire exige. Celui-ci remporta de très-grands avantages sur les Maures; ce fut même à ces succès répétés qu'il fut redevable du grand nombre de ses acquisitions. Il possède encore maintenant cinquante-six commanderies, parmi lesquelles celle de Claveria, dans la Manche, rapporte annuellement plus de vingt mille écus. La marque des chevaliers de Calatrava approche beaucoup plus d'une véritable croix que celle des chevaliers de Saint-Jacques. Ils sont obligés, comme ceux-ci, de faire des preuves de noblesse, et obtiennent, comme eux, la permission de se marier.

ORDRE D'ALCANTARA.

Ce fut encore la nécessité de repousser les attaques des Maures qui fit instituer l'ordre

d'Alcantara. On sait que vers l'an 1156, les Sarrasins portaient le ravage dans presque toute l'Espagne. Deux gentilshommes de Salamanque, touchés des malheurs de leur patrie, résolurent de sacrifier leurs biens et leur vie pour la défendre ; ils sortirent de leur ville pour chercher un endroit où ils pussent s'établir d'une manière conforme à leurs vues. L'un d'eux s'appelait don Sacro, et l'autre don Gomez. En parcourant les bords de la rivière de Coales, ils rencontrèrent un dévot ermite, qui s'était lui-même établi dans les environs. Il apprit de nos deux généreux aventuriers le motif de leurs recherches ; il fit l'éloge de leur zèle, et leur indiqua certain ermitage qu'ils pourraient aisément métamorphoser en forteresse. L'ermite leur promit même de les seconder en tout ce qui dépendrait de lui. Don Sacro et don Gomez trouvèrent, en effet, cet ermitage très-propre, par sa situation, à remplir leur dessein. Ils allèrent en rendre compte à don Ordogne, alors évêque de Salamanque, et à qui le terrain appartenait ; l'évêque, persuadé de l'utilité d'un pareil établissement, souscrivit à leur demande, et, sans perdre de temps, ils commencèrent à bâtir le château projeté; mais ils conservèrent l'ermitage, qui resta au centre du château.

L'ermite, et quelques autres personnes, les secondèrent dans cette entreprise. Telle est l'origine de l'ordre militaire de Saint-Julien-du-Poirier, qu'on nomme aujourd'hui l'ordre d'Alcantara. Don Sacro en fut le premier supérieur. Il s'adressa de nouveau à l'évêque Ordogne, pour obtenir des statuts; ce prélat lui indiqua la règle de Saint-Benoît, telle qu'elle est observée à Citeaux. Le nouvel ordre l'adopta en tout ce qui ne contrariait point les fonctions militaires, premier et principal objet de son institution.

En 1212, Alphonse, roi de Castille, ayant pris sur les Maures la ville d'Alcantara, en confia la garde aux chevaliers de Calatrava; mais, deux années après, elle fut remise à ceux qu'on appelait du Poirier. Ils n'en furent pas plutôt en possession, qu'ils se firent appeler chevaliers d'Alcantara, et qu'ils prirent pour devise la croix verte fleur-de-lysée. Cet ordre possède encore aujourd'hui quarante commanderies, dont la plupart sont d'un revenu considérable. Celle de Claverie et d'Esparagosa en Estramadure, produisent, en particulier, plus de 80 mille livres chaque année. Quelques historiens rapportent, qu'une portion des grands biens que les Templiers possédaient en Castille, fut donnée aux trois ordres militaires dont nous

venons de parler, ce qui servit à accroître encore les possessions de celui d'Alcantara.

ORDRE DE MONTESA.

Il se forma, en 1317, un quatrième ordre; c'est celui de Montesa, ville située dans le royaume de Valence, et qu'on regardait comme une forteresse imprenable, mais que le dernier tremblement de terre a renversée. Cet ordre fut établi par Jacques II, roi d'Arragon. Il lui donna à peu près les mêmes statuts que ceux de Calatrava, et il y joignit presque tous les biens que les Templiers avaient possédés dans les royaumes d'Arragon, de Valence et en Catalogne. C'est du moins ce qu'atteste Mariana, dans son Histoire d'Espagne, liv. XV, chap. 16. Le même prince dispensa les chevaliers de porter l'habit religieux, pourvu qu'ils eussent une croix de gueule sur l'estomac, et il leur donna pour chef un grand-maître particulier. Mais cet ordre ne possède plus aujourd'hui que quelques commanderies, toutes situées dans le royaume de Valence. La plus riche produit annuellement quarante mille livres de revenu.

Ces quatre ordres rendirent, dans différentes circonstances, les services les plus essentiels à

l'État. Mais, après l'expulsion des Maures, le péril n'étant plus le même, les grandes richesses de ces ordres firent craindre qu'ils ne devinssent aussi dangereux qu'ils avaient été utiles. Ce fut, sans doute, ce qui détermina le souverain à s'en rendre le chef et le grand-maître né. C'est encore par cette raison, que les chevaliers, qui ne tiennent point aux ordres ecclésiastiques, obtiennent très-facilement la permission de se marier. C'est, en quelque sorte, les rendre à la classe générale des citoyens, et c'est un lien de plus qui les attache à la patrie.

ORDRE ROYAL D'ESPAGNE.

Il me reste à parler de l'ordre royal d'Espagne, institué par Charles III, le 19 septembre 1771, à l'occasion de la naissance du prince son petit-fils, et fils du prince des Asturies. Il est dit, dans le préambule de ces statuts, que le nouvel ordre royal portera le nom de Charles III. Le roi le destine à ceux qui se seront distingués par leur zèle pour son service et celui de l'État, par leurs succès dans la carrière des lettres, ou par des travaux d'une utilité essentielle dans d'autres genres. Mais, en même temps, sa majesté catholique exige que ceux

qui aspirent à y être admis, fassent auparavant preuve de noblesse.

Cet ordre est distribué en deux classes. Celle des chevaliers grand-croix, et celle des chevaliers pensionnés. Le nombre des premiers doit être de soixante, et il y en a déjà eu quarante de nommés par le roi. Le nombre des chevaliers pensionnés est de deux cents, et chaque pension est de quatre mille réaux de billon. La marque des grand-croix est un cordon bleu céleste parsemé de filets blancs, qu'on porte de droit à gauche, et au bout duquel est une grande croix, semblable à celle de l'ordre du Saint-Esprit; mais avec cette différence que, d'un côté, elle offre l'image de la Conception de la Vierge, et de l'autre, le chiffre de Charles III, environné par une devise *virtuti et merito;* le tout surmonté d'une couronne royale.

L'habit de cérémonie, des chevaliers grand-croix, est composé d'un long manteau de moire blanche, d'une soubreveste de la même couleur et d'une espèce de demi-camail violet sans chaperon qui leur couvre environ la moitié de la poitrine et du bras. Toutes les parties de cet habillement sont bordées d'une large broderie or et argent, dans laquelle se trouvent parsemées les armes de Castille et de Léon, de même

que le chiffre du roi. C'est par-dessus ce petit camail que se place le collier de l'ordre, composé de chaînons d'or, avec le chiffre de Charles III. Au bas de ce collier est la croix telle que nous l'avons décrite. Le chapeau des chevaliers est uni, mais orné de plumes blanches. Ils portent, par-dessus leur soubreveste, un large ceinturon violet, et brodé comme le surplus de leur habillement.

Lorsque les grands-croix ne sont point en habit de cérémonie, ils portent, au côté gauche de leur habit ordinaire, une broderie relevée en bosse, et qui représente la marque distinctive de l'ordre.

L'habit des chevaliers pensionnés est semblable à celui des grands-croix, à l'exception qu'au lieu d'être de moire blanche, il est de gros-de-Tours blanc. A cela près, la forme et les attributs en sont les mêmes. La croix est aussi plus petite : ils la portent à la boutonnière de leur habit, et suspendue avec un ruban bleu, parsemé de filets blancs comme celui des grands-croix. Les ecclésiastiques pensionnés, dont le nombre est toujours fixé à vingt, portent les marques de cet ordre selon leur usage, c'est-à-dire, en sautoir.

Le roi s'est réservé, pour lui et ses succes-

seurs, la dignité de chef et de grand maître de cet ordre. Ce souverain en porte les marques, ainsi que toute la famille royale d'Espagne. Les grands-croix sont traités d'excellence et ont leurs entrées dans son palais. Les prélats peuvent aussi être admis dans la classe des grands-croix : c'est même un des prélats les plus distingués de l'Espagne, qui doit toujours occuper la place de grand-chancelier de cet ordre, qui est la première dignité après celle de grand-maître.

Les statuts de cet ordre sont aussi sagement rédigés qu'il a été lui-même sagement établi ; on ne saurait trop multiplier les distinctions qui ont pour objet de ranimer l'émulation et les talens. On sait quelles influences elles eurent toujours sur les ames nobles, quels effets elles produisirent dans tous les temps et chez toutes les nations ; et, quoiqu'on ait dit, au détriment de notre siècle, j'ose croire que le temps des vertus n'est pas encore passé.

LETTRE XVII.

ÉTAT DE L'AGRICULTURE EN ESPAGNE.

C'EST un préjugé assez généralement reçu en Europe, que l'agriculture est fort négligée par les Espagnols. Cette opinion a pu être fondée à quelques égards ; mais elle cessera bientôt de l'être en aucun sens. Outre les secours que le gouvernement donne aux cultivateurs, il s'est établi, dans différentes provinces, des sociétés d'agriculture qui les aident de leurs lumières. On met en valeur jusqu'aux montagnes de la Galice, qui, auparavant, ne produisaient que des pâturages et beaucoup d'arbrisseaux sauvages uniquement propres à faire du feu. On y a substitué des bois-taillis et de haute-futaie, ainsi que des lins et des prairies artificielles. On y a semé jusqu'à du bled-noir ou *bled-sarrasin*, sorte de denrée qui, dans différens cantons de l'Europe, est d'une si grande ressource pour les habitans de la campagne. Ce fut M. le marquis de Piédrabruna, intendant des manufactures de toiles

toiles de la Galice, et directeur de la Société d'agriculture de cette province, qui présida à tous ces heureux changemens. Il contribua même beaucoup à ses frais, et cet exemple de générosité a trouvé plus d'un imitateur. Il ne faut pas non plus oublier de dire que la même Société de Galice établit, à ses dépens, une école publique pour apprendre à filer au rouet, méthode dont on ignorait absolument l'usage dans ces contrées. Vous savez que l'on y fait de très-belles toiles, et que les Romains faisaient grand cas des lins de cette province.

La Galice est d'ailleurs très-peuplée. Elle fournit un très-grand nombre de soldats et de matelots. Les femmes y sont d'une haute taille et très-robustes ; on peut les comparer à nos femmes d'Auvergne. Elles se chargent, comme celles-ci, de tout le soin de leur ménage et de cultiver la terre, tandis que leurs maris vont à Madrid, comme nos Auvergnats à Paris, gagner de l'argent, et à peu près, par des moyens pareils.

Une autre province d'Espagne, également peuplée, également laborieuse et beaucoup plus commerçante, c'est la Catalogne. Elle est baignée, dans toute sa longueur, par la Méditerranée, situation très-favorable pour son commerce. Ses vins, ses eaux-de-vie sont générale-

ment estimés, et elle abonde en quantité d'autres denrées qui augmentent son trafic. On trouve, à Barcelone, tout ce qu'on peut désirer dans quelque genre que ce soit; et l'activité y est si grande, que cette ville pourrait fournir, en vingt-quatre heures, de quoi équiper trente mille hommes. Les Catalans sont robustes et bien faits, bons matelots et bons soldats. Leurs Miquelers sont depuis long-temps connus, et toujours utilement employés. On a même vu les femmes de cette province participer au courage des hommes. Chacun sait que, durant le dernier siège de Barcelone, elles portaient à dîner à leurs pères ou à leurs maris sur la brèche. Elles sont naturellement très-propres, très-blanches, d'une taille avantageuse, vives dans leurs passions, et très-capables de se venger elles-mêmes de quiconque ose les tromper.

LETTRE XVIII.

CE QUE FUT AUTREFOIS LA VILLE D'ELCHE, ET CE QU'ELLE EST AUJOURD'HUI.

Tout voyageur doit savoir se plaire parmi les ruines. Celles de la ville d'Elche m'ont occupé plusieurs jours. Elles sont immenses ; mais ce qui reste entier est aujourd'hui peu de chose. Imaginez un violon enfermé dans l'étui d'une contre-basse.

Elche est située dans le royaume de Valence, et à quatre lieues d'Alicante. Elle avait jadis un port excellent et des plus vastes. Des flottes nombreuses venaient, de différens pays, y faire leurs provisions de plus d'une espèce, particulièrement de sel. Il leur coûtait peu, et il était excellent ; mais la mer, en se retirant, enleva aux habitans d'Elche, et les avantages qu'ils tenaient uniquement d'elle, et la source qui alimentait leurs richesses. Cette ville nous est, pour le moins, la millième preuve que la mer se promène, et que cette procession est, pour les

peuples, ce que la roue de fortune est pour les particuliers.

Elche fut érigée en colonie romaine par l'empereur Auguste. Elle jouissait du droit de *sol d'Italie*. Ce droit, parmi d'autres priviléges, donnait celui de ne payer aucun cens. C'est de là, dit-on, que dérive le titre d'*hidalgos ;* c'est-à-dire, homme exempt de tout tribut, de toute charge publique. Les Espagnols disent souvent que le roi peut faire des nobles, même des chevaliers ; mais non un hidalgos. Il faut que l'origine de celui-ci se perde dans la nuit des temps.

Je reviens à Elche. Le terroir de ses environs est couvert de hauts palmiers qui rapportent d'excellentes dattes. On croit que le sel, si commun dans ce même canton, contribue, plus que toute autre chose à la fécondité de ces palmiers. On cite, à ce sujet, une anecdote que je vais placer ici.

Un particulier avait, dans son jardin, plusieurs palmiers, mais un, entr'autres, d'une très-haute et très-belle forme, qui lui rapportait, chaque année, une fort grande quantité de fruits. Cependant, au bout de quelques années, ce palmier parut s'être desséché tout-à-coup, et resta cinq ans sans rien produire. Tout le monde conseillait à cet homme de l'abattre,

en le faisant scier près de sa racine ; mais il voulut auparavant essayer s'il ne le ferait pas revivre. Il fit creuser de quatre pieds la terre qui couvrait les racines de cet arbre ; il y jetta cinquante livres de sel, et le fit recouvrir de la même terre. On arrosa ensuite, et durant quelque temps, cet arbre avec un plein chaudron d'eau un peu tiède. Le palmier reprit, dès la même année, toute sa vigueur, et rapporta, par la suite, des dattes avec la même abondance qu'auparavant.

Les colons d'Elche veulent-ils tirer le double du produit des oliviers ? alors on creuse aussi la terre, et on sème, entre les racines de chaque arbre, quatre livres de sel. Il y a, dans ce canton, des forêts entières d'oliviers. La vente des olives dédommage donc très-amplement de la dépense qu'on a faite en sel pour en tripler la récolte.

On lit qu'autrefois les habitans du pays achetaient vingt-quatre livres de sel pour la même somme qu'une livre seule de cette denrée coûtait à l'étranger, et celui-ci ne se plaignait pas. Les Anglais en enlevaient, chaque année, pour de très-grosses sommes ; l'on croit même qu'ils s'en servaient pour engraisser leurs terres. Ainsi, tout en achetant le sel des habitans d'Elche, ils semblent avoir, de plus, acquis un secret que ceux-ci ne leur vendaient pas.

Le gouvernement actuel travaille, avec la plus grande activité, à rétablir le commerce, négligé depuis trop long-temps. Le débit du sel, denrée de première nécessité, sera toujours certain; mais tout objet factice peut essuyer une révolution défavorable. Je n'en excepte pas même l'or du Pérou.

LETTRE XIX.

SOCIÉTÉS ÉCONOMIQUES.

L'ESPAGNE a, comme nous, ses économistes, et, comme nous, divers établissemens en faveur de l'économie rurale. La *société de la Corogne*, ou *de la Galice*, est devenue une des plus remarquables. Sa date, ou sa création, ne remonte qu'à 1760. Son premier soin fut de se procurer des mémoires très-exacts sur la différente nature des terres de cette province, les produits qu'elles rendent, les améliorations qu'on pourrait y faire; elle se livra à des essais renouvelés souvent et soigneusement. Ce ne fut enfin qu'après qu'elle put se croire elle-même bien instruite, qu'elle entreprit d'instruire les autres.

Alors, elle donna aux colons Galiciens les avis qu'elle jugea les meilleurs sur les moyens d'augmenter les productions de leur sol, de faire éclore parmi eux plusieurs branches de commerce, et même pour se mettre, dans les années stériles, à l'abri de leurs cruels effets. Elle fit mieux encore, elle joignit à ses leçons des encouragemens de l'espèce toujours la plus efficace. Elle fournit, dis-je, aux colons les plus indigens, ce qui leur était nécessaire pour exécuter les plans les plus avantageux qu'elle leur proposait. Cette précaution est indispensable; oubliez-la, les meilleurs conseils de ce genre peuvent rester sans effet.

La révolution fut à peu près complète : bientôt on ne parla plus que de défricher les terres, d'arroser les plaines, de creuser des canaux, de créer des manufactures, d'accroître certaines branches de commerce. Les habitans de la campagne ont saisi avec beaucoup d'ardeur, beaucoup de docilité, les instructions qu'ils ont reçues ; docilité bien rare chez la plupart des paysans. C'est leur faire une espèce de violence que de les arracher à leur aveugle routine.

La Galice était une province à régénérer. La société, à force d'essais et de recherches, se trouva bientôt à portée de décider à quelle es-

pèce de culture tel canton était plus propre que tel autre ; mais, en attendant, la disette régnait en Galice. Il fallut, avant toute chose, indiquer au peuple des moyens de subsistance ; moyens dont il pourrait faire usage quand la récolte des autres fruits aurait manqué. On n'oublia point les ressources que peuvent fournir, à cet égard, les pommes-de-terre, et les différentes manières de composer des soupes économiques, aussi salutaires que peu dispendieuses. On leur conseilla également de multiplier les maronniers, qui viennent à merveille dans cette province, qui fournissent une nourriture fort saine, et qui n'exigent que peu de culture. Ce fut aussi par cette raison, qu'on leur proposa de planter par-tout des noyers et des figuiers-nains. On sait que les figues fraîches, et plus encore celles qui sont sèches, peuvent être d'une grande ressource dans des temps fâcheux. On fait, dans certains cantons de l'Espagne, des pains de figues qui sont excellens. Il s'agit de mêler, avec des figues sèches, une certaine quantité d'amandes, ou même des noix, auxquelles on joint quelques grains de fenouil. A l'égard des noyers, on sentit bientôt l'avantage de leur culture. On en tire de très-bonne huile ; ressource d'autant plus utile à cette province que les oliviers y réussissent difficilement.

La société indiqua, aux habitans de la Galice, une autre espèce de culture qui va sans doute vous étonner ; c'est celle de la plante que nous nommons tourne-sol. Tout le monde sait qu'elle vient en peu de semaines, et sans exiger beaucoup de soins. Elle n'en est pas moins utile. Avec sa graine, on peut nourrir et élever toute sorte de volaille. La fleur jaune, qui borne la couronne du tourne-sol, est excellente pour la teinture, et les côtes qui soutiennent sa graine, étant coupées par tranches et séchées, donnent, après qu'on les a râpées, une poudre qu'on peut mêler avec les pommes-de-terre pour en faire du pain. On peut faire usage de ces mêmes côtes dans tous les ragoûts, comme des culs d'artichaux ; elles ont un goût peu différent de ces derniers.

Il suffit de planter, même dans les plus mauvais terrains, le figuier qu'on appelle *figuier d'Adam*, pour qu'il rapporte du fruit l'année d'après. On a soin, lorsqu'il est mûr, de le peler, à cause des petits piquans dont il est garni, et d'en donner la pulpe à la volaille, on l'engraissera en peu de temps. Les cochons en sont aussi fort friands. Cet arbrisseau présente encore un autre avantage ; il fournit une nourriture excellente à certains insectes si semblables à ceux que nous connaissons sous le nom de *cochenilles*,

qu'il y a toute apparence que ce sont les mêmes. Ce serait, pourtant, une nouvelle branche de commerce à établir fort aisément.

Les pois-chiches d'Espagne, les haricots, les fèves qui viennent en très-peu de temps dans cette fertile contrée, ont aussi été semés, d'après les conseils de la société, dans des cantons qui n'avaient jusqu'alors rien produit. Ses habitans commencent à sentir aujourd'hui les vues bienfaisantes de cette académie. Peu de gens ignorent les ressources que les fèves seules fournissent à certains cantons d'Andalousie, dans les années où la récolte du bled n'a pas répondu à l'espérance des habitans.

Les bestiaux, en général, étant la base de l'agriculture, au point que sans eux on ne fait que languir, l'académie s'est encore particulièrement attachée à indiquer les moyens de les augmenter, de les nourrir abondamment et avec fruit. Mais, comme parmi les bestiaux ce sont les mules et les mulets qui sont les plus communs dans cette province, et ceux dont les habitans retirent les plus grands avantages, don Bernard de Castro a fourni de bonnes observations, pour multiplier aisément ces espèces, dans son excellent Mémoire sur *les richesses de Galice ;* il leur a aussi appris à se procurer des

fourrages abondans, soit par le moyen des prairies artificielles, soit en semant de la graine de spergule, qu'il leur a fait distribuer à cet effet. On connaît aujourd'hui qu'on peut semer cette graine dans tous les temps de l'année, et qu'elle fournit un fourrage excellent. Les vaches, qui s'en nourrissent, donnent de meilleur lait et de meilleur beurre qu'en usant de tout autre pâturage. La volaille en fait aussi ses délices.

L'article de la pêche a fourni, à cette société, de nouveaux sujets d'instruction pour les habitans de la Galice. Les côtes de cette province sont fort abondantes en poissons, sur-tout en harengs. Cependant les pêcheurs ne savaient pas tirer d'autres avantages que celui d'en saler quelques portions, pour les faire ensuite transporter dans diverses provinces d'Espagne. M. de Manes, dont nous avons déjà parlé avec éloge, leur a enseigné un procédé excellent; il consiste à fumer ce poisson à la manière des Hollandais, ce qui en facilite beaucoup le transport. Il leur a communiqué, de plus, divers procédés pour mariner toutes sortes de poissons : c'est une nouvelle branche de commerce qu'il vient par-là de leur ouvrir. Ces habitans, et ceux de la Biscaye, pêchent aujourd'hui un poisson qu'on nomme *cécial*, qui est une espèce de

morue ; et c'est encore à cette société qu'ils sont redevables de cette ressource. C'est elle aussi qui leur a appris la manière de le saler et de le sécher, comme en usent les Anglais aux Bancs de Terre-Neuve. Il se fait déjà de gros envois de ce poisson dans plusieurs provinces, qui n'en étaient ci-devant fournies que par les négocians de la Grande-Bretagne.

Le miel et la cire étaient autrefois, en Galice, des denrées aussi rares que les plus précieux parfums de l'Arabie. Don André Vasquez Tamayo, pénétré du même zèle pour le bien de cette province, que les autres membres de cette société, se chargea d'encourager ces deux branches d'industrie. Pour réussir plus facilement, il fit un extrait raisonné, de tout ce que les plus savans auteurs économiques d'Angleterre, de France, d'Allemagne, etc., ont publié au sujet des abeilles. Mais, sans critiquer, ni désapprouver même les ruches, qu'on peut faire de planches, de terre cuite, d'osier, de troncs ou d'écorce d'arbres, etc., il se borne, dans les *Instructions familières* qu'il a fait distribuer parmi ses compatriotes, à recommander les ruches de paille. Celles-ci, ajoute-t-il, coûtent moins, sont plus maniables, et ne sont point sujettes à la vermine, outre que les mouches s'y plaisent et tra-

vaillent aussi bien que dans des ruches faites de toute autre manière. Il a aussi parsemé ses Instructions d'un grand nombre de remarques sur la manière de gouverner les abeilles, de placer même les ruches selon les différentes saisons de l'année, la température des lieux, la nature du sol, etc. Il indique, en même temps, les cantons et les plantes aromatiques qu'on peut y semer pour fournir aux abeilles un butin avantageux. Comme ces observations tiennent trop au local, nous ne nous y arrêterons point. Nous n'oublierons cependant pas d'indiquer le moyen salutaire que propose M. Vaquez Tamayo pour empêcher la mortalité des abeilles, causée par une maladie à laquelle elles sont fort sujettes, le dévoiement. Ce moyen consiste à mettre, dans la ruche des mouches malades, un vase avec une chopine de bon vin, après y avoir mêlé une chopine d'excellent miel, autant de sucre, et environ quatre onces de fleur de farine de fèves. Nous ajouterons que les habitans de cette contrée de l'Espagne ont secondé avec tant d'ardeur les vues de cet écrivain, que les ruches sont devenues fort communes dans quelques cantons. On y a même déjà fait une assez grande quantité d'hydromel; ce qui peut être fort utile dans un pays où l'on ne voit pas beaucoup de

vignes. Disons aussi que le peu de vin qu'on y fait est sujet à s'aigrir, dès qu'on le transporte d'une province à une autre. Pour obvier à cet inconvénient, on consulta plusieurs savans physiciens, entr'autres le célèbre P. Fai-jo. Chacun d'eux indiqua un moyen qui parut atteindre le but; le plus sûr, cependant, de tous, est celui qui fut proposé par don Alphonse Huerta. Il démontra, par des expériences réitérées, que les vins de Galice étant trop aquatiques, ce n'est qu'en les faisant cuire légèrement, et en en réduisant même la quantité à un tiers de moins, qu'on peut parvenir à les empêcher de s'aigrir par le transport. Les succès les plus constans ont confirmé ce que M. Huerta avait avancé. Rien ne prouve mieux combien l'étude de la physique peut contribuer aux progrès de l'agriculture.

LETTRE XX.

POPULATION ET RESSOURCES LOCALES DE L'ESPAGNE.

SI l'on en croit certains critiques, la population d'Espagne n'est guères comparable qu'à

celle des déserts de l'Arabie. Voilà comme l'on outre tout ; voilà comme on n'apprécie rien. Toutefois, il existe en Espagne un moyen facile d'approximer sa population, et ce moyen n'existe que là. Chaque curé du royaume est obligé, au commencement du carême, d'enrôler tous ses paroissiens, qui, à leur tour, sont obligés de communier à Pâques. On peut facilement faire un relevé de toutes ces listes particulières. C'est, dit-on, ce qui s'est fait ; et l'on a trouvé, d'après cette opération, que la population d'Espagne est d'un tiers plus forte qu'on ne daigne la supposer.

Les côtes de la Méditerranée et de l'Océan, qui bordent en grande partie l'Epagne, sont très-peuplées, avantage qui s'étend depuis les bords de la mer, jusqu'à dix et douze lieues dans l'intérieur des terres. Ceci semblerait prouver que, dans les pays secs, la population est toujours moindre que dans les contrées plus humides. C'est un point de physique à examiner, et qui en vaudrait bien la peine.

Le règne de Charles III a opéré, en Espagne, une révolution générale et par-tout avantageuse. L'agriculture n'y est plus négligée. On cultive ou l'on défriche de toutes parts. On plante des arbres le long des chemins ; on construit des chemins nouveaux. On crée de nouvelles manufactures,

et on relève les anciennes. On creuse, dans plusieurs provinces, des canaux qui arrosent les terres, facilitent les transports, et soulagent le commerce. En un mot, telle censure, tel reproche pouvaient être fondés, il y a trente ans, qui ne le seraient point aujourd'hui.

Les Espagnols, dit-on, sont paresseux. Je vais vous citer un bel et grand exemple d'activité. Les habitans de Valence font rapporter à leurs terres jusqu'à sept à huit récoltes par an, quoique, dans bien des cantons, le sol n'ait pas en profondeur un pied de terre productive.

Je passe aux autres ressources qu'offre à l'Espagne sa situation avantageuse. Toutes ses côtes, tant de la Méditerranée que de l'Océan, sont très-poissonneuses. L'on y pêche presque partout du thon excellent. Cette pêche est sur-tout abondante aux environs de la Guadelette. On assure qu'elle produit plus de cent mille ducats de revenu au duc de Médina Sidonia. Ces poissons y sont attirés par les glands des petits chênes dont toute cette côte est bordée. Ils les engraissent beaucoup, et augmentent par là leur qualité.

On pêche aussi des saumons, et en très-grande quantité, tout le long des côtes de la Méditerranée : ils sont de la plus grande ressource pour le

le peuple. Je n'oublierai point les sardines, les moules, les huîtres dont l'abondance est prodigieuse dans tous ces parages. Il serait aisé, comme cela se pratique ailleurs, de conserver, durant long-temps, une partie de ces poissons en les faisant mariner. On conserve le thon, pour l'ordinaire, dans l'huile d'olive, et cette huile est ici d'une bonté exquise; elle est d'ailleurs à très-bon compte, vu la quantité immense d'oliviers qui existent dans toutes les contrées d'Espagne. Pour ne parler que d'un seul canton, jetons les yeux au midi du fleuve Guadalquivio, entre l'endroit où il reçoit le Xeuïl et son embouchure; il renferme un nombre si prodigieux d'oliviers, qu'on en tire jusqu'à soixante-quinze mille quintaux d'huile tous les ans.

Les provinces qui n'ont point l'avantage d'être voisines de la mer trouvent d'autres ressources dans les rivières qui les traversent, et qui, en général, sont poissonneuses. On y prend des alozes, des truites, des lamproyes, des anguilles, etc., et en particulier, un nombre prodigieux d'oiseaux aquatiques. Le nombre en est si grand, dans un golfe nommé Albufera, situé entre la rivière de Guadalquivio et celle de Xucar, que, lorsque ces oiseaux s'élèvent dans l'air, ils dérobent quelquefois la vue du soleil.

D'autres contrées, sur-tout celles de la Sègre et l'Arga, produisent toutes sortes de vénaison et de gibier.

L'escorlonera, dite l'*espagne*, parce qu'elle y est par-tout excellente, ne doit pas non plus être oubliée. On la mange ou frite, ou avec une sauce, sans compter la grande quantité qu'on en fait confire. En un mot, la beauté et la bonté du climat offrent aux Espagnols une foule d'autres présens de la nature, tous d'une ressource prochaine, et qu'elle semble avoir placés tout exprès sous leur main. Il existe à la partie la plus méridionale du royaume de Grenade, une contrée si délicieuse, que les Maures croyaient que le paradis de leur prophète ne pouvait pas manquer d'être placé directement au-dessus. D'un côté, on ne voit que des orangers, des citronniers, des cédras; de l'autre, des mûriers pour nourrir les vers-à-soie, des cannes à sucre, etc. Plus loin, on découvre des coteaux garnis d'un nombre infini de ruches, dont les abeilles voltigent sur le romarin, le thin, et autres productions odoriférantes; non loin de là, paissent des moutons dont les laines sont les plus belles du monde et d'une qualité qui répond à leur éclat. « Ajoutons, » disait un auteur sarrasin, qu'à tout cela se

» joint un printemps presque continuel, et nous » oublierons, peut-être, que l'Espagne renferme » des mines d'or et d'argent; que la main » de la nature y sème encore d'autres productions aussi précieuses que recherchées, telles » que les améthistes, le agatisonix, l'azur, le » cristal, l'albâtre et le jaspe; mais n'oublions » pas, sur-tout, que nous avons d'excellentes » mines de fer, métal qui nous offre les moyens » d'arracher au sein de la terre d'autres trésors » plus précieux encore que les premiers. Formons aussi de nouveaux haras, nous y verrons » multiplier la race de ces coursiers fougueux » qui semblent disputer aux vents leur vitesse, » et aux oiseaux leur légèreté ».

Ces conseils, qu'un écrivain maure donnait à ses compatriotes, pouvaient également convenir aux Espagnols, et le temps est venu où de pareils avis ne leur sont pas donnés en pure perte.

LETTRE XXI.

ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

Cette académie fut fondée, en 1735, par Philippe V. Il éprouva d'abord de grandes contrariétés dans son projet. La principale venait du dérangement de ses finances; mais on surmonte tout quand on veut fortement. Les fonds se trouvèrent; la société fut établie; elle embrassa tous les objets qui composent l'art de guérir, sans exception; c'est pourquoi d'habiles chirurgiens, d'habiles pharmaciens y furent admis. On sent que cette association était plus naturelle que toute autre, elle a produit un grand bien. Cette société embrasse tout ce qui constitue l'art de guérir. Ses Mémoires sont précieux par leur nature, et piquans par leur objet. C'est ce qui me détermine à vous en tracer ici quelques notices très-resserrées. C'est l'esquisse en petit d'un grand tableau.

PREMIER PRÉCIS.

SUR LES INCONVÉNIENS ATTACHÉS AUX PURGATIFS.

L'auteur de ce Mémoire, don Ortez Barozo, ne saurait pardonner au flamand Vanhelmont, de s'être déclaré contre tous les purgatifs en général. Il ne pardonnerait donc pas davantage au célèbre P. Fei-jo qui est du même avis. Ce religieux, vraiment docte, observe à ce sujet que tous ceux qui se purgent par précaution, deux ou trois fois chaque année, ont des évacuations assez abondantes, ainsi que ceux qui prennent une médecine par un véritable besoin. Or, il n'est pas croyable qu'il y eût chez les premiers, une si grande quantité de mauvaises humeurs, lorsqu'ils se portaient encore assez bien. Cela est, poursuit-il, d'autant plus remarquable, que s'ils prenaient une seconde et même une troisième médecine, les évacuations ne seraient pas moins copieuses. Concluons donc, que ce n'est qu'en privant le corps d'une portion du suc nourricier, que les purgatifs opèrent. C'est aussi pour cela, ajoute-t-il, que les malades se trouvent beaucoup plus soulagés par les évacuations que la

nature leur procure elle-même, que celles qui sont occasionnées par les remèdes purgatifs. La raison, poursuit-il, en est toute simple. Dans le premier cas, la nature ne fait l'évacuation que de l'humeur qui l'incommode; encore choisit-elle la voie qu'elle estime la plus convenable : au lieu que les purgatifs agissent dans les entrailles comme des ennemis, et chassent au-dehors toutes les humeurs qu'ils trouvent sur leur passage, bonnes ou mauvaises. C'est de-là que Vanhelmont conclut qu'il ne faut jamais se purger, et que le P. Fei-jo tire à peu près la même conséquence.

Un autre docteur espagnol, nommé don Toribe Cote, examine si, pendant l'opération d'une médecine, on doit accorder aux malades l'usage de l'eau fraîche. Il remarque avec raison, qu'en Allemagne, et même en Angleterre, on boit ce jour-là du thé; on prend en France, quelques tasses d'eau tiède ou du bouillon aux herbes; en Italie, on boit à chaque évacuation, un verre d'eau à la glace; et c'est à ce dernier régime que Mr. Cote paraît donner la préférence. On ne peut pas douter que l'eau ne soit le meilleur de tous les dissolvans. C'est, parmi tous les liquides, celui qui étanche le mieux la soif; mais, pour en ordonner l'usage

à la glace un jour de médecine, il faut examiner soigneusement, et le tempérament du malade, et la température du climat.

SECOND PRÉCIS.

POURQUOI LES FEMMES SONT MOINS FÉCONDES DANS CERTAINES CONTRÉES DE L'ESPAGNE, QUE DANS D'AUTRES?

Le célèbre docteur Rodriguez examine avec soin, la cause de cette inégalité. Un voyage qu'il fit dans la Vieille-Castille, et un autre sur les côtes de la Méditerranée, lui donnèrent lieu d'observer que, depuis le commencement de la Catalogne jusqu'à Carthagène, sur vingt femmes mariées, on en comptait seulement une inféconde; tandis que parmi les autres, on en remarquait plusieurs qui avaient mis au monde jusqu'à onze et même quinze enfans. Le surplus de ces femmes avaient été, au moins, jusqu'à sept ou huit fois enceintes.

Dans la Castille, au contraire, les plus fécondes sont mères sept à huit fois; les autres donnent le jour à deux ou trois enfans. Il est pourtant certain que ces mêmes contrées, où l'on n'aperçoit pas aujourd'hui beaucoup de monde, étaient autrefois peuplées quand les

Juifs et les Maures les habitaient. Ce n'est donc point à la nature du sol, ni du climat, qu'il faut attribuer leur dépopulation actuelle. C'est à la différence des temps, qui a entraîné celle des coutumes, des usages pratiqués par les femmes. La religion des femmes maures et juives les astreignait à se baigner souvent et régulièrement après leur évacuation périodique; or, l'usage fréquent des bains peut contribuer beaucoup aux progrès de la population, surtout dans les cantons où l'on respire un air chaud et sec, qui s'oppose à ce que les femmes acquièrent de l'embonpoint; car, d'ailleurs, à toutes choses égales, les femmes trop maigres et d'un tempérament chaud, ne donnent que peu d'enfans. Il faut, ajoute l'auteur du Mémoire que j'extrais, s'occuper des moyens de tempérer cette ardeur, alors la femme deviendra plus productive.

TROISIÈME PRÉCIS.

PARALYTIQUES SECOURUS ET GUÉRIS PAR LE MOYEN DE L'ÉLECTRICITÉ.

L'auteur de ce Mémoire croit à la réalité de presque toutes ces cures; mais il prétend qu'elles

eussent été plus promptes, si on eût joint à ce procédé ceux qu'on emploie communément pour traiter cette maladie. Je ne pousserai cependant pas, ajoute-t-il, la témérité de révoquer en doute toutes les cures que prétendent avoir opérées MM. Bonnet et Philibert, à Genève; MM. Sauvage et Serre, à Montpellier; MM. Pitar et Néroch, à Venise, et les docteurs Marshal et Pouvers, en Angleterre, par le seul moyen de l'électricité; mais j'ose assurer, que beaucoup de malades traités de la sorte ont essuyé des rechûtes, sans que par la suite l'électricité, répétée même sur eux à plusieurs reprises, leur ait été de la moindre utilité. En un mot, il insiste pour que l'électricité ne soit pas administrée seule, et alors il promet un résultat doublement efficace.

LETTRE XXII.

L'AMOUR ET LA VENGEANCE,

ANECDOTE TRADUITE DE L'ESPAGNOL.

LE cœur de l'homme est un labyrinthe, et le caractère de toute une nation est quelquefois

une énigme. On est surpris de voir les extrêmes s'y réunir. Un peuple doux dans ses mœurs, généreux dans sa conduite ordinaire, ne devient que trop souvent féroce dans ses vengeances. Tels sont, en particulier, les *Huloguas*, nation de l'Amérique septentrionale. Ils sont naturellement très-doux, dit un voyageur espagnol (*), dans ses Remarques sur cette contrée de l'Amérique. Mais cette douceur se change en fureur, s'ils éprouvent quelque trahison. Cette anecdote en va devenir la preuve; elle est aussi vraie qu'invraisemblable.

Il arrive souvent que de jeunes espagnols, peu favorisés de la fortune dans leur patrie, vont la chercher en Amérique, où ils espèrent qu'elle les traitera mieux. Don Diegue de Colmenares fut de ce nombre; il s'embarqua, il y a quelques années, à Cadix, pour le Mexique; là, il ne trouva guères plus de ressource qu'en Espagne. Celles sur lesquelles il avait le plus compté lui manquèrent toutes. Réduit au désespoir, il s'enfonça peu-à-peu dans des contrées encore barbares, dont le roi d'Espagne n'est pas absolument le maître. Il parvint jusqu'au pays des *Huloguas*, pays encore bien peu

(*) Remarque sur l'Amérique septentrionale, par M. Velez de Cirvala.

civilisé, mais, comme on l'a déjà dit, habité par un peuple doux et officieux. Don Diègue fut accueilli par un vieillard dont toute la famille consistait dans une fille unique, âgée de dix-sept à dix-huit ans, et d'une beauté rare, quoique la beauté soit assez commune chez cette nation. Elle se nommait *Holuara*, ce qui, dans la langue du pays, signifie constante. Elle n'eut pas de peine à plaire à Don Diègue qui, de son côté, fut aisément payé de retour. Il était jeune, bien fait, et de plus il était espagnol. Ce titre est d'une grande recommandation dans ces contrées, puisque le plus grand honneur où puisse aspirer une américaine, c'est d'épouser un espagnol d'origine.

Don Diègue apprit en peu de temps la langue des *Huloguas*. Il était né spirituel, avait étudié à Valladolid, et faisait très-bien des vers dans sa langue. Il en fit même dans celle de sa maîtresse. Ils étaient à sa louange, ils peignaient l'amour de don Diègue ; c'est en dire assez pour faire entendre qu'ils furent très-goûtés. De jour en jour, *Holuara* devenait plus éprise de son amant, et être éprise chez une nation encore un peu sauvage, c'est être à peu près subjuguée. On sait qu'il n'en est pas de même chez les nations polies. Cependant Holuara résista

encore quelque temps; elle ne se rendit même qu'après que don Diègue lui eut promis avec serment de l'épouser. « Ne me trompe pas, lui dit-elle, car plus je t'aime, plus ma vengeance serait terrible. Je me perdrais volontiers pour toi, si tu m'es fidèle; mais si tu me trahis, ta perte est assurée ».

Le jeune espagnol sentit mieux la force de ses désirs que celle de ce discours. Il promit tout, se soumit à tout, et fut heureux. Ce bonheur fut constant aussi long-temps que lui-même daigna l'être. Mais, soit légèreté naturelle, soit que don Diègue se fût trompé sur ses propres sentimens pour Holuara, il sentit que la possession avait de beaucoup diminué son amour, et bientôt cet amour s'éteignit comme une flamme qui cesse d'être allumée.

Don Diègue avait fait connaissance avec un riche habitant de cette contrée. Celui-ci était père de deux filles, et toutes deux en âge d'accepter un mari; mais l'aînée fit sur notre espagnol beaucoup plus d'impression que la cadette. Il se décida entièrement pour elle, quoique l'amitié qu'avait pour lui leur père lui eût laissé le choix de l'une ou de l'autre. Don Diègue dissimula encore quelque temps avec Holuara, qui portait en son sein les fruits de leur secrète

intelligence. Elle avait eu quelques soupçons de la perfidie de son amant; mais elle crut que le repentir le lui avait ramené. Elle ne fut détrompée qu'en apprenant qu'il allait, sous peu de jours, épouser sa rivale. On ne concevra bien qu'elle fut alors sa fureur, qu'après avoir vu quels en furent les effets. Il serait aussi difficile de bien peindre l'une, qu'il l'est de rendre les autres croyables. Cependant Holuara dissimula encore. Sa colère était arrivée au point de pouvoir se concentrer, sans rien perdre de sa violence. Elle chercha l'occasion d'entretenir en particulier le traître qui l'abandonnait si lâchement; elle fit plus, elle forma le projet de le rendre, au moins, une fois perfide à sa rivale. Je ne veux pas être seule trahie, disait-elle, mais l'indigne don Diègue ne trahira plus jamais personne.

L'espagnol ne se refusa point à l'entretien particulier qu'elle lui demandait : il ne la croyait pas encore bien instruite de ses nouveaux projets. « Je sais tout, lui dit-elle, aussitôt qu'elle put lui parler sans témoins : je sais que tu m'abandonnes, je sais qui tu me préfères ; mon ame est brisée de douleur ! mais mon amour est toujours le même. Prouves-moi, du moins, que tu ne me méprises pas encore; accorde-moi. . . .

hélas!... ce sera sans doute la dernière..... accorde-moi encore une de ces nuits délicieuses où nous nous sommes prodigué ce que l'amour a de plus doux. Je verrai, par là, que ce n'est point le mépris qui t'éloigne de moi, et cette idée me rendra mon malheur plus supportable ».

Holuara avait réellement trop de charmes pour qu'une pareille demande pût être rejetée. Don Diègue, qui ne l'aimait plus, mais qui, au fond, ne la méprisait pas, lui promit de la revoir dès la nuit suivante.

Cet intervale fut rempli, par *Holuara*, non à réfléchir sur les plaisirs que promet une telle entrevue, mais à préparer tout ce qui devait servir à sa vengeance. Le cœur frémit, lorsqu'on pense que, dans un sexe né pour être doux, cette cruelle passion peut ainsi absorber toutes les autres.

Don Diègue fut exact au rendez-vous. Il reçut d'Holuara l'accueil le plus affectueux. Elle avait préparé de petits gâteaux, qu'elle savait être fort de son goût ; elle le pressa de boire quelques tasses de *hochero*, sorte de liqueur fort agréable, et fort en usage dans cette contrée ; mais qui porte violemment à la tête. On eût dit que ce couple vivait dans la plus parfaite union. L'amour même ne tarda point à mêler ses plai-

sirs à cette scène, et il sembla n'être affaibli d'aucune part. Mais, enfin, don Diègue s'endormit profondément. Holuara, qui épiait cet instant, se lève. Ce n'est plus la tendre Holuara, qui vient de goûter et de faire goûter ce que l'amour a de plus délicieux; c'est une furie échappée des enfers pour déchirer un malheureux livré à toute sa rage. Elle se saisit d'un couteau tranchant qu'elle avait préparé tout exprès; égorge son amant endormi, lui ouvre les entrailles, lui arrache le cœur, et sort en poussant d'affreux hurlemens. Elle court, toute ensanglantée, éveiller sa rivale. « Tiens, lui dit-elle, aussitôt qu'elle paraît; tiens, voilà le cœur que tu m'avais enlevé; il est maintenant digne de t'être offert ». Elle lui laisse cet horrible dépôt; et, sans attendre sa réponse, elle vole chez le cacique du lieu. Elle demande, avec des cris furieux, qu'on l'éveille. Elle est admise devant lui, et lui tient ce discours:

« Je viens de tuer un traître qui m'avait pro-
» mis, par serment, de m'épouser, et qui allait
» en épouser une autre. J'ai commis cet assas-
» sinat sans consulter personne, et je viens te
» demander la mort, qui m'est bien due. Hâte-
» toi de me la faire donner. Il me tarde d'aller
» rejoindre aux enfers celui que je viens de

» chasser de ce monde, et de le tourmenter » encore durant toute l'éternité dont on nous » menace ».

Le cacique la fit garder à vue, fit vérifier le fait, assembla les vieillards, et l'on mit en question le genre de mort qu'on lui ferait subir. Ces délais parurent trop longs à la furieuse Holuara. On avait apporté, chez le cacique, le couteau dont elle s'était servi pour égorger son amant. Cet instrument fatal était sous ses yeux. Elle trompe ses surveillans, s'empare du couteau, se le plonge dans le sein, et meurt sur-le-champ. Tout le monde plaignit son sort; mais cette horrible aventure n'étonna personne.

LETTRE XXIII.

CONSEIL SUPRÊME DE CASTILLE, ET AUTRES TRIBUNAUX.

LE conseil suprême de Castille est célèbre dans toute l'Europe, et n'y est que fort peu connu. Je vais, par cette raison, vous en parler avec une sorte de détail. C'est un tronc qui

qui sert de souches à diverses branches. Il faut vous les faire connaître.

Le conseil d'état, établi par Charles V, en 1526, a toujours été composé de personnes qui joignent à la noblesse du sang l'expérience dans les affaires, et l'avantage d'avoir occupé les premières places de la monarchie. Le nombre de ces conseillers n'a jamais été fixé. Il est aujourd'hui composé de douze membres et d'un secrétaire. Ce conseil s'assemblait autrefois les mardis, les jeudis et les samedis; plus souvent même lorsque les circonstances l'exigeaient. On y discutait les affaires les plus intéressantes de la monarchie. A présent, il ne s'assemble que quand le roi l'ordonne; lorsqu'il y assiste, il se place sous le dais, et les conseillers se placent aux deux côtés de sa majesté, assis plus près ou plus loin d'elle, selon la date de leur réception. Tous les conseillers d'état sont traités d'excellence, même sans être grands d'Espagne. Leurs honoraires sont de trente-quatre mille livres. Le secrétaire en a douze mille cinq cents. Plusieurs princes du sang royal ont occupé, autrefois, des places dans ce conseil; honneur qu'ils n'ont jamais fait à aucun autre tribunal.

Le conseil de Castille est celui que les rois d'Espagne appellent par excellence, notre conseil.

Il fut établi par le roi Saint-Ferdinand, en 1245. Il est aujourd'hui composé d'un président ou gouverneur, de vingt-neuf conseillers, de trois procureurs-généraux, et de plusieurs subalternes; savoir: de rapporteurs, de greffiers, de substituts, de procureurs-généraux, etc. A l'égard du titre de président, il n'a lieu que quand le conseil est présidé par un grand d'Espagne; s'il l'est simplement par un évêque ou quelqu'autre particulier, celui-ci n'a que le titre de gouverneur.

Ce conseil est distribué en cinq chambres, dont les deux premières sont appelées chambres du gouvernement; la troisième, celle de quinze cents; la quatrième, celle de justice, et la dernière, celle des provinces. La nature des affaires qu'on discute dans chacune de ces chambres, est très-analogue aux noms qui leur ont été donnés. Par exemple, on rapporte dans les deux premières, dites du gouvernement, toutes les affaires qui regardent les ecclésiastiques, et tout ce qui concerne la discipline de l'église. On y délivre les lettres d'avertissement pour les évêques et les autres prélats. On y examine si les grands d'Espagne se conforment ou non aux provisions accordées par ce conseil, sur-tout lorsqu'elles sont fondées sur les lois du royaume.

C'est là, enfin, qu'on traite de tout ce qui regarde les forêts, les pépinières, les plantations d'arbres, et autres objets économiques. Au surplus, comme il est nécessaire que ces chambres soient instruites à fond sur tous les objets, elles entretiennent avec les provinces la plus exacte correspondance.

La chambre des quinze cents s'occupe à revoir les procès dont on a interjetté appel; mais elle n'admet point, pour l'ordinaire, les appels pour les causes criminelles, ni même sur les causes civiles, lorsqu'elles ont été décidées deux fois contradictoirement par des juges compétens. Il faut aussi que l'affaire soit des plus compliquées, qu'il s'agisse d'un capital au-dessus de six mille castillans d'or, valant de notre monnaie, plus de vingt-quatre mille livres. Lorsqu'il ne manque à la cause aucune de ces circonstances, l'appelant consigne d'avance une somme de quinze cents castillans d'or, et l'appel est admis. C'est cette consignation qui a fait nommer ce tribunal la chambre des quinze cents. Les affaires criminelles, la confirmation des réglemens de toutes les villes du royaume, etc. sont portés à la chambre de justice. A celle de province, viennent par appel toutes les affaires des jurisdictions subalternes. Toutes les causes, sans exception, doivent

être décidées d'après les lois du royaume. On consulte aussi d'anciens jugemens, soit imprimés, soit manuscrits, qu'on garde dans les archives, et qui ont été rendus autrefois dans des cas pareils. C'est une espèce de supplément aux lois. Chacun des conseillers est obligé de dire son avis sur l'affaire qu'on décide. On a cru devoir commencer par les plus jeunes, pour que leurs suffrages ne soient point entraînés, sans nul examen, par ceux des plus anciens.

La première chambre est composée du président ou gouverneur, de douze conseillers, et de trois procureurs-généraux. La seconde chambre est composée de quatre conseillers; la troisième, de cinq; la quatrième, de quatre, et la cinquième, d'un pareil nombre.

Outre ces différens objets, la chambre de Castille connaît aussi de tout ce qui concerne la librairie et l'imprimerie. C'est également à ce tribunal que les avocats sont examinés et reçus. Voici quelle est la forme de cet examen.

On donne au récipiendaire la communication d'une cause quelconque, dont il doit exposer au conseil le pour et le contre, au bout de vingt-quatre heures. Les conseillers le questionnent encore sur différens articles de la jurisprudence. Si l'on est satisfait de son rap-

port et de ses décisions, alors on reçoit son serment, et on lui expédie le titre d'avocat.

Le conseil de Castille nomme encore les professeurs des universités de Salamanque, d'Alcala et de Valadolid, depuis l'année 1623. Jusqu'alors cette nomination avait dépendu des étudians; mais un pareil usage entraînait bien des abus, et ces mêmes abus le firent supprimer. Enfin, le tribunal dont nous parlons, a encore l'inspection sur tous les colléges et toutes les universités d'Epagne : on voit, par tous ces détails, que presque tout ce qui constitue l'intérieur de la monarchie, tout ce qui regarde le bien public, le gouvernement et la police du royaume, est du ressort de ce conseil.

C'est toujours lui que le roi consulte sur les lois qu'il juge à propos de publier. Une observation bien digne d'être faite, c'est que ce conseil va, tous les vendredis (lorsque le roi est à Madrid), lui rendre compte de toutes les affaires qu'il a expédiées dans le cours de la semaine précédente. Alors tous les membres du conseil s'asseyent, et même se couvrent. Les honoraires de chacun des conseillers sont d'environ quatorze mille livres.

Je dois observer que le président de Castille, conjointement avec les autres membres du

même conseil, tous choisis par le roi, composent celui qu'on nomme la *chambre de Castille*, chambre où l'on décide les affaires les plus graves de la monarchie. Ce conseil, créé par l'empereur Charles V, et sa mère la reine dona Jeanne, en 1548, fut porté, dès l'an 1552, au degré d'élévation où il est aujourd'hui. Le nombre de ses membres n'est pas déterminé : ils ont mille écus de plus d'appointemens. Ce tribunal a trois secrétaires; les honoraires de celui qu'on appelle du *Parronat d'Aragon*, sont de 15,000 liv. Ceux de celui qu'on nomme du *Parronat de Castille*, sont de 18,000 liv. Le secrétaire de *Grace et de Justice* jouit de 24,000 liv.

C'est le conseil qui propose à sa majesté les sujets qu'il convient de nommer, tant aux évêchés et autres dignités ecclésiastiques, qu'aux emplois, charges et offices du royaume. Le nombre en est si grand, que don Alonze Nimnez de Castro, dont nous avons tiré ce détail, ne balance pas d'assurer qu'il passe soixante mille.

Le même président de Castille est également le chef d'un bureau ou plutôt d'un conseil institué pour veiller aux intérêts des veuves et des orphelins de ministres.

Il existe, en outre, un tribunal qu'on appelle des *Alcades*, ou juges de la cour; celui-ci peut être regardé comme une sixième chambre criminelle du conseil de Castille; les plus anciennes lois du royaume en font déjà mention : on y décidait même, autrefois, toutes les affaires civiles et criminelles; car le conseil de Castille ne s'occupait alors que du gouvernement du royaume. Ce tribunal des alcades est aujourd'hui composé d'un gouverneur, qui est toujours un membre du conseil de Castille, de douze *alcades* ou *juges*, et d'un procureur-général. Cette chambre décide toutes les causes criminelles, tant de la ville de Madrid, que de ses environs. On ne peut pas appeler de ses décisions à aucun autre tribunal. De ces douze juges, les huit qui sont les plus anciens ont inspection sur les huit quartiers qui partagent maintenant Madrid. Les honoraires de ces huit juges sont de 10,500 liv.; les quatre autres n'en ont que 9,000.

Telle est l'etendue des fonctions du conseil suprême de Castille : celles de son président vont encore plus loin, et ses prérogatives sont uniques dans leur espèce. Il représente immédiatement la personne du roi. Il connaît de toutes les affaires qui regardent l'administration

de la justice et le gouvernement de la monarchie. Comme un fidèle surveillant, il examine si les commandans, les juges, les intendans des provinces, etc. s'acquittent de leurs devoirs. Il assemble extraordinairement le conseil, en son hôtel, toutes les fois qu'il le juge convenable; et celui de la *chambre de Castille* se tient tous les jours chez lui. Il va les vendredis, à la tête du conseil, informer le roi de ce qu'il a décidé dans le cours de la semaine; mais ensuite il reste seul avec le monarque, et lui expose, après s'être assis sur un tabouret, tout ce qu'il estime convenable pour le bien de la monarchie.

Celui de la guerre est à présent composé de vingt personnes, deux procureurs-généraux et un secrétaire. Le conseil se distribue en deux chambres; celle dite la première, qu'on nomme *gouvernement*, est formée de dix-huit conseillers, de deux procureurs-généraux et du secrétaire. Presque tous les conseillers sont ou lieutenans-généraux, ou inspecteurs, ou intendans des armées, tant de terre que de mer. Aussi est-ce là qu'on décide toutes les affaires qui concernent les deux objets. Dans l'autre chambre, appelée de *justice*, composée seulement d'un lieutenant-général et de trois jurisconsultes, on décide toutes les affaires qui sur-

viennent parmi ceux qui jouissent de prérogatives militaires. Les conseillers de guerre ont les mêmes honoraires que les membres du conseil de Castille ; au surplus, on regarde ce conseil de guerre comme le plus ancien de tous les conseils d'Espagne : on en attribue l'établissement au roi don Pélage. Les historiens espagnols racontent que ce prince, à la tête de mille soldats choisis, attendit une armée nombreuse de Maures ; qu'il se renferma dans une vaste caverne pour y soutenir le premier choc ; qu'il les chargea à son tour, avec tant de bravoure, qu'il en fit périr plus de vingt mille sur le champ de bataille, et dispersa le reste. On peut donc presqu'assurer que le conseil de guerre fut établi lors même que Pélage relevait la monarchie d'Espagne. Il est du moins constant que ce prince ayant échappé au commun désastre, lors de la bataille de Xerez, il rassembla le petit nombre de ceux qui purent se soustraire au fer et au joug des Sarrasins ; qu'il alla s'établir avec eux sur les montagnes les plus escarpées des Asturies, et que là ils le choisirent pour leur souverain. Il est à présumer qu'il tint souvent conseil, avec ses nouveaux sujets, lorsqu'il fallait tenter quelque expédition. Et de-là, peut-être, est dérivé ce conseil de guerre, dont la première époque nous est inconnue.

CONSEIL DES ORDRES.

Les ordres militaires d'Espagne sont redevables d'une partie de leur éclat à l'établissement du conseil des ordres. Il fut créé, en 1489, par les rois catholiques don Ferdinand et Isabelle. Ce tribunal est composé d'un président, de huit conseillers, d'un procureur-général, d'un secrétaire, d'un receveur-général et d'un grand-huissier. Il s'y trouve, de plus, quatre chevaliers procureurs-généraux de différens autres ordres militaires. On y décide toutes les affaires civiles et criminelles de ces ordres, et tout ce qui a un rapport avec l'observance des statuts faits aux chapitres-généraux. En un mot, c'est le chapitre qui dirige la jurisdiction spirituelle et temporelle, tant des commanderies, que des couvens de religieux et de religieuses de ces mêmes ordres. C'est également lui qui propose à sa majesté les sujets pour les prieurés et d'autres bénéfices qui en dépendent. Chacun des membres de ce conseil jouit de douze mille livres pour ses honoraires. La chambre, nommée apostolique, est, en quelque manière, une autre chambre du conseil des ordres, puisqu'on n'y décide que des affaires relatives à ces différens corps.

CONSEIL DES INDES.

Les conquêtes que firent les Espagnols, vers la fin du quinzième siècle, tant en Amérique qu'en Asie, engagèrent Ferdinand le catholique à établir, en 1511, le conseil des Indes. Il fut ensuite mis sur un meilleur pied par Charles V, en 1524. C'était le seul moyen de maintenir l'ordre et d'administrer la justice dans une étendue de pays qui embrasse environ cinq mille lieues, et qui renferme tant de différens royaumes. Ce conseil est présentement composé d'un grand chancelier des Indes, et de douze personnes les plus éclairées et les plus instruites dans tout ce qui concerne l'Amérique et les îles Philippines. Il a, de plus, deux fiscaux ou procureurs-généraux, et deux secrétaires qui entretiennent une correspondance exacte avec toutes les provinces du Nouveau-Monde. C'est par là qu'il est en état de décider toutes les affaires qui en émanent, soit civiles, soit criminelles, soit séculières, soit ecclésiastiques. Les membres de ce conseil jouissent des mêmes honoraires que ceux du conseil de Castille.

CONSEIL DES FINANCES.

Philippe III sentit la nécessité d'établir un conseil des finances, pour mettre celles d'Espagne dans le meilleur état possible. Ce fut ce qui l'engagea à créer, en 1602, le conseil de ce nom, quoiqu'il eût trouvé une espèce de chambre des comptes que son père, Philippe II, avait instituée en 1574, et qui tenait alors lieu de conseil des finances. Ce conseil est composé de quarante personnes qui se partagent en quatre chambres; savoir : celle du gouvernement, celle de l'unique contribution, celle de justice et celle des comptes. Il serait trop long, et peut-être superflu, de détailler les occupations respectives de ces chambres; il nous suffira de dire qu'elles embrassent tout ce qui regarde l'administration et le recouvrement des deniers du roi. C'est encore ce conseil qui est chargé des baux pour les approvisionnemens de la maison du roi, ainsi que de toutes les dépenses ordinaires et extraordinaires. Le tribunal, qu'on nomme chambre des comptes, examine l'emploi qu'on fait des deniers royaux, ceux qui ont part à l'administration, sans excepter même les ministres, vices-rois, ambassadeurs, etc. Les honoraires

des conseillers de finances sont de douze mille livres. Comme les finances ont un rapport immédiat avec la monnaie, les mines, et autres objets économiques, le président de ce conseil préside à la chambre qui embrasse plus particulièrement tous ces détails. Il suffit d'indiquer les noms des autres chambres ou tribunaux pour faire sentir le but de leur institution. Je dirai donc simplement, qu'il y en a un pour la régie du tabac ; un autre pour secourir les veuves, les orphelins et les mères des officiers militaires ; un troisième pour les veuves et orphelins de ceux qui occupaient divers emplois au service du roi. Ce sont autant d'encouragemens pour ceux qui se dévouent au service de l'état. Ils savent que, si la mort les prive des récompenses dues à leurs travaux, les personnes qui leur sont les plus chères en jouiront à leur place.

CONSEIL DE LA CROISADE.

Une croisade projettée, et qui ne s'effectua point, donna lieu à un impôt qui subsiste encore. Il est vrai que les Espagnols n'avaient pas besoin d'aller chercher les Sarrasins jusqu'en Asie ; ils les avaient chez eux. Les Sarrasins ont été chassés d'Espagne, et cette guerre subsiste

encore. L'impôt, comme je viens de le dire, subsiste aussi ; mais il est si léger, et les prérogatives spirituelles et même temporelles que les pays y ont attachées sont si attrayantes, que les Espagnols regretteraient d'en être affranchis. Il n'excède pas douze sous de notre monnaie. Cependant le produit en est assez considérable pour avoir déterminé le souverain à créer un *conseil de la croisade*, ou de la bulle. Cette bulle est du pape Jules II. Ses successeurs l'ont toujours confirmée ; mais, pour établir l'ordre dans la perception et l'emploi des deniers, la reine dona Jeanne et don Ferdinand son père créèrent, en 1515, le conseil dont il s'agit. Ils donnèrent au président le titre de commissaire-général de la croisade, et lui accordèrent alors, ainsi que les papes, de grands priviléges. Ce conseil est composé d'un commissaire-général, d'un conseiller de Castille et d'un conseiller des Indes, qui font les fonctions d'assesseurs ; d'un secrétaire, d'un receveur, et d'un procureur-général. La jurisdiction de ce tribunal est des plus étendues : elle embrasse toutes les possessions en général du roi d'Espagne ; c'est-à-dire, un espace d'environ cinq mille lieues.

Il n'est peut-être pas hors de propos d'observer ici, que le vicaire-général des armées de

mer, en Espagne, est le cardinal-patriarche. Il a soin d'envoyer dans chaque département un nombre suffisant d'aumôniers, tant pour desservir les hôpitaux de la marine, que tous les vaisseaux de guerre. Le régime espagnol, pour la classe militaire, s'étend du corps jusqu'à l'ame.

LETTRE XXIV.

ORDRE DE LA TOISON D'OR.

Cet ordre, encore si recherché aujourd'hui, fut créé par Philippe duc de Bourgogne, dit *le Bon*, malgré tout le mal qu'il fit à sa patrie.

Il n'est pas fort aisé d'indiquer le motif de cet établissement; les uns croient que Philippe a voulu faire allusion à la toison de Gédéon, dont l'histoire était représentée dans les tapisseries de son palais; les mêmes que l'on expose encore tous les ans, à Bruxelles, dans l'église de Sainte-Gudule. D'autres prétendent qu'il avait en vue l'histoire de Jason, parce que la toison d'or y paraît plus analogue qu'à celle de Gédéon; et que, d'ailleurs, elle représente assez

bien la fertilité du pays que possédait Philippe. On remarque même que toutes les lettres du mot *Jason* sont justement celles qui commencent les cinq mois de l'année où l'on a coutume de recueillir les fruits de la terre, savoir : juillet, août, septembre, octobre et novembre. D'autres, enfin, ne craignent pas de donner à cet ordre une origine moins noble ; ils assurent que le duc l'institua à l'imitation de celui de la jarretière ; c'est-à-dire, en considération d'une dame de la cour qu'il aimait passionnément. Ils voudraient par-là prêter à cet ordre une origine aussi burlesque qu'à celui de l'annonciade. Mais il est plus vraisemblable, dit Pindo, dans le premier tome de son histoire de la toison d'or, que Philippe qui avait encore des idées de croisades contre les Musulmans, et qui projettait de passer en Syrie pour les combattre, fit, dans l'institution de cet ordre, allusion à ce projet. C'est du moins ce que l'on peut conclure, et de la patente dont nous avons fait mention, et du vœu que ce prince fit à Lille, pendant la solennité d'une grande fête, où l'on représenta les aventures de Jason. La noblesse des Pays-Bas s'était rendue à cette assemblée, et brûlait d'envie, comme son souverain, de signaler son courage contre les Turcs. Ce qui aide encore

à croire qu'il ne s'agissait point, dans cette institution, d'une plaisanterie plus que profane, c'est que le duc mit la toison d'or sous la protection de Saint-André.

Quoi qu'il en soit, ce ne fut qu'en 1431 que Philippe dressa les statuts de son nouvel ordre; ils contenaient dès-lors soixante-dix articles, mais ses successeurs y firent, dans la suite, plusieurs changemens. Par exemple, il était dit, à l'article vingt-deux, qu'on solenniserait la fête, et qu'on tiendrait le chapitre de l'ordre, tous les ans, le jour de Saint-André apôtre; mais, vu la brièveté des jours d'hiver, l'intempérie de cette saison, et peut-être encore par d'autres motifs, il fut ordonné que cette fête se célébrerait tous les ans le 2 mai.

Charles, dit *le Téméraire*, dernier duc de Bourgogne, et fils du fondateur, ordonna à son tour que les chapitres de l'ordre se tiendraient en tels lieux et en telle saison de l'année que lui et ses successeurs le jugeraient à propos; ce qui a toujours été observé depuis.

Ce même prince, dans le chapitre qu'il tint en 1473, voulut que les manteaux et les chaperons des chevaliers fussent à l'avenir de velours cramoisi doublés de satin blanc, et que, sous les manteaux, ils portassent également des robes

de velours cramoisi. Ces manteaux et ces chaperons n'étaient auparavant que de drap, et la robe de même étoffe.

Marie de Bourgogne, fille unique du dernier duc de ce nom, et qui, par sa mort, avait hérité de tous ses états, épousa Maximilien d'Autriche, qui parvint ensuite à l'empire. De ce mariage naquit Philippe d'Autriche : il épousa Jeanne, fille de Ferdinand et d'Isabelle, qu'on nommait les rois par excellence, et réunit après leur mort les états du duc de Bourgogne à cette monarchie. Depuis cette époque, les ducs de Bourgogne ont toujours été grands-maîtres de la toison d'or. Ce même Philippe tint à Bruxelles, en l'année 1500, un chapitre de cet ordre, où il déchargea les chevaliers de payer désormais quarante écus d'or à leur réception, comme l'exigeait l'article soixante-deux de leurs statuts. Charles son fils, qui fut depuis empereur sous le nom de Charles V, fit de si grands changemens à ces statuts, qu'on pourrait presque le regarder comme un nouvel instituteur de la toison d'or. Le nombre des chevaliers n'était encore que de vingt-quatre à trente. Il le porta jusqu'à cinquante-un en comptant le chef. Les chevaliers de cet ordre étaient autrefois élus à la pluralité des voix dans les chapitres. Philippe II

décida que la création des chevaliers ne dépendrait plus que de lui et des souverains de l'ordre. Il obtint du pape Grégoire XIII, le 15 octobre 1572, un bref qui lui accordait le pouvoir de conférer cette dignité, en tel temps et à telle personne qu'il voudrait, sans la participation des autres chevaliers.

Au reste, les rois d'Espagne et les papes ont gratifié cet ordre de très-grands priviléges. Philippe II accorda aux chevaliers de la toison d'or le pas sur toutes sortes de personnes, excepté celles des princes du sang et des têtes couronnées. Philippe IV y joignit les entrées de sa chambre. Le pape voulut, de son côté, que les femmes et les enfans de ces chevaliers eussent le droit d'entrer dans tous les couvens, prérogative qui n'en est une, que parce qu'elle fait exception à la règle générale. Un grand nombre de souverains ont paru flattés d'être admis dans cet ordre, et d'en porter les marques. C'est ce qu'ont fait tous les empereurs qui ont succédé à Charles V. Les rois de France François Ier., François II, Charles IX; Edouard IV, Henri VII et Henri VIII, rois d'Angleterre; les rois de Bohême, de Hongrie, de Naples, de Sicile, de Portugal, de Pologne, de Danemarck, d'Ecosse, ainsi qu'un grand nombre de princes souverains

d'Allemagne et d'Italie, et enfin, depuis que la branche de Bourbon règne en Espagne, les rois de France, la famille royale, et plusieurs princes du sang portent les marques de cet ordre, institué par un simple duc de Bourgogne.

Le collier que le duc fit faire pour les chevaliers, et qu'ils doivent porter aux jours de cérémonie, est d'or, et composé 1°. de doubles fusils entrelacés de manière qu'ils représentent la lettre B, lettre initiale du mot Bourgogne; 2°. de pierres qui jettent des étincelles, et de ces mots qui servent de devise: *Ante ferit quam flamma micet.* Il frappe avant que la flamme n'ait paru. La toison d'un mouton est encore suspendue à ce collier, avec cette devise: *Pretium non vile laborum.* Digne récompense des travaux.

L'empereur confère aussi cet ordre, et en observe les statuts comme on les suit en Espagne. Les espagnols ne reconnaissent en lui ce droit que comme un droit de tradition.

LETTRE XXV.

OBSERVATIONS SUR TOLÈDE ET SA CATHÉDRALE.

JE suis à Tolède, mon ami. Vous m'invitez d'avance à vous dire quelque chose de cette ancienne capitale de la Castille, et sur-tout de sa gothique et superbe cathédrale. Je vais essayer de vous satisfaire.

Tolède est située à douze lieues de Madrid. Cette ville fut très-magnifique autrefois, et n'a pas encore totalement cessé de l'être ; mais, imaginez une favorite tombée dans la disgrace : on la néglige, et elle se néglige. Madrid a totalement supplanté Tolède auprès du Souverain. Un archevêque le remplace ; c'est-à-dire, qu'il ne le remplace pas. Mais le palais des anciens rois, la cathédrale, nombre d'autres bâtimens magnifiques, tout cet ensemble donne encore une très-haute idée de ce que fut Tolède. On y compte quarante-un couvens, vingt paroisses et quatre colléges. On y voit une grande quantité de bâtimens de belle architecture, tant

gothique que vitruvienne, construits avec beaucoup d'art et de magnificence. Tolède renferme une telle profusion de colonnes de divers ordres d'architecture, et de différentes matières presque toutes précieuses, qu'on y en compte, dit-on, jusqu'à douze mille.

Les femmes de Tolède sont de la plus grande propreté. Elles ont un aussi grand soin de laver les carreaux des chambres où elles demeurent, que les assiettes où elles mangent; les appartemens sont carrelés, mais les carreaux de Tolède ont été de tous temps les plus estimés, tant à cause de leur dureté qu'à cause de leur éclat.

Tolède est environnée du Tage de tous côtés, excepté de celui du septentrion. L'auteur d'un voyage en Espagne n'est pas bien persuadé que les sables de ce fleuve renferment de l'or, ainsi que les anciens, sur-tout les poètes, l'ont avancé. Il croit cependant que si l'on pouvait détourner le lit du Tage, aux endroits qui environnent cette ville, on y trouverait des choses bien précieuses. Il est porté à le croire par la raison que la fuite précipitée des Romains d'abord, des Goths ensuite, des Maures après, et enfin des Juifs, pouvait bien les avoir engagés à jeter dans ce fleuve les sommes qu'il ne leur était pas possible d'emporter, et beaucoup d'autres choses

d'un grand prix. Il fonde encore son opinion sur ce qu'après de grandes crues de ce fleuve, on trouve parmi les sables, des médailles, des grains comme ceux de nos chapelets, différens petits outils pour les arts, et le tout d'or très-fin. Mr. Delas Infantas, doyen de l'église de Tolède et un des amateurs les plus curieux de son temps, avait soin d'enrichir son cabinet de toutes les choses rares qu'on trouvait journellement parmi les sables du Tage. Les gens du peuple s'occupent à cette recherche, et emploient, pour y réussir, les mêmes moyens que ceux des provinces méridionales de France, où l'on trouve aussi des paillettes d'or parmi les sables de quelques rivières. Tant il est vrai que la nature ne manque en aucun lieu de fournir aux hommes quelque expédient pour obvier à leurs besoins.

La cathédrale de Tolède est un très-superbe édifice, construit d'abord, ou du moins consacré, sous le règne de Récarade, en 587. Les Sarrasins ayant pris Tolède, en 714, firent de cette église une mosquée ; elle redevint église en 1090. Lorsque le roi Alphonse VI reprit Tolède sur les Maures, quelques-uns d'entr'eux s'étaient réfugiés dans ce temple; mais l'archevêque don Bernard l'attaqua une nuit avec des gens armés, en brisa les portes, en chassa

les Maures, le bénit, et y érigea des autels. A cela près, le bâtiment resta tel qu'on l'avait tiré des mains des Musulmans, jusqu'au roi Saint-Ferdinand, qui le fit reconstruire d'après les instances de l'archevêque don Rodrigue. C'est ce fameux temple généralement admiré aujourd'hui, et qui mérite de l'être, tant par la majesté de son ensemble, que par la variété de ses détails et les ornemens qui le décorent intérieurement et extérieurement. Les peintures qui l'enrichissent sont plus modernes que sa construction. Nous les ferons connaître ailleurs. Revenons à l'architecture.

« Celle de ce temple est gothique, mais on » admire la solidité, les proportions, et en » même temps la légèreté de ses parties, quoique » le tout soit bien souvent contraire aux prin- » cipes de la saine architecture. Celle-ci, au » surplus, pourrait être plutôt appelée alle- » mande que gothique, puisqu'elle fut intro- » duite par les allemands, plusieurs siècles après » l'arrivée de ces anciennes nations du nord. » C'est ainsi que pense Vasari dans sa *Préface* » *des vies des peintres*. Il soutient qu'après que » les architectes allemands eurent amélioré leurs » formes rustiques, et que ce genre de progrès » eut pénétré jusqu'en Italie, on construisit

» beaucoup de bâtimens dans ce goût là, savoir :
» le fameux dôme de Milan, en l'année 1388,
» la cathédrale de Sienne, Saint-Marc de
» Venise, la chartreuse de Padoue, Sainte-
» Pétrone de Boulogne. C'est aussi dans cette
» même classe que je place, dit-il, la cathé-
» drale de Tolède ».

La façade principale de ce temple offre à la vue plusieurs ornemens agréables; et un grand nombre de statues *sur des bases*, le tout délicatement travaillé. Plusieurs de ces statues sont dans les plus nobles attitudes, et leurs draperies sont très-déliées; les plis en sont délicatement faits ; ce qui n'est pas ordinaire dans les ouvrages de ce genre, même long-temps après le rétablissement des beaux-arts en Europe. C'est aussi pour cela qu'on croit que cette façade, ainsi qu'un grand nombre de statues qu'on voit dans l'intérieur du temple, ont été faites dans des temps postérieurs et voisins du quinzième siècle; car on y remarque des attitudes et des plis qui ont un air semblable à celles de Luc d'Olande et d'Albert Duret; au point même qu'on dirait que c'est là-dessus que se modelèrent les deux fameux peintres que nous venons de nommer.

La façade qu'on nomme des lions, est dé-

corée aussi de beaucoup d'ornemens et de statues ; mais le tout est si parfaitement achevé, qu'on peut assurer, par ce qu'on voit encore ailleurs, que les plus fameux artistes de leur temps y ont travaillé. « C'est l'ouvrage de » Michel-Ange Buonarrota, qui est un des pre- » miers qui ait porté en Espagne le bon goût » des heureux siècles de Grèce et de Rome, qui » périt avec l'empire Romain, et qui fut réta- » bli en Italie sous le pontificat de Léon X ».

Les portes de cette façade sont couvertes de belles plaques de bronze, qui furent faites selon les modèles d'Alonze de Berruguette. La sculpture du chœur ne laisse rien à désirer, ni aux curieux, ni aux professeurs mêmes, soit qu'on l'examine par rapport au nombre infini de gravures qu'il renferme, soit par rapport à l'élégance, le bon goût, et la finesse qui les distingue.

Philippe de Bourgogne mourut l'an 1543, lorsque l'ouvrage était presque achevé. Il y a dans ce chœur deux rangs de statues. Sur la corniche du premier rang, on a placé, tout à l'entour du chœur, des statues d'albâtre qui représentent les patriarches, les prophètes et d'autres saints de l'ancien testament. On en a travaillé aussi en bas-relief au dos du premier

rang des siéges ; elles représentent les apôtres, et en particulier les saints que ceux qui faisaient travailler à ce magnifique ouvrage avaient choisis pour patrons.

Ce temple est long de quatre cent quatre pieds, et large de deux cent deux ; il y a cinq nefs ; la plus haute de toutes est élevée de cent soixante-un pieds : on y compte quatre-vingt-quatre colonnes ou plutôt des groupes de colonnes, ou des colonnes posées les unes sur les autres selon la manière gothique.

Cet archevêché a toujours été rempli par des personnes de la plus haute naissance, ou par d'autres des plus distinguées dans les lettres et dans les vertus de leur état. Les princes du sang royal l'ont possédé aussi quelquefois ; savoir : don Sanche et don Jean, infants d'Arragon ; don Sanche, infant de Castille, et don Albert, archiduc d'Autriche ; et de nos jours, l'infant don Louis, frère du roi. On assure que le revenu actuel de cet archevêché passe 500,000 ducats. La cathédrale de Tolède renferme une grande quantité de morceaux précieux, soit en architecture, soit en peinture. Je ne la quitterai point sans vous les faire connaître. Elle offre d'abord aux regards un superbe mausolée de marbre ; c'est la sépulture des rois qu'on distingue

par l'épithète de vieux ou d'anciens, tels qu'Alphonse VII, empereur; Sanche le Désiré; Sanche le Brave, et l'infant don Pierre, fils du roi don Alphonse. Les urnes de ces princes sont placées, à une assez grande élévation, aux deux côtés de l'autel. C'est dans cette même chapelle qu'a été inhumé le cardinal Mendoze, archevêque de Tolède; et c'est une distinction dont aucun autre prélat, ni aucune autre personne d'un rang privé, n'a joui ni avant ni après lui. Ce mausolée est un très-grand morceau d'architecture; ses ornemens sont d'un travail délicat et d'un assez bon goût, vu leur date.

Dans la chapelle de Saint-Jacques est placé le magnifique tombeau du connétable don Alvaro de Lune, et de sa femme dona Jeanne de Pimontel. Celui du connétable est composé d'une grande urne, ornée de figures en bas-relief; mais ce qui paraîtra un peu singulier, c'est qu'on voit, au-dessus de cette urne, un lit, et dans le lit, une figure couchée qui représente le connétable armé en chevalier, et avec l'écusson de grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques. On voit aussi, à chaque angle de l'urne, des figures de marbre représentées à genoux et de grandeur naturelle. La beauté de leurs attitudes, et le mérite de leurs draperies, annoncent que, lors-

qu'elles furent composées, on touchait déjà à l'aurore du bon goût dans les arts. Le connétable mourut l'an 1453. Il était dans la plus haute faveur auprès du roi Jean II, lorsqu'il fit commencer ce mausolée ; à peine était-il fini, que le connétable fut arrêté, mené en prison à Burgos, et décapité à Valladolid.

Au côté gauche de l'autel, est le tombeau de sa femme, non moins magnifique que le sien; elle mourut en 1485.

« La célèbre chapelle de *Notre-Dame du* » *Tabernacle* est un morceau achevé, et où » règnent la magnificence et le goût le plus ex- » quis. Cette chapelle fut construite d'après les » dessins et sous la direction de Jean-Baptiste » Monégro de Tolède, l'un des plus fameux » sculpteurs et architectes de son temps. Ses » talens brillèrent jusques dans Rome même, » où il était allé pour se perfectionner, après » avoir étudié, en Espagne, à l'école du fameux » Alphonse Berrugez ; mais il fut rappelé par » Philippe II pour travailler à l'Escurial, où il » a laissé, entr'autres morceaux d'architecture, » les statues des évangélistes que l'on voit aux » jardins du cloître principal. Il fit, de plus, les » six statues du portique, et celle de saint Lau- » rent qu'on voit à la façade extérieure ».

La chapelle de Notre-Dame du Tabernacle est, à proprement parler, composée de trois chapelles. La première est celle de Sainte-Marine, et sert comme d'entrée à la seconde; la troisième est octogone. L'architecture est d'ordre composite. On y voit de très-beaux jaspes qui ont été tirés des carrières d'Espagne. Aux deux côtés de l'autel, sont placées de très-belles urnes sépulchrales; c'est l'archevêque don Bernard de Sandoval qui a fait construire cette magnifique chapelle pour lui servir de sépulture.

La chapelle des Nouveaux Rois de Tolède. On la nomme vraisemblablement ainsi, parce qu'après que cette ville eût été reprise sur les Maures, il y eut quelques rois qui voulurent être enterrés dans cette chapelle. Celui qui la fit construire fut Henri II, fils naturel de don Alphonse, dit *le Conquérant*, et de dona Léonora de Gusman.

On peut voir aussi quelques autres peintures très-anciennes, dont l'histoire sacrée a fourni les sujets, et qui couvrent les murailles de la salle capitulaire d'hiver. On attribue ces différens morceaux à Pierre Berruguette, contemporain et rival du Perrugin; mais le Perrugin eut pour élève Raphaël, avantage auquel le peintre espagnol n'a rien à opposer.

La même salle capitulaire offre, de plus, une suite de portraits de différens prélats qui ont gouverné l'église de Tolède. Ils sont tous peints à fresque, et quelques-uns de ces morceaux pourraient servir de pendans aux plus beaux portraits qu'ait jamais produits le Titien. Ceux qu'on estime le plus, dans la collection espagnole, sont les portraits des archevêques Cilicco, Tavera, Carauza, Guiroga, de l'archiduc Albert, de Looysa et de Sandoval. Parmi ces morceaux, il y en a quelques-uns du fameux Pantoja. Ceux qui sont les mieux peints se suivent par ordre de date. On pourrait donc, en parcourant cette succession, et en examinant avec soin le mérite de ces différens morceaux, reconnaître les différentes époques plus ou moins glorieuses pour la peinture; celle de ses essais, de ses progrès, de sa perfection; celle enfin où elle pencha vers sa décadence.

On ne voit pas, dans la cathédrale de Tolède, un aussi grand nombre de tableaux épars ou détachés que dans celle de Paris et dans quelques églises d'Italie. Presque tous les morceaux de peinture qu'elle renferme sont adaptés aux autels. On remarque, cependant, un tableau de l'Annonciation, placé auprès de la chapelle des Monzarabes, peint à la manière de Vincent

Carducho. On est également frappé d'un tableau de Saint Joseph et de l'Enfant Jésus, qui est d'Alphonse de l'Aréo; et sur-tout celui de Saint Antoine abbé, peint à la manière de Tristan. Mais, c'est particulièrement dans la sacristie, et dans la chapelle de Notre-Dame du Tabernacle, qu'on doit chercher les plus belles peintures. L'anti-sacristie renferme toutefois deux très-beaux morceaux : l'un est le martyre de Saint André, peint par Vincent Carducho; et l'autre, celui de Saint Pierre, par Eugénie Cazès. Ces deux tableaux sont de la plus grande expression, d'un dessin correct, et d'un coloris plein de force et de vérité.

Un mot, en passant, sur Eugénie Cazès. Il était né à Madrid, où il mourut vers le milieu du siècle dernier. Les tableaux qu'il fit, tant pour la capitale que pour les autres villes d'Espagne, lui acquirent une réputation très-grande et très-bien méritée.

Vincent Carducho, chevalier Florentin et peintre des rois d'Espagne, Philippe III et Philippe IV, mérite aussi de n'être pas oublié. Il fit, outre ses bons ouvrages de peinture, d'excellens dialogues sur cet art. Ils sont écrits en langue espagnole, et prouvent que l'auteur possédait également bien la théorie et la pratique de

de l'art qu'il professait. Il mourut à Madrid, en 1638, âgé de soixante ans.

Entrons dans la sacristie. On y remarque d'abord un des plus beaux morceaux de peinture qu'ait jamais produits Dominique Grecque. Il représente Jésus-Christ se dépouillant de ses habits peu de momens avant que d'être crucifié. L'ensemble de ce tableau, et sur-tout le mérite supérieur des têtes, ferait croire que c'est un ouvrage du Titien. C'est le jugement qu'en avait déjà porté M. Polomino, dans les Vies des peintres espagnols, et M. Polomino était lui-même un très-grand peintre, en même temps qu'il était homme de goût et d'érudition.

Quant à Dominique Grecque, il était grec d'origine; et c'est de là, sans doute, qu'il tirait le nom par lequel il est connu. Il souscrivait ses peintures dans sa langue et en caractères grecs. Il fut disciple du Titien, comme il est aisé de le reconnaître par ses meilleurs ouvrages. Il entendait aussi parfaitement la sculpture et l'architecture. On connaît de lui plusieurs excellens modèles dans ces deux genres. Mais il gâta, par la suite, le talent qu'il avait pour la peinture. Une folle vanité en fut la cause. Il était piqué d'entendre dire qu'il imitait le Titien, son maître; et, pour détruire cette opinion, il se fit

une manière qui n'était plus celle du peintre italien, mais qui nuisit beaucoup à la réputation du peintre grec. Ce fut, sans doute, alors que celui-ci travailla aux portraits des apôtres qu'on voit dans la même sacristie. Ils sont fort inférieurs aux premiers dont nous avons fait mention. Le Grecque mourut à Tolède, âgé de quatre-vingts ans, et fut enterré dans l'église de Saint-Barthélemi. Il eut pour disciples les célèbres Tristan et Maino.

On aperçoit dans cette même sacristie, et dans un lieu trop élevé, trop obscur, un tableau digne d'être vu de plus près. C'est l'ouvrage du fameux Carle Maratti, qui mourut à Rome en 1713. Le tableau dont il s'agit représente l'Assomption de la Vierge, que différens anges, qui jouent de divers instrumens, semblent soutenir dans les airs. Ce morceau est peut-être le plus bel ouvrage de ce peintre, eu égard au mérite du caractère, du dessin et du coloris.

Au-dessus de la porte de cette sacristie, est un tableau peint par Pierre Orrente, et, à coup sûr, un des meilleurs qui soit sorti des mains de cet artiste renommé. Le peintre y représente Sainte Léocadie sortant du sépulchre. A côté de ce tableau, on en voit deux autres, d'une égale grandeur, et qui ont trait à la vie de cette

sainte. C'est François Ricci qui les a peints. On peut les regarder comme de très-bons morceaux ; le voisinage de celui d'Orrente leur fait tort. On remarque, dans celui-ci, une si grande énergie dans les attitudes, tant de finesse dans les teintes ; en un mot, tant de dextérité dans tout l'ouvrage, qu'on oublie, en le regardant, ceux qui l'avoisinent de plus près. La même sacristie renferme deux autres tableaux du même peintre, tous deux d'une moyenne grandeur ; mais dignes du premier par l'exécution. L'un a pour sujet la Naissance de Notre-Seigneur ; l'autre l'Adoration des Mages. Parmi les ouvrages des Bassans, Orrente, dans ces morceaux, paraît avoir voulu imiter les Bassans ; mais c'est plutôt un combat qu'une imitation. Non loin de là est un tableau du célèbre Pantoja, fait avec le goût, la correction et le coloris qui lui étaient ordinaires. Il représente Saint Augustin, environné de divers fondateurs d'ordres, tous à genoux, mais dans des attitudes heureusement variées. On voit, sur les murs de ce même lieu, une Fuite en Egypte, peinte à fresque par Jordan, et une copie excellente du Sépulchre de Notre-Seigneur, d'après le tableau original du Titien, qui est à l'Escurial.

De cette sacristie, on passe dans une pièce

non moins grande, mais toute garnie d'excellens tableaux. On remarque d'abord celui qui représente le Baptême de Jésus-Christ. Il est de Jordan, et du nombre de ceux que ce peintre envoya en Espagne, avant que de s'y rendre lui-même. Il serait facile de le prendre pour un des meilleurs ouvrages de Raphaël d'Urbin. Là sont aussi deux tableaux de Bassans; l'un de la Naissance, l'autre de la Circoncision de Jésus-Christ; tous deux dans la meilleure manière de ces peintres. On y voit encore une Sainte Inès, de Vandyck et une Samaritaine, de Rubens; outre un autre tableau de ce dernier qui représente une Notre-Dame assise sur un piédestal, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, et entourée d'une cour de Saints et de Saintes qui semblent l'adorer. Je citerai encore deux autres morceaux précieux. L'un est un Crucifix peint par le Titien; l'autre l'Inhumation du corps de Jésus-Christ dans le sépulchre. Cet ouvrage est du fameux Bellini, mort en 1514, âgé de quatre-vingt-dix ans. Ce tableau est une des choses les plus rares qu'on puisse remarquer en Espagne. Ajoutez que Bellini eut la gloire de former le Titien; et ce ne fut pas une de ses moindres productions.

Je vous parlerai, dans une autre lettre, des superbes ornemens portatifs qui enrichissent cette

église. J'y joindrai les détails d'une procession annuelle qui fait accourir à Tolède des curieux de presque toutes les provinces d'Epagne. On dirait que c'est, pour tout le royaume, un grand événement.

LETTRE XXVI.

SUITE DE LA DESCRIPTION DE LA CATHÉDRALE DE TOLÈDE. PROCESSION FAMEUSE.

Voici, mon ami, une de ces productions de l'art qui réunissent un double moyen de nous étonner; d'abord, par la perfection du travail, et peut-être encore plus, par la prodigieuse quantité de riche matière dont elles sont formées. Je vous parle ici d'un superbe sarcophage tout de vermeil, et d'environ neuf pieds de haut. Il pèse, en total, sept cent quatre-vingt marcs. Il est orné de deux cent soixante petites figures, outre un fort grand nombre de bas-reliefs, le tout exécuté et placé avec une égale intelligence. Ce morceau est de figure exagone, et couronné par un dôme que soutiennent plusieurs colonnes,

posées sur ce qui forme la base de tout l'ouvrage. On est redevable de cette belle production à Henri d'Arfe, père et aïeul de deux fameux sculpteurs du même nom. Le premier sut exercer et chanter supérieurement son art. Il était, à-la-fois, grand sculpteur et bon poète.

Le sarcophage que je viens de vous décrire n'a pas encore un siècle de date : c'est vous dire qu'il est du bon temps. Quoi qu'il en soit, et malgré sa richesse, il n'est destiné qu'à servir de surtout à un autre morceau du même genre, tout d'or massif, qu'on emboite dans le premier. Il pèse environ soixante marcs. Celui-ci avait été placé dans une chapelle où un oratoire de la reine dona Isabelle. Il fut acheté, après sa mort, par le cardinal Ximenez, qui en fit présent à la cathédrale de Tolède, dont il était archevêque. Il n'est guères possible de déterminer la valeur intrinsèque de ce morceau, vu la quantité de pierres précieuses dont il est enrichi; et le mérite de son exécution ajoute infiniment à sa valeur idéale.

Ce n'est pas encore tout, ces deux pièces, emboitées l'une dans l'autre, sont posées sur un tabernacle d'argent, qui a été travaillé dans le temps que l'infant don Louis était archevêque de Tolède. On place, dans cette niche précieuse,

le soleil qui renferme le Saint-Sacrement, et elle sert à le porter en procession le jour de la Fête-Dieu. On conçoit sans peine qu'il faut, pour cet effet, un grand nombre de personnes.

La même chapelle, qui renferme ce rare et volumineux morceau, offre aussi une prodigieuse quantité d'urnes, de reliquaires, de statues de saints, le tout d'argent, et qu'on porte également en procession. Si l'on joint, à tout cela, le grand nombre de calices, la plupart d'or massif et garnis de pierres précieuses; la multitude d'encensoirs, de chandeliers, de croix, de patènes, de porte-paix, etc., que renferme cette même chapelle, il n'est personne qui n'en demeure étonné. On ne le sera pas moins, si l'on examine les couronnes, les bracelets, les rubis, les diamans et autres bijoux précieux qui sont là en réserve pour orner, dans le cours de l'année, l'image de la Vierge. La statue est d'ailleurs placée sur un trône d'argent, qui pèse deux mille cinq cents marcs. Le travail en est des plus délicats, et a coûté plusieurs années à Virgile Fanelli, qui le termina en 1674.

On peut aussi compter, dans la même cathédrale, plusieurs douzaines de lampes de vermeil ou d'argent. Presque toutes sont le fruit de quelque vœu, et dès-lors on n'a rien épargné,

tant pour la matière que pour la façon. Aussi presque toutes sont-elles d'un très-bon goût. D'ailleurs, comme le chapitre de Tolède, a de tout temps, bien récompensé les artistes, ceux d'Espagne, et même ceux des autres pays, accouraient volontiers dans cette ville; et c'est de là qu'il existe dans la cathédrale des chefs-d'œuvres en tout genre. Nous finirons par dire que dona Marie-Anne de Neubourg, reine d'Espagne, et épouse de Charles II, fit à l'église de Tolède un présent aussi riche que remarquable par son espèce. Ce sont quatre globes d'argent, surmontés de très-belles figures qui représentent les quatre parties de l'univers.

Toutes ces richesses ne sont exposées complètement aux regards du public que dans un seul temps de l'année, c'est celui de la Fête-Dieu. Il se fait alors, à Tolède, une procession digne, par sa magnificence et ses autres détails, qu'on en fasse mention ici. Nous le ferons d'autant plus volontiers, que le rapport des temps et des circonstances peut jeter un nouvel intérêt sur cette description.

Nous dirons d'abord qu'il y a peu de cérémonies publiques où l'on se rende avec autant d'affluence et d'aussi loin. On y vient de plus de vingt lieues à la ronde; et les étrangers qui se trou-

vent à Madrid, accourent à Tolède avec non moins d'empressement que les nationaux. C'est, pour cette ville, un temps de circulation et de récolte. Voici l'ordre de cette procession.

Un quart-d'heure avant qu'elle ne commence, tout le clergé de chaque paroisse, et tous les religieux de chaque couvent de cette ville (le nombre de ces couvens est immense), se rendent à la cathédrale. Chaque prêtre et chaque religieux porte à sa main un gros flambeau, et chacun de ces corps fait porter, par ses sacristains, les reliques dont il est en possession, particulièrement celles du patron qui le distingue d'un autre corps; à sa suite est un bon nombre de musiciens qui chantent les hymnes du jour. Le clergé est précédé par les corps de métiers, dont chacun fait porter à sa tête un riche étendart où est représenté le patron qu'il a choisi. Ceux-ci sont encore précédés par un grand nombre de confréries, et celles-là par les enfans orphelins.

Après le clergé des paroisses et les corps religieux, viennent les différens ordres de la ville, dont chaque membre est richement habillé et porte un flambeau à la main. Parmi ceux-ci, se trouvent entremêlés différentes troupes de danseurs qui, au son d'une très-belle musique, font alternativement retentir l'air du chant de

quelques cantiques, et exécutent, avec leurs castagnettes de très-jolies danses, pour imiter, sans doute, le roi prophète qui, comme on le sait, dansait devant l'arche. Après ceux-ci viennent encore d'autres troupes qui représentent les principaux personnages de l'ancienne loi. Par exemple, vous remarquez ici, en deux bandes, les soixante-douze vieillards, et plus loin les prophètes, tous vêtus de riches aubes. Vous voyez, d'un côté, la représentation du lion que Samson étouffe, et de l'autre, celle du géant Goliath que David tue d'un coup de fronde.

A propos de géans, j'observerai que ce sont eux qui ouvrent la procession. Il y en a, de chaque côté, une douzaine, suivis d'autant de nains. Il est inutile d'observer que ces géans sont factices ; mais ils renferment dans leur intérieur, des hommes d'une taille ordinaire, qui les font mouvoir avec tant d'ordre et de symétrie, qu'ils suivent avec la plus grande précision les airs que jouent différentes troupes de musiciens. De plus, on a su imiter jusqu'au dragon du temple de Dagon, le serpent qui séduisit Eve, etc. et l'on y voit un agneau représentant celui que Dieu fit manger aux Juifs avant que de leur faire passer la mer Rouge.

Divers saints personnages de la nouvelle loi sont également figurés dans cette procession ; tels, en particulier, que les douze apôtres et les quatre évangélistes. Nous ajouterons même que chaque évangéliste est suivi de l'animal qu'on lui donne pour symbole.

Tout ce cortège, si varié dans son ensemble, précède le nombreux clergé de la capitale, qui porte ou accompagne le Saint-Sacrement. Cette procession emploie deux heures pour décrire le cercle qu'elle doit parcourir ; mais elle est si nombreuse, que ceux qui en occupent la tête sont prêts à rentrer dans la cathédrale, quand le Saint-Sacrement en sort. Il est superflu d'ajouter que les rues sont ornées de tentures plus ou moins riches. C'est la même chose à Rome, à Paris, etc. Nous avons aussi en France quelques processions qui ont de la célébrité. Ceux qui les connaissent pourront, d'après les détails, les comparer avec celle de Tolède, si célèbre par elle-même.

LETTRE XXVII.

INVENTIONS DUES AUX ESPAGNOLS DANS DIFFÉRENS GENRES.

On reproche en général aux Espagnols peu d'aptitude pour inventer, peu d'activité pour faire usage des inventions d'autrui. Ce double reproche me paraît également outré. Ils avaient un théâtre, je le répète, lorsque nous n'avions encore que des tréteaux. Nous puisions amplement chez eux dans le temps où ils ne trouvaient presque rien à recueillir chez nous.

Strabon, en parlant de l'Espagne, dit clairement que les inventions des machines pour tirer des mines les métaux, de même que les préparations nécessaires pour purifier l'or, toutes deux évidemment très-utiles, sont dues aux Espagnols. Il regarde même ces peuples comme très-supérieurs, dans ces sortes d'opérations, à tous ceux de l'univers.

On lit dans Pline, *liv.* 25, *chap.* 8, que les

Espagnols ont découvert plus de plantes médicinales que les autres nations.

Les Espagnols furent les premiers qui naviguèrent à la hauteur du pôle, en inventant des instrumens pour son observation, suivant Manuel Pimentel, dans son *Art de naviguer.*

Ce fut le comte Pierre Navarro qui imagina, pour l'attaque des places, l'usage des mines, invention terrible dont on ne prétend point faire ici l'éloge, mais qu'il est naturel de citer.

L'illustre Antoine Augustin a été le premier auteur de la science médailliste, qui est d'un si grand secours pour l'histoire, puisque la lumière que donnent les inscriptions, les figures et les ornemens des médailles, éclairent de grands espaces de l'antiquité, couverts auparavant d'épaisses ténèbres. Culvius Ursini le suivit en Italie, Volfgang Lacius en Allemagne, Hubert Gothius en Flandres. Cette étude est ensuite passée chez les Français, qui la cultivent aujourd'hui avec beaucoup d'application. On voit, au contraire, que l'Espagne, où cette science utile a pris naissance, reste tranquille, sans qu'aucun de ses écrivains ait cherché à la perfectionner en rien. Ce n'est pas même en dire assez ; je crois qu'il y a en Espagne très-peu de personnes qui sachent que c'est un Espagnol

qui a donné naissance à cet art, dont l'étude fait aujourd'hui, chez les étrangers, tant de progrès. Notre négligence pour tout ce qui intéresse notre gloire est étonnante. Le livre qu'Antoine Augustin a écrit sur cette matière, est devenu si rare que, l'année dernière, un anglais qui cherchait en Espagne des livres choisis pour quelques bibliothèques, et qui souhaitait fort d'avoir des exemplaires de celui-là, n'en put jamais trouver qu'un, pour lequel il donna cinquante pistoles, ajoutant qu'il paierait le même prix pour tout autre qu'on lui fournirait. Je voudrais que nous imitassions du moins les Rhodiens qui, suivant le rapport de Pline, ne faisaient d'abord aucun cas des ouvrages du fameux peintre Protogène, leur compatriote, mais qui commencèrent à les estimer dès qu'ils virent un étranger les acheter très-cher (*).

La fameuse dona Oliva Sabino découvrit, il

(*) Nous observerons que depuis le temps où Fei-jo a écrit cet article, le livre d'Antoine Augustin a été réimprimé, et qu'il est maintenant fort commun à Madrid. La science des médailles est aussi très-cultivée aujourd'hui en Espagne. C'est ce que prouvent aujourd'hui, en particulier, les ouvrages de don Louis Dominguez, et du père Joseph Florez, qui ont été généralement accueillis.

y a deux cents ans, le *suc nerveux*, qui était resté caché à tant de milliers de médecins, et durant tant de siècles, jusqu'à ce que les yeux de linx de cette pénétrante espagnole aient vu cette liqueur subtile, à qui nous devons la conservation de la vie, tant qu'elle est dans son état naturel, et qui, par sa corruption, occasionne une infinité de maladies. Les Espagnols ont encore porté plus loin leur négligence, à l'égard de cette découverte, qu'envers les précédentes. Elle et son auteur ont été tellement oubliés ici, qu'elle s'est répandue dans le monde comme ayant été faite par un Anglais.

Les inventions de diverses machines construites par les Espagnols, en Amérique, pour l'écoulement des eaux des mines, la purification des métaux, le travail du sucre et du tabac, tous ces objets méritent qu'on en fasse ici une mention générale, mais il serait trop long de les détailler. Je parlerai seulement, en particulier, des fourneaux de Guamabilica et de la Havane, pour la distillation du vif-argent et la formation du sucre; on peut, au moyen de la disposition intérieure de ces fourneaux, et sans employer d'autres matières combustibles que de la paille, y entretenir un feu plus actif que s'il était avec du bois de chêne.

Il y a aujourd'hui, à Madrid, un ouvrier des plus ingénieux, appelé Sébastien Florez. « C'est » un maître serrurier qui a fabriqué et inventé » un tour, au moyen duquel on fait toutes » sortes de moulures sur quelques morceaux » de fer que ce soit, depuis une demi-livre » jusqu'à deux mille cinq cents livres pesant, » seulement avec le secours de deux hommes, » l'un pour tourner, l'autre pour mouler. Il » est parvenu à donner au fer une trempe » durable, et sur laquelle on travaille avec » autant de facilité que si c'était sur de la cire; » avec cette machine, on fait en un jour, ce qui » en demande dix sur d'autres tours, et ce » que l'ouvrier le plus habile pourrait finir en » quatre mois, en le travaillant à la main. Le » même homme a encore inventé des moules » pour mouler le fer, pour des bouquets, des bou- » tons, et divers ornemens de grille; de manière » que ce qui exige un jour du meilleur ouvrier, » s'exécute par-là en une heure, dans la plus » grande perfection ».

Le même ouvrier a aussi, dit-on, découvert une nouvelle méthode pour changer le fer en acier. On ajoute que l'examen en a été fait par des députés que la chambre du commerce a nommés à cet effet. Ils remirent à cet homme une

une barre de fer, marquée d'un certain coin, et qu'il convertit promptement en acier du meilleur aloi.

Don Nicolas Penadoy Valeuzuola, natif de la ville de Moya, mathématicien de profession, très-habile ingénieur, et qui a été directeur de la monnaie à Cuenva, a perfectionné avec beaucoup d'intelligence, il n'y a pas long-temps, la machine dont on se servait en Hollande et en Portugal pour battre la monnaie : par ce moyen elle cessa d'être dangereuse pour les ouvriers, et est devenue plus douce et plus facile à faire mouvoir. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que quoiqu'il ait augmenté la puissance motrice de la machine, ce qui rend nécessairement le mouvement plus lent, on tire un quart de pièces de plus qu'auparavant.

Terminons la liste de toutes les inventions, par une autre, peut-être, encore plus admirable que toutes les précédentes. Il s'agit de l'art de faire parler les muets, qu'une surdité de naissance a rendu tels. C'est à l'ordre de Saint-Benoît que l'Espagne doit la gloire de cette découverte ; elle eut pour auteur François-Pierre Ponce, religieux du monastère royal de Sahagun. C'est ce qu'atteste notre historien Lemaitre Yepez, ainsi que François Vallez, dans sa *Philo-*

sophie sacrée, chap. 3; et Ambroise de Moralez[1], dans le livre qu'il a écrit des *Antiquités d'Espagne*. Vallez dit, dans le témoignage qu'il rend du fait, que l'inventeur était non-seulement de sa connaissance, mais son ami. Ambroise de Moralez, qui a été témoin du fait, ajoute que le père Ponce avait procuré de la sorte la parole à deux frères et à une sœur du connétable, et à un fils du grand-juge d'Arragon; tous les quatre muets de naissance. « On leur parle, dit-il, » par signes ou par écrit, et, sur-le-champ, » ils répondent de vive voix. Ils écrivent aussi » très-bien une lettre et toute autre chose ». Moralez ajoute qu'il avait entre ses mains un papier écrit par un des frères du connétable, appelé don Pèdre de Velasco, dans lequel il détaille lui-même la manière dont le père Ponce lui avait appris à parler.

Cet art suit un ordre renversé relativement à la manière d'enseigner. Il est de règle que l'on commence par apprendre à parler, et ensuite à écrire; ici on fait tout le contraire. C'est après que l'on sait écrire que l'on peut apprendre à parler. On débute par l'écriture de toutes les lettres de l'alphabet; ensuite on instruit l'élève dans l'articulation propre de chaque lettre, en lui montrant l'inflexion, le mouvement et la

position de la langue, des dents et des lèvres, que demande cette articulation ; puis on passe à l'union de certaines lettres avec d'autres pour former des paroles.

Ce qu'il y a de plus admirable dans l'inventeur de cet art, c'est que non seulement il l'a inventé, mais porté à sa perfection (*), suivant le témoignage d'Ambroise Moralez. Pour mieux comprendre la grande difficulté d'une pareille entreprise, il est bon d'observer que, dans les autres inventions, la première découverte étant faite, le raisonnement amène ensuite facilement les progrès ; au lieu que, dans l'art d'enseigner aux muets à parler, les progrès sont plus difficiles que le commencement. A peine fait-on dans l'instruction un pas qu'il n'ait coûté à l'auteur un grand effort d'esprit.

Mais, ajoute le père Fei-jo, il semble que les étrangers soient nés pour jouir plus que nous, à tous égards, des richesses de notre pays, même de celles que l'esprit a produites. L'art qui enseigne aux muets à parler a pris naissance en Espagne, et je ne crois pas qu'il y ait eu, en Espagne, depuis long-temps, quelqu'un qui se

(*) Cette gloire, en France, était réservée à l'abbé Sicard, ami de la Dixmerie, et le mien.

Note de l'Éditeur.

soit adonné à le cultiver et à en faire usage; tandis que les étrangers en ont tiré et en tirent journellement un grand parti.

Le père Fei-jo a raison de dire que quelques étrangers ont tiré un grand parti de cette dernière découverte; mais il s'est trompé lorsqu'il a dit que ses compatriotes la négligeaient entièrement. Dès le temps qu'il leur faisait ce reproche, un d'entr'eux (M. Pereyre) célèbre par ses succès dans ce genre, avait déjà obtenu, de feu sa majesté *Louis XV*, une pension à titre de récompense. On peut même ajouter que son alphabet manuel a porté cet art au degré de perfection dont il est susceptible.

Ajoutons aussi que le secret pour faire l'acier est à présent très-répandu en Espagne, et surtout dans le royaume d'Arragon.

LETTRE XXVIII.

CONSEILS A UN JEUNE SEIGNEUR ESPAGNOL.

JE viens, mon ami, de faire une riche acquisition; je viens, dis-je, d'acquérir la confiance d'un espagnol du premier mérite. Il a été longtemps secrétaire d'ambassade en France : il aime la France et les Français ; il aime notre

urbanité, nos mœurs douces, nos usages, nos spectacles, nos goûts si mobiles, nos modes si passagères, etc.; mais (le croiriez-vous?) il assure que si nous avons un jour le malheur de nous rembrunir, de nous livrer trop exclusivement à des calculs économiques et politiques, à raisonner en fait d'administration, comme on a si long-temps déraisonné en théologie, nous deviendrons la plus maussade et la plus extravagante des nations. Qu'en pensez-vous, mon ami? Je n'en ai encore que le pressentiment; mais je crains qu'il ne soit prophète.

Il est intimément lié avec un grand d'Espagne, assez instruit lui-même pour savoir l'apprécier. Ce seigneur a un fils, et c'est à la prière du père que mon sage s'est déterminé à tracer par écrit quelques leçons de conduite au jeune espagnol. Elles embrassent les seules professions que sa naissance lui permet d'embrasser, et commencent par quelques documens sur la manière de débuter dans le monde.

L'auteur possède à fond notre langue; mais, obligé d'écrire en espagnol, il m'a refusé de se traduire lui-même. Je tâcherai de lui conserver, sinon son élégance, au moins sa précision. Mais je vous préviens que ces discours ne vous arriveront que partiellement, qu'à mesure que je

les aurai traduits. Je fais de mon mieux pour contenter l'amitié; mais je ne veux point trop violenter ma paresse.

PREMIER DISCOURS

A UN JEUNE ESPAGNOL DE QUALITÉ, QUI ENTRE DANS LE MONDE ET DANS LA CARRIÈRE DES ARMES.

Vous entrez dans le monde, mon cher don Juan, et moi j'en sors : vous ignorez quelles routes vous allez suivre. Je ne connus pas mieux d'abord celles que j'ai suivies; j'ai seulement par-dessus vous l'expérience de mes fautes : c'est, peut-être, avoir acquis le droit de vous offrir quelques leçons. Vous êtes confiant et facile, je le fus comme vous; je fus trahi, vous le serez comme moi. Je fus assez orgueilleux pour ne me croire jamais dupe, vous le serez de même sans vous en douter. Vous irez d'un travers à l'autre sans imaginer en avoir changé. L'empire du ridicule n'offre que des routes contiguës : l'une mène à l'autre; et tel a cru n'y faire qu'une légère incursion, qui en parcourut toutes les contrées.

Vous êtes frivole, ce ne serait pas un grand malheur; mais vous êtes présomptueux, et

c'en est un. Vous avez, sur certains objets, quelques notions imparfaites, et vous croyez avoir des connaissances. L'on est bien éloigné de savoir quelque chose quand on croit avoir tout appris. Qu'en arrivera-t-il ? Vous perdrez l'occasion de vous instruire, pour ne chercher que celle de paraître instruit: vous interromprez lorsqu'il faudrait suivre; vous déciderez lorsqu'il faudrait attendre qu'un plus habile que vous décidât. Vous serez très-content de vous, et, peut-être, ne mécontenterez-vous personne. La malignité a quelquefois son indulgence; elle supporte les travers qui l'alimentent; elle vous pardonnera d'être ridicule, comme le fripon pardonne à l'honnête homme d'être dupe.

Avez-vous bien remarqué le tourbillon qui vous entoure, ou plutôt qui vous entraîne? Avez-vous quelque projet? aucun : quelque plan de conduite ; encore moins. La société est pour vous un bal, où le ton dominant est celui du délire, où l'on passe d'un objet à un autre sans examen; où l'on prend une folle ivresse pour de la gaîté, et le mouvement pour de l'action ; en un mot, où l'on passe le temps au lieu de l'employer, et où l'on croit gagner beaucoup, si l'on ne s'aperçoit pas de celui

qu'on perd. Le tonneau des Danaïdes, qu'elles s'efforcent toujours de remplir, et qui a été toujours vide, est l'image de cette manière d'employer le temps.

Quels sont vos amis ? Tous ceux qui ont vos goûts..... Je me trompe, vous n'agissez que par saillies; vous ne cherchez que ceux qui agissent de même. On ne veut point s'occuper, on veut s'étourdir; on cherche non des plaisirs, mais des dissipations; non la volupté, mais la débauche; non des émules, mais des complices. L'amour, je l'avoue, est une source de tourmens, lors même qu'il est bien traité. Vous seriez, cependant, trop heureux qu'il vous choisît pour une de ses victimes.

L'amour, j'entends l'amour véritable, est ami de la vertu et ramène à la décence; il n'égare point, il dirige : sa plus grande effervescence est moins dangéreuse que celle de toute autre passion. C'est un accès fiévreux qui prévient ou qui dissipe toute sorte d'autres maladies.

Ne prenez point le change : vous ne connaîtrez jamais l'amour, si l'objet qui obtiendra vos vœux n'est pas digne de les fixer, mais si, en étant digne, il les rejette (ce qui est rare), le mal n'est pas encore irréparable. Vous gémirez, vous maudirez votre attachement; vous

deviendrez furieux, et bientôt vous serez guéri.

Cet échec vous sera utile; vous aurez fait quelque temps divorce avec des habitudes condamnables. D'autres soins s'empareront de vous; et peut-être en même temps d'autres écarts. Le pire de tous est celui de rester dans l'inaction. N'entendez-vous pas déjà quelque critique me dire qu'on ne s'écarte de rien quand on cesse d'agir? On s'écarte de tout, lui répondrais-je; et ce qui m'afflige bien plus que toutes les observations d'une pareille force, c'est, mon cher d'Alrianne, que je vous vois tout prêt à prendre cette impassibilité pour la vraie contenance du sage. On ne sait bien, dites-vous, ce qu'on doit faire, qu'à force d'examiner ce qu'on fera. Il faut y réfléchir, sans doute, mais la nature se charge d'abréger cet examen. Ecoutez la nature, écoutez-la bien, et vous ne serez pas long-temps indécis. Vous fûtes assez favorisé d'elle et de la fortune pour avoir à choisir. La route vous est ouverte pour arriver à plus d'un terme, et quelque parti que vous preniez, vous ne risquez pour ainsi dire pas de vous méprendre.

Votre naissance vous a jeté sans examen dans l'état militaire : vous ne sentez aucune répu-

gnance pour ceste profession ; et voilà tout : vous combattrez courageusement lorsqu'il faudra combattre; vous serez un vaillant homme par honneur ; mais ce n'est pas encore assez : il faudrait être, par étude, un habile homme.

Quiconque s'arrête au milieu de la carrière, n'aurait jamais dû y faire un pas. Etudiez l'art de la guerre, ou ne soyez point guerrier, puisque vous n'êtes pas né dans la classe où le défaut d'éducation dispense de toute étude. On fit autrefois combattre les éléphans. Un seul d'entr'eux valait cent hommes, qui ne savaient faire usage que de leurs bras. Le canon remplace aujourd'hui les éléphans; la timidité de l'homme lui fera toujours imaginer de nouveaux moyens pour éloigner de soi le péril. On ne veut plus combattre, on veut accabler. Hé bien ! scrutez dans tous ses détails cet art de destruction ; lisez, relisez tout ce que les anciens ont écrit sur ce terrible sujet. Ecoutez Xénophon, Polybe chez les Grecs ; César, Vegece, chez les Romains. Le premier joignant l'exemple au précepte, dans sa retraite des *dix mille*. Le second a été commenté de nos jours, parce que de bonnes maximes sont vraies dans tous les temps, et que le changement total des moyens ne change rien au fond de l'art. Le troisième, né pour

dominer sur tout ce qui l'environnait, et qui pouvait être le premier orateur de son temps, préféra d'être le premier capitaine de tous les siècles. Ses succès ne furent point l'ouvrage de la fortune. Il ne se reposa de rien sur elle. Ce qu'il parut lui abandonner fut seulement ce qu'elle ne pouvait lui ravir, ou du moins ce que la prudence humaine ne pouvait ni prévenir, ni même prévoir. Homme unique, pour n'avoir jamais rien négligé, et pour s'être montré encore supérieur à tout ce qu'il a fait. *Vegece*, compilateur exact, recueillit tout ce qu'on savait alors sur la tactique. Il ne crée point, il transmet. Son ouvrage est plutôt un répertoire qu'un traité.

Vegece, qui n'endossa jamais que la toge, qui ne vit, tout au plus, que des simulacres de combats. Vegece écrivit sagement, profondément, sur un art qu'il n'avait jamais pratiqué, ni vu pratiquer. Il prouva que le génie est plutôt fait pour dicter des préceptes que pour en recevoir. Corneille qui, peut-être, n'avait jamais vu manœuvrer un bataillon, étonna Turenne dans les scènes savantes et sublimes de Sertorius. Corneille était encore un de ces hommes privilégiés, qui font exception dans l'ordre naturel des choses d'ici-bas, comme les phénomènes

dans le cours ordinaire des révolutions célestes. L'art de la guerre a changé, et ce fut un moine qui opéra ce changement. Roger-Bacon-Robert Schuartz, cherchait peut-être toute autre chose, lorsqu'il eut le malheur de trouver la poudre à canon. Il fut lui-même foudroyé par le tonnerre dont il était l'inventeur. Mais son funeste secret ne périt pas avec lui. Le monde entier adopta ce nouveau moyen de destruction, comme un joueur avide s'empresse d'adopter le jeu qui accélère plus rapidement sa fortune ou sa ruine.

Il en résulta cependant un effet inattendu. Les combats devinrent, en apparence, plus menaçans, et, au fond, moins meurtriers. On cessa de s'approcher dès qu'on eut un expédient pour combattre de loin. Rendons cependant justice aux siècles éloignés. Le canon, substitué au bélier des anciens, ne fut destiné d'abord qu'à pulvériser des murailles. Les Turcs même ne se permettaient pas de le diriger contre des hommes. Ce fut Edouard III, roi d'Angleterre, qui en fit le barbare essai, à Créci. Il dut sa victoire à cette honteuse innovation. Elle prouva, en même temps, que le vaincu avait dû paraître bien redoutable au vainqueur.

Quoi qu'il en soit, tout changea encore dans

l'ordre des batailles, comme tout avait changé dans la forme des sièges. Ce fut presque un nouvel art. Qui le croirait ? Celui d'assiéger les places parut alors nous venir des Ottomans. Les plus fameux sièges furent entrepris par eux, et rarement ils échouèrent dans cette entreprise. Rhodès, si bien défendue, céda à leur patience, à leurs terribles efforts. Ils n'étaient ni moins redoutables, ni moins heureux dans les batailles. Les héros se succédaient chez cette nation nouvelle; tandis que l'Europe, vieillie et toujours divisée, offrait une proie facile à son ambition. Une horde de barbares consternait, menaçait et instruisait le monde entier.

Il est vrai que Charles VIII et Louis XII, deux de nos rois, avaient brillé dans deux batailles livrées en Italie; mais la valeur fit tout dans ces combats. L'art n'y entra pour rien. Le jeune Gaston de Foix déploya, le premier les talens du grand capitaine, dans un âge où c'eût été beaucoup que d'en bien comprendre les ordres. Le fameux connétable de Bourbon fit plus encore par la suite, avec plus d'obstacles à vaincre, et moins de ressources pour en triompher. Il fut le premier, parmi les modernes, qui prouva qu'une armée réside particulièrement dans son chef, et qu'un chef habile ne manque jamais d'armée. Il créa plus

d'une fois la science. Il eut aussi de commun, avec Annibal et César, le rare talent de l'enchaîner à sa personne, encore plus qu'à sa fortune; il naquit tellement pour commander, qu'on se trouvait heureux et honoré de lui obéir. Depuis ce moment, l'art militaire parut enfin reprendre une forme, et s'appuyer sur des principes. On vit paraître Spinola qui, de simple négociant, était devenu grand général, en faisant revivre parmi ses troupes la discipline des anciens Romains; le duc d'Albe et le duc de Parme, tous deux grands à la tête d'une armée, tous deux cruels pour gouverner des provinces; Maurice, prince d'Orange, qui mit un terme à leur déprédation et à leurs succès, et qui fonda un état libre dans le séjour même de l'esclavage; les Guises qui, successivement, vengèrent et troublèrent la France; le duc de Rohan, commentateur, et quelquefois digne émule de César. Ce fut ce même duc de Rohan qui, dans la Walteline, gagna deux batailles en un jour, et dissipa deux armées dont la moindre était supérieure à la sienne. Le règne de Louis XIV nous offre presque autant de grands capitaines que de grands écrivains et de grands artistes dans tous les genres. Turenne puisa auprès de son oncle, Maurice prince d'Orange, ces savans principes qu'il déploya

depuis avec tant de succès et de gloire; qu'il étendit même, parce que l'homme de génie ne sait imiter qu'en renchérissant sur ce qu'il imite. Homme vraiment admirable! qui fit toujours beaucoup avec peu; qui n'eut besoin que de faibles moyens pour opérer les plus grands effets! Une petite armée, ayant Turenne à sa tête, ne redoutait rien. Turenne, à la tête d'une petite armée, osait tout, et l'événement justifiait cette mutuelle confiance.

Condé eut moins à faire que Turenne pour devenir ce qu'il fut. La nature le traita comme Alexandre. Elle le fit naître général, et lui donna le même caractère de génie qu'au héros macédonien. L'un et l'autre méditaient moins qu'ils n'effectuaient. Une impulsion heureuse leur épargnait la fatigue de réfléchir long-temps, ainsi que l'irrésolution qui en est souvent le résultat. Le moment les décidait, et les décidait toujours bien. Tous deux grands, mais tous deux faits pour être admirés, plutôt qu'imités. Leur exemple a fait éclore plus d'un guerrier téméraire, et pas un seul vrai général (*).

(*) La Dixmerie n'aurait point écrit cette phrase, sous le règne du grand Napoléon, le premier des généraux de tous les siècles.

J'en excepterai toutefois l'impétueux et brillant Luxembourg, qui osa tout, et qui ne put jamais être vaincu, même après avoir été surpris.

L'exemple de Turenne parut avoir beaucoup influé sur le sage Catinat. Il fut, comme lui, prudemment audacieux; comme lui, peu courtisan, et négligé, comme Turenne aurait pu l'être, s'il eût survécu à l'avantage d'être encore nécessaire. L'impulsion était donnée. Les principes de l'art étaient à peu près connus. On vit éclore depuis, plusieurs généraux vraiment habiles. Tel fut, entr'autres, le fameux duc de Malboroug.

Il avait été disciple de Turenne: il eut tout son flegme, toute son activité judicieuse, et fut encore, je ne dis pas plus grand, mais plus heureux que lui. J'ose croire, cependant, que l'art militaire a fait des progrès depuis ces grands maîtres. De petites armées firent autrefois de grandes choses; de petites armées en dispersaient de grandes. C'est que celles-ci ne savaient que se battre, et que les autres combattaient. Aujourd'hui toute armée combat; toute armée est nombreuse : il faut avoir la supériorité du talent et y joindre encore celui de faire mouvoir cette vaste machine, talent dont Turenne

et

et Condé n'eurent jamais lieu de faire usage. Un roi, qui a plus livré et gagné de batailles qu'aucun de ces généraux (je n'en excepte que César, et ce qu'il peut y avoir de plus glorieux est d'être mis en parallèle avec lui). Frédéric-le-Grand, roi de Prusse, a fait plus encore ; il a imaginé de faire courrir la poste à une armée, et cet expédient sublime a sauvé ses états.

Je passe aux écrivains qui ont le mieux raisonné sur cet art terrible. Feuquières, un des plus caustiques, n'est pas un des moins estimés. Il écrivait sous le règne de Louis XIV, et ne fait grace à presqu'aucun de ses généraux. Il fut battu dans la seule occasion qu'il eut de commander en chef : nouvelle preuve qu'il est facile de reprendre, difficile de faire mieux. Son livre n'en est pas moins regardé comme le protocole des militaires ; ses observations critiques sont vraies, pour la plupart ; ses maximes le sont dans leur totalité. Un autre ouvrage qu'il faut lire, quoiqu'il ne soit point celui d'un Français, ce sont les Commentaires de Montécuculli, le même qui, après avoir battu les Turcs, vint arrêter les progrès de Turenne, et ne put être pris en défaut par Condé. On cite encore plus aujourd'hui son ouvrage que ses campagnes. C'est moins l'histoire de ce qu'il a fait, qu'un traité de ce qu'on

doit faire en pareil cas. Chez lui le précepte est encore plus étendu, plus instructif que l'exemple.

Ce fut d'après tous ses écrits, d'après sa propre expérience et ses propres idées, que le maréchal de Puységur composa l'ouvrage intitulé *l'Art de la guerre*, ouvrage où l'on trouve autant de méthode que dans l'art poétique de Boileau, et qui n'est pas moins nécessaire aux guerriers que ce dernier l'est aux poètes. Frédéric-le-Grand lui-même a chanté, en beaux vers, un art dont il donna tant de sublimes leçons par des exploits. Il existe encore d'autres écrits sur différentes branches de la tactique. Tous ne sont pas d'une égale force; mais tous présentent quelques objets d'utilité. En un mot, ce ne sont point les leçons qui manquent à nos guerriers, c'est quelquefois le génie; c'est encore plus souvent l'émulation. Je vous suppose l'un et l'autre, ne croyez pas être encore un homme bien respectable pour moi.

Vous aurez du courage; vous porterez jusqu'au scrupule ce qu'on nomme le point d'honneur; vous ne craindrez ni adversaire, ni ennemi, ni le pré, ni le champ de bataille; vous persiflerez agréablement dans un cercle; vous charmerez et tromperez les femmes; vous aurez

beaucoup d'estime pour votre profession, beaucoup de mépris pour toutes les autres..... Cela doit-il suffire ? Est-ce par-là qu'on peut devenir essentiel à sa patrie ? Qu'on peut se tirer de la foule des guerriers vulgaires ? Non, c'est une route bien différente qui conduit à la renommée. Duguesclin et Bayard ne furent point des héros de toilette ; ils n'eurent qu'une passion dominante, celle de la gloire. Ils eurent cette simplicité noble qui sied si bien avec le vrai courage : ils protégeaient la société et ne la troublèrent jamais. Que nos guerriers n'oublient point que c'est le premier devoir de leur profession.

Elle-même est peut-être la première de toutes, puisqu'elle exige de plus grands sacrifices qu'aucune autre. Elle en est dédommagée par la considération que lui porte un peuple né belliqueux, par l'éclat que font réjaillir sur elle ses succès, par celui que l'opinion attache à ses récompenses, par l'opinion elle-même, qui souvent exagère tout ; mais qui, plus souvent, remet tout à sa place.

Ne prenez pourtant point le change. Si vous n'avez d'autres sacrifices à faire que celui de votre vie ; si vous croyez que, pour servir l'État, il suffit de s'exposer courageusement au péril,

vous vous trompez. Le couvreur fait, chaque jour, ce que vous ne faites qu'un petit nombre de fois dans tout le cours de vos années. La double somme de ces hasards mise dans une balance, je doute que le poids inclinât de votre côté. Mais si, au courage de vous exposer quand il le faut, vous joignez encore les lumières qui doivent diriger le courage; si, dans une expédition qui vous sera confiée, vous savez suppléer au nombre par l'expérience; pénétrer les vues de vôtre ennemi, lui cacher les vôtres; prévenir de fâcheux hasards par d'heureuses combinaisons; si vous savez comprendre les ordres qu'on vous donne, et vous décider par vous-même, quand vous n'êtes plus à portée d'en recevoir; en un mot, si la guerre est pour vous un art, et non un simple métier, vous méritez notre estime; vous méritez les honneurs que le représentant de la patrie donne à ceux qui l'ont bien servie et défendue. Mais, si vous les méritez bien, vous n'en serez pas plus orgueilleux.

LETTRE XXIX.

LE BERGER DEVENU MINISTRE.

NOUVELLE ESPAGNOLE.

Les nouvelles espagnoles vous plaisent, mon ami; vous m'en demandez et ne cessez de m'en demander. Il est vrai que nulle contrée n'a vu éclore plus de nouvelles galantes que l'Espagne. Lui emprunter souvent des productions de cette espèce, c'est demander au figuier des figues et au rosier des roses. Mais l'anecdote qui suit n'est pas un jeu de pure invention, elle est historique; la postérité de celui qui en est le héros jouit, même encore aujourd'hui, en Espagne, de hauts honneurs et de grandes richesses.

La Castille révère encore la mémoire d'Alphonse III. Il fut, en même temps, un grand roi, un bon roi, et un fort *chasseur*. Il pensait, avec raison, qu'un monarque peut se permettre quelques délassemens. Un jour, dans l'ardeur de ses exercices, il perdit sa suite et sa route. Il n'est point de rencontre indifférente pour

quiconque cherche son chemin. Alphonse aperçoit un jeune berger, et lui demande quelle route il doit suivre pour se rendre à la cour. Le berger la lui indiqua. Ce jeune homme avait un extérieur intéressant, et fort au-dessus de sa profession. Le roi en fut frappé. Il n'était pas même toujours nécessaire d'avoir un extérieur avantageux pour intéresser son ame. L'infortune était, auprès de lui, une recommandation suffisante. Il fit au jeune homme diverses questions, et en particulier sur son nom, son état, et celui de sa famille.

Je m'appelle Fernand, répondit-il; j'ai vingt ans; je suis né de parens pauvres: j'ai perdu ma mère dans mon bas âge; elle s'appelait Gertrude; elle ne m'a laissé que ce troupeau que vous voyez et ma houlette. Elle m'a dit en mourant: « Omon fils! mon cher fils! je ne regrette la vie que par rapport à vous. Je ne vous laisse point de richesses; mais soyez honnête homme, n'ayez point d'ambition, et vous serez toujours heureux dans la médiocrité. Ressouvenez-vous des conseils de votre mère; qu'ils soient à jamais gravés au fond de votre cœur ». En achevant ces mots, elle me recommanda à un de ses voisins, le pria de me tenir lieu de père à l'avenir; ensuite elle appuya sur mon front ses lèvres

mourantes, et rendit le dernier soupir. Je perdis la meilleure des mères. Les larmes coulèrent des yeux du jeune pâtre. Alphonse était vivement attendri. Mais, lui dit le roi, dans l'état où vous êtes, sans biens, sans appui, refuseriez-vous un sort plus heureux, si quelque grand seigneur vous l'offrait? J'en connais un que je déterminerai aisément à vous obliger. Il se plaît à secourir l'humanité souffrante. Suivez-moi à la cour, je m'intéresserai à vous; je veux contribuer à votre fortune. Non, lui répondit le berger; rien ne peut me tenter. Je vis heureux tel que je suis; je coule des jours tranquilles, je ne désire rien pour moi. Le roi sentit, par cette réponse, que Fernand ne pouvait être déterminé que par le tableau des avantages qu'il procurerait à sa famille; c'est pourquoi il lui fit beaucoup valoir le plaisir qu'il éprouverait en faisant du bien à ceux que la reconnaissance ou d'autres sentimens pourraient lui rendre chers. Ce motif détermina le jeune et sensible Fernand. Il soupira, et demanda au roi la permission de reconduire ses moutons au hameau; ce qui lui fut accordé. Le roi, qu'il avait remis dans son vrai chemin, continua lentement sa route, et Fernand ne tarda pas à le rejoindre. Il fut de plus en plus charmé de ses discours, et

se décida à l'attacher près de sa personne.

Ceux de la suite du roi, alarmés par sa longue absence, s'étaient répandus dans la forêt pour le chercher. Il fut rencontré par plusieurs de ses courtisans. Leurs respects, leurs empressemens firent connaître au jeune berger que l'inconnu qu'il suivait était le roi lui-même. Son étonnement ne peut se décrire. Il se jetta aux pieds d'Alphonse, et lui fit, en tremblant, des excuses sur son peu de confiance et son premier refus. Alphonse lui tendit la main avec bonté, en l'assurant qu'il réaliserait toutes ses promesses, et qu'il le prenait pour toujours sous sa protection. Le roi fit donner à Fernand toutes sortes de maîtres; ses dispositions étaient si heureuses, qu'il fit, en peu de temps, les plus grands progrès. Le changement d'état, la faveur, la fortune, rien ne put jamais le faire varier dans ses sentimens, rien n'altéra la pureté et la simplicité de ses mœurs. Les arts, les sciences ne firent que développer en lui les qualités qu'il tenait de la nature.

Il chérissait plus le titre d'honnête homme, d'homme vertueux, que les vains fantômes de rangs, de grandeurs, qui ne sont que des ombres, et dont l'illusion, une fois détruite, ne laisse plus rien après elle. Le roi, qui avait

déjà élevé Fernand au grade de son favori, découvrant en lui, chaque jour, des qualités nouvelles, des connaissances que le temps et l'étude avaient perfectionnées, lui confia l'administration de ses finances. Fernand, pénétré de l'attachement le plus sincère pour son roi, se dévoua avec un zèle sans bornes aux devoirs de sa place. Comblé des faveurs du roi, il aurait été parfaitement heureux, si le souvenir d'une personne qu'il avait aimée, et que les plaisirs de la cour n'avaient pu effacer de son ame, ne l'eût encore occupé trop vivement. Il y rêvait sans cesse : il ne put rester plus long-temps à la cour, sans demander au roi la permission d'aller au hameau qui l'avait vu naître. Ce prince la lui accorda, lui permit d'aller de temps à autre y passer quelques jours. Fernand sentit alors qu'il est plus doux de retourner dans un village, où l'on va retrouver ce qu'on aime, que d'aller à la cour, où l'on ne peut trouver, au plus, que la fortune. Il est temps de faire connaître l'objet simple et naïf qui, du sein d'un hameau, régnait encore exclusivement sur un favori de cour.

Le vieillard à qui Gertrude avait confié son fils était le plus honnête homme de ce canton : tous ses voisins le chérissaient, et le prenaient pour arbitre des différends ou querelles qui s'éle-

vaient entr'eux. Il était veuf, et n'avait qu'une fille, nommée Agathe, qu'il élevait dans l'innocence et la vertu. Elle était d'une beauté ravissante, et y joignait ces grâces naturelles, supérieures à la beauté même. Fernand, élevé d'abord avec elle, était du même âge; elle l'appelait son frère, il l'appelait sa sœur. Le goût des jeux de l'enfance les avait d'abord réunis; mais, en grandissant, ils éprouvèrent d'autres impressions. Agathe devenait chaque jour plus rêveuse, plus réservée. Fernand était dans l'usage de lui donner, tous les matins, des fleurs: il n'osait plus les placer sur le sein de celle à qui il les offrait. Elle les recevait, de la main du jeune berger, en rougissant, en baissant les yeux.... Cependant ils se voyaient sans cesse; il fallut bien s'aimer. Ils s'aimèrent effectivement; ils se le dirent. Ils ne connaissaient point l'art de feindre, ni de se tromper; ils ne pensaient point qu'il y eût d'autre bonheur que ce sentiment, ni qu'il y eût de la honte à l'éprouver. Fernand et Agathe s'aimaient tendrement; mais leur amour était aussi pur que leurs ames.

Ce fut dans ces circonstances que Fernand fit l'heureuse rencontre qui opéra sa fortune. La seule envie de faire celle d'Agathe et de son père le détermina à suivre Alphonse. Il n'eût

pas même eu la force d'aller le rejoindre, s'il avait vu, dans ce moment, ceux pour qui il s'immolait de la sorte. Il avait trouvé, à l'entrée du hameau, un de ses camarades : Mon ami, lui dit-il, conduis ce troupeau à Agathe ; dis-lui que Fernand le lui donne ; qu'il se sacrifie pour faire son bonheur et celui de son père ; qu'un grand seigneur doit lui procurer une fortune considérable ; et que, s'il la désire, c'est uniquement pour la partager avec elle. Il embrasse son ami, et le quitte sans attendre sa réponse. Cette absence fut également cruelle pour les deux amans. La douleur d'Agathe aurait beaucoup été allégée, si elle avait pu lire au fond du cœur de Fernand ; si elle avait pu juger de ce qu'il lui en coûtait pour vivre éloigné d'elle.

A peine eut-il obtenu la permission qu'il désirait, que, sans suite, et ne prenant avec lui qu'un domestique, dont il connaissait la discrétion, il vole, avec les ailes de l'amour et de la reconnaissance, vers les lieux qui l'avaient vu naître, et qui renfermaient tout ce qu'il chérissait le plus sur la terre. Agathe, depuis le départ de son amant, était en proie aux plus noirs chagrins : rien ne pouvait l'amuser ni lui plaire. Son père cherchait en vain à la consoler ; il

avait besoin de l'être lui-même. Il aimait Fernand comme il aurait aimé son propre fils, et le regrettait comme si son propre fils lui eût été enlevé.

La triste Agathe commençait à perdre l'espoir de le revoir jamais. Son unique consolation était de garder elle-même le troupeau qu'il lui avait donné. Un jour, qu'il paissait non loin d'elle ; que la brebis chérie reposait à ses côtés ; que les coteaux commençaient à se brunir ; enfin, que le moment de la retraite approchait, Agathe est tirée de sa rêverie par le bruit que font deux chevaux en s'avançant à toute bride vers sa solitude. Elle regarde ; elle croit reconnaître celui dont elle regrète si vivement l'absence. L'éclair ne part pas avec plus de vîtesse que Fernand ne descendit de cheval pour se précipiter aux genoux de la bergère. C'est moi, Agathe, lui dit-il ; c'est ton amant ; il te voit... il te serre dans ses bras.... il vient te jurer qu'il t'adore.... il vient mettre à tes pieds la fortune dont un grand roi l'a daigné combler. Agathe, saisie d'étonnement et de joie, regardait Fernand, et pouvait à peine lui répondre... Ses yeux, où brillait l'amour le plus naïf, étaient les seuls interprètes de tout ce qu'éprouvait son cœur. Ce tendre ravissement de l'ame

ne peut ni s'exprimer, ni se peindre. Fernand, lui dit-elle; enfin, cher amant, tu n'es donc pas infidèle ! Je te revois donc aussi tendre qu'Agathe, aussi sensible qu'elle au plaisir de nous revoir ! Que les momens passés loin de toi m'ont paru longs et insupportables ! Fernand lui racconta tout ce qui s'était passé depuis l'instant de son absence. Il lui apprit le motif de cet éloignement; motif qui n'avait pour but que le bonheur d'Agathe. Elle peut à peine comprendre tout ce qu'elle apprend de la bouche de son amant; mais son élévation, sa fortune présente, tout le bonheur qui l'environne ne le lui rendent point plus cher; il l'eût été également, à son cœur, simple berger. Où est ton père? ajoute Fernand; je meurs d'impatience de le revoir: allons le rejoindre, et confondons nos embrassemens avec les siens. Quelle joie pour ce respectable vieillard, lorsqu'il revoit son pupile! Il mouille ses joues de ses larmes; il le serre contre son sein.... il lui donne tous les noms que dicte la tendresse. Fernand lui apprend le changement de son sort, et tout ce qui lui est arrivé depuis qu'il a quitté le hameau. La satisfaction de ce digne père était parfaite. Sa joie était d'autant plus vive, qu'il retrouvait son cher fils d'adoption toujours le même; les

Ils redoublèrent leurs attaques, et firent entendre au roi, que les fréquentes absences de Fernand étaient un prétexte dont il se servait pour transporter à son hameau des sommes tirées du trésor royal ; que les finances, qui étaient toujours dans le même état d'épuisement, offraient la preuve de ses malversations. On donna à cette calomnie les couleurs apparentes de la vérité. On revint tant de fois à la charge, qu'Alphonse, quoique sûr de l'intégrité de Fernand, se détermina à lui demander un compte exact de son administration. Sire, lui dit Fernand, j'ai toujours rempli avec exactitude, avec désintéressement les emplois que vous avez bien voulu me confier ; je n'ai consulté que vos seuls intérêts ; je n'ai chéri que votre gloire ; mon attachement pour votre majesté a toujours été sans bornes ; j'ai le tableau exact des dépenses qu'il a fallu faire, et des sommes qui m'ont été remises. Je n'en ai jamais rien distrait. Je n'ai dans ma chaumière que ma houlette et la natte sur laquelle je couchais avant que d'habiter la cour : elles sont gardées par ce que j'ai de plus cher au monde. Je descendrai sans me plaindre du rang où la faveur de votre majesté a bien voulu m'élever, et j'attendrai ma justification du temps et de mon innocence. Il se retira en achevant

achevant ces mots. Alphonse avait le tact heureux, qui saisit les choses dans leur vrai point de vue; il sentit que la noble fermeté de son favori partait de sa candeur; il détestait la calomnie et la punissait rigoureusement lorsqu'elle était démasquée. Fernand, pénétré de douleur, ayant fait de sages réflexions, ne tenant à la cour que par son attachement pour le roi, l'aimant pour lui-même, craignant d'avoir perdu ses bontés, revint, quelques momens après, demander à Alphonse la permission de se retirer. Non, non, lui dit ce prince, vous ne vous éloignerez pas pour toujours; je ne puis vous soupçonner : je suis certain que vous n'avez pu me manquer aussi essentiellement, et que vous n'êtes point ingrat. Je veux confondre l'envie, et que mes bontés vous dédommagent des chagrins qu'on vous suscite. Je veux vous faire triompher de cette cabale jalouse. Allez passer quelque temps à votre hameau, j'y consens.... mais soyez tranquille et sans inquiétude : le roi Alphonse veut faire un acte de justice qui prouve à toute sa cour qu'il sait récompenser la vertu, mais qu'il punit sévèrement le vice et les méchans. Fernand obéit et partit avec confiance, se reposant sur la promesse de son roi. Il alla chercher auprès d'Agathe et de son

père le calme et la tranquillité dont son ame avait besoin. Le roi, pour se convaincre de la vérité, avait formé un projet qu'il mit bientôt en exécution.

Il chargea, séparément, deux de ses courtisans d'aller au hameau de Fernand, faire des informations secrètes sur son compte, et de ne les transmettre qu'à lui seul. Le premier qu'il y envoya était un des ennemis les plus déclarés de Fernand; il jalousait sa faveur au point que, pour le supplanter et le perdre, il aurait employé toutes sortes de moyens, même les plus bas. Le rapport qu'il fit au roi, à son retour, manifesta bien cette mauvaise volonté. Sire, lui dit-il, Fernand était indigne de la confiance dont vous l'honoriez; il répand l'argent avec profusion, son infidélité est manifeste. J'ai fait les informations que votre majesté désirait; j'ai même découvert, de plus, qu'il jouit de sa fortune dans les bras d'une jeune fille qu'il a séduite; l'ingratitude de Fernand est portée à son comble; il tient les propos les plus indiscrets et les plus dangereux. J'ai mis tout le zèle, toute l'exactitude possible dans mes recherches; mais il m'en coûte infiniment d'être obligé d'instruire votre majesté de tant de perfidies..... Cela suffit, lui dit le roi

en l'interrompant, le coupable sera puni.

Peu de jours après, Alphonse envoya, dans le même village, un courtisan dont il connaissait la droiture et la sincérité; il lui témoigna auparavant le désir qu'il avait absolument d'être éclairé sur le compte de son favori. Allez dans le canton que Fernand habite, lui dit-il, ne me déguisez rien; je mets toute ma confiance en vous, et je vous connais incapable d'en abuser: mon intention est qu'il ne reste aucun doute sur la conduite de Fernand. Cet ordre fut rempli avec autant de probité que d'exactitude. A peine celui que le roi en avait chargé fut-il de retour, qu'il lui envoya dire de se rendre auprès de lui. Que fait Fernand, loin de son maître, lui dit-il? Instruisez-moi de tout?..... Est-il coupable, ou l'a-t-on accusé injustement? Sire, lui répondit celui qui ne connaissait ni la fausseté ni la dissimulation, Fernand est tout ce qu'il était autrefois, lorsque votre majesté l'enleva à sa solitude; son extérieur est aussi simple, aussi modeste: il porte les mêmes habits qu'il avait alors. Il vit chez un vieillard qui n'a qu'une fille, qui paraît aussi sage qu'elle est belle. Fernand l'aime, à ce que j'ai appris; mais il m'a paru très-respectueux auprès d'elle: il est généralement chéri dans ce hameau.

J'ai visité la chaumière qu'il habite, retraite de la vertu et de la paix. Je me suis entretenu avec lui ; il m'a peint avec les couleurs les plus vraies son innocence et la peine qu'il ressent d'être éloigné de votre majesté ; l'intérêt n'en est point le motif ; il vous aime, sire, uniquement pour vous-même. Mais, lui dit le roi, fort ému, ces trésors, ces sommes considérables qu'on lui reproche d'avoir détournées, qu'en a-t-il pu faire ? Je ne puis l'en croire capable, répondit celui que le roi interrogeait ; il vit dans la plus grande simplicité ; il n'a rien qui puisse le distinguer de celle des autres habitans : c'est le tableau de la médiocrité, et non celui de la magnificence. Le roi, satisfait de ses réponses, envoya chercher Fernand à l'instant même ; il voulut que l'on fît encore chez lui les recherches les plus exactes, et qu'on le conduisît, tout en arrivant, à la salle du conseil. Quelles alarmes pour la tendre Agathe et pour son père, lorsqu'ils le voient enlever de la sorte ! Ils se persuadent qu'il est sacrifié à la basse jalousie de ses ennemis ; ils le croient perdu sans ressource. Fernand seul montre la plus grande sécurité en recevant les ordres du roi ; toujours soumis, toujours respectueux, il ne murmure point, il ne s'exhale point en plaintes inutiles ; il ne

sait qu'obéir. Les recherches que l'on fit furent bien infructueuses. On ne trouva absolument rien qui pût déposer contre lui. Il avait laissé à la cour tout ce qu'il tenait des mains du roi. Le malheur qui semblait le menacer ne lui causait nulle inquiétude. Son ame était tranquille, parce qu'elle était sans remords ; mais les cris de son amante lui déchiraient l'ame. Adieu Agathé! ma tendre Agathe, lui dit-il en se séparant, rassure-toi, je n'ai rien à craindre, et mon cœur est vertueux : j'aurai pour ma défense et pour appui la justice d'un grand roi, qui l'exerce envers tous ses sujets. Agathe croit embrasser son amant pour la dernière fois..... elle pleure.... pousse de cris touchans... Elle demande qu'il lui soit permis de le suivre; mais ni sa douleur, ni ses charmes ne peuvent rien obtenir ; on emmène Fernand.... Il part... Tous les habitans de ces lieux le regretaient ; tous fondaient en larmes. Le roi, averti de son arrivée, et s'étant fait rendre compte de ce qui s'était passé, assembla son conseil : il eut soin, sur-tout, de demander ceux qu'il avait chargé de faire les premières perquisitions, et dont le rapport était si contradictoire.

Fernand parut devant le roi avec cette confiance, cet air serein, cette candeur, qui

annonce un intérieur pur et tranquille. Les envieux qui avaient formé contre lui la trame la plus noire, le croyaient perdu pour toujours. Une joie maligne brillait dans leurs yeux. Elle fut bientôt dissipée. Approchez, dit le roi à Fernand, et ne craignez rien. J'ai voulu me convaincre de la vérité, et je l'ai reconnue : elle dépose entièrement en votre faveur. Pour vous, dit-il, en s'adressant à celui qu'il avait chargé de ses premiers ordres, et qui l'avait trompé dans son rapport, je connais toute la bassesse de votre conduite ; vous avez abusé de ma confiance pour surprendre ma justice et noircir la vertu même : je vous bannis pour jamais de ma présence, et je reprends les places que je vous avais données ; je les remets à celui qui est digne de les remplir ; et vous, Fernand, poursuivit-il, vous que j'aime et qui le méritez par votre attachement à ma personne, vous n'avez rien perdu au fond de mon cœur. La cabale de vos accusateurs n'a servi qu'à faire triompher votre innocence. Elle lui donne un nouveau lustre en la faisant connaître à toute ma cour. Puisse l'exemple que je viens de faire en bannir pour toujours et la haine et l'envie ! Alphonse, en achevant ces mots, sortit de la salle du conseil..... Mais il est arrêté par un spectacle

qui le frappe et l'émeut en même temps. Agathe avait suivi de loin son amant. Tremblante pour ses jours, oubliant toute la nature, ne craignant nul danger pour elle, puisque son amant était en péril, elle avait profité du trouble pour se dérober aux yeux de son père. Enfin, accablée de douleur et de fatigue, mais conduite par l'amour, elle avait franchi tous les obstacles, et était arrivée jusqu'au salon qui précédait l'appartement du roi. Là, les forces lui ayant manqué, elle était tombée sans connaissance. Ses yeux, où l'amour se peignait auparavant, étaient alors fermés à la lumière. Sa beauté si touchante n'était point effacée par la pâleur répandue sur son visage. Les sentimens les plus tendres s'exprimaient encore sur ses lèvres; Agathe, l'infortunée victime de la tendresse la plus pure, était expirante..... On s'empressait vainement autour d'elle à lui donner des secours multipliés. Le roi se faisait instruire de cet événement, qui lui paraissait aussi intéressant que singulier, lorsque Fernand, qui suivait Alphonse, s'étant avancé pour lui en rendre compte, fit un cri de douleur en reconnaissant son amante; c'est Agathe, s'écria-t-il, c'est ma chère Agathe! il l'embrasse, il arrose ses mains de ses larmes. Il la quitte pour se jeter aux

genoux du roi ; il redemande Agathe à toute la nature. Je renonce à la vie, si j'ai le malheur de la perdre, disait-il. Ah Fernand ! infortuné Fernand ! tu es donc la cause de la mort de tout ce que tu avais de plus cher au monde ! Le roi, pénétré d'une scène aussi touchante, ne pouvait s'empêcher de verser des larmes.... Tendres amans, l'amour veillait pour vous ; il voulait conserver ses plus chers favoris..... Agathe parut revenir de cet évanouissement, dont la longueur avait fait craindre pour ses jours. La voix de son amant, ces sons si chers à son cœur, frappèrent ses oreilles : elle entr'ouvrit les yeux, et son premier regard est pour Fernand..... Revenue peu à peu de cet état funeste, frappée de la présence du roi, de l'éclat de la cour, son amour lui donne de nouvelles forces ; elle se jette aux pieds du roi. Sire, lui dit-elle, prenez mes jours, mais sauvez mon amant ! que j'expie pour lui tout votre courroux. Ce sont ses ennemis qui veulent sa perte ; il est innocent..... il n'est point coupable ; il ne pouvait l'être envers son roi, son illustre bienfaiteur. Faites retomber sur moi seule toute votre vengeance. Je souffrirai tous les supplices qu'il vous plaira d'ordonner ; je recevrai la mort sans me plaindre, si, par ce

sacrifice, je puis conserver les jours de celui que j'aime. Belle Agathe, lui dit le roi, en la relevant, n'ayez aucune crainte; rassurez-vous... Fernand retrouve en même-temps les bontés de son maître, et une amante digne de toute sa tendresse par sa beauté, par la délicatesse et la générosité de ses sentimens. Ce jour est le plus beau de ma vie, ajoute Alphonse..... J'ai confondu l'envie, et je vais faire le bonheur de l'homme vertueux. Je réunis pour toujours Agathe à son cher Fernand. Je veux qu'il l'épouse, et que les noces se fassent à ma cour. Je veux continuer sur lui mes bienfaits.

Les larmes de la reconnaissance coulaient des yeux de ces deux amans. Fernand et Agathe embrassaient les genoux du roi. L'expression leur manquait pour lui peindre tous les sentimens dont ils étaient pénétrés. L'esprit se tait lorsque le cœur sent beaucoup. Le roi voulut qu'on allât chercher le père d'Agathe. Ce bon vieillard la pleurait amèrement; elle était le soutien de sa vieillesse, sa consolation, son appui : il la croyait perdue pour toujours. Il pensa mourir de joie, en apprenant de quelle manière elle lui était rendue..... On le conduisit près du roi, il y parut avec respect et sans contrainte. Ses cheveux blancs qui couvraient

son front, les sillons tracés par les années sur son visage; cette candeur peinte dans ses yeux, que le plaisir qu'il éprouvait en ce moment ranimait encore. Une sagesse soutenue, une ame tranquille et sans reproche, donnaient au vieillard l'extérieur le plus respectable. Le roi le reçut avec bonté, et voulut qu'il assistât aux fêtes qui devaient accompagner les noces de Fernand et de sa chère Agathe. Fernand se trouva doublement heureux : il rentrait dans les bonnes graces du roi son bienfaiteur, et il devint celui des deux personnes qu'il chérissait le plus sur la terre.

LETTRE XXX.

PRÉCIS SUR BEN-ABAD, ROI DE SÉVILLE,

ET LETTRES DE CE PRINCE A SES DEUX FILLES QUI LE NOURRISSAIENT DU TRAVAIL DE LEURS MAINS, DANS SA PRISON.

Vous me paraissez, mon ami, fort épris des productions arabesques. Ma petite incursion dans la bibliothèque de l'Escuriale, et le petit butin que j'y ai fait pour l'envoyer, a fait, ce me

semble, fortune auprès de vous. Vous me priez de redevenir encore quelquefois Arabe. Votre prière serait inutile, si je n'étais pas secondé par quelqu'un bien plus Arabe que moi; c'est à lui que vous devrez, en bonne partie, cette lettre du malheureux Ben-Abad à ses deux filles. Mais avant que de vous faire connaître l'ouvrage, il faut que l'auteur vous soit connu.

Ben-Abad, prince maure et roi de Séville, eut toutes les vertus d'un grand roi, et tous les talens d'un grand poète; mais ses disgraces le réduisirent, par la suite, au rang des plus malheureux parmi les humains. Il faut avoir au moins une idée de ses infortunes pour bien saisir le sens de la lettre suivante.

Kousef, prince qui régnait en Afrique, parvint à détrôner Abdoulak, roi de Grenade. A peine se vit-il possesseur du royaume qu'il avait usurpé, qu'il ambitionna d'y joindre toute l'Andalousie. Il assiégea d'abord Séville, place dans laquelle Ben-Abad s'était vu contraint de se renfermer. Ce prince la défendit avec un courage et une constance invincibles. Son dessein était de périr plutôt que de se rendre. Le siège fut long et meurtrier. Kouzef ne gagnait pas un pied de terrain sans perdre une foule de soldats, et souvent il était obligé d'abandonner

le lendemain ce qu'il avait emporté la veille ; mais l'armée de Kousef était extrêmement nombreuse, et il n'était point avare du sang de ses soldats. Ce ne fut qu'à force de le prodiguer, qu'il parvint enfin à resserrer de plus près la ville assiégée. Bientôt il en ruine les tours, fait à la muraille une brèche considérable, et ordonne l'assaut général. Alors Ben-Abad, qui aimait tendrement ses sujets, réfléchit sur les malheurs auxquels est exposée une place emportée d'assaut ; il résolut d'y soustraire un peuple qui l'avait si fidèlement servi, et il entra en négociation avec l'usurpateur. Il y eut une capitulation qui conservait aux habitans leurs biens et leur liberté. Le roi lui-même devait avoir celle de se retirer où il voudrait, et d'emporter avec lui ses trésors. Mais Kousef était un prince aussi perfide que cruel ; un traité n'était un lien pour lui, qu'autant qu'il ne contrariait nullement ses intérêts. A peine Séville lui eut ouvert ses portes, que ce barbare l'abandonna au pillage. L'infortuné Abad, les princes ses fils, les princesses ses filles, tous furent chargés de chaînes. Ce tyran poussa l'inhumanité jusqu'à refuser à Abad quelqu'un pour le servir ; les filles de ce prince furent réduites à filer pour nourrir leur père et pour subsister elles-mêmes. Abad, après avoir

langui six ans dans une prison, termina enfin ses malheurs et sa vie l'an 1096.

Ce prince est cité, parmi les Arabes, comme un des souverains les plus parfaits. Il était juste, libéral, plein de courage et d'humanité. Il gouvernait ses sujets comme un bon père gouverne ses enfans. Les arts fleurirent sous son règne, et il les encourageait par ses bienfaits et par son exemple. Ils furent une espèce de consolation pour lui dans sa prison. Les poésies qu'il y composa peignent avec force ses malheurs et sa constance. Il y compare sa grandeur passée avec l'état d'avilissement où il est réduit, et finit par proposer son exemple aux souverains, comme un préservatif contre l'orgueil.

Ce fut du fond de cette prison qu'il adressa, aux deux princesses ses filles, la lettre en vers que nous allons essayer de faire connaître dans notre langue, et qui a déjà été traduite de l'arabe en espagnol, par don Blaise de Balsaméda, gentilhomme de Valladolid. Le poète arabe y emploie d'abord l'allégorie, figure très-familière aux orientaux. On a cherché à conserver, dans la traduction, le caractère de l'original, autant que le génie de notre langue a pu le permettre. On sait, à cet égard, que la langue espagnole aurait un avantage très-marqué sur la nôtre.

LETTRE PREMIÈRE

DE BEN-ABAD A SES DEUX FILLES.

« Il n'est rien d'immuable sous le cieux ; les » eaux de la mer s'élèvent et s'abaissent ; les » cèdres du Liban cèdent à l'effort des vents » impétueux, et les montagnes, dont le som- » met semble menacer le firmament, peuvent » à l'instant même rentrer dans le sein de la » terre. Je rêvais un jour à toutes ces vicissi- » tudes ; l'ange du Très-Haut me fit boire dans » la coupe du sommeil, et mes sens se trou- » vèrent aussitôt assoupis, mais mon esprit ne » le fut pas. Je vis, en songe, le roi de Perse » Gesnalbek qui venait d'être vaincu par le » sultan Gelat-Edin. Celui-ci le condamna, » ainsi que les princes ses fils, à traîner son » char au milieu d'un grand peuple assemblé. » Gesnalbek s'acquittait, en versant des larmes, » de cet emploi avilissant. Tout-à-coup, il tourne » un peu la tête, contemple en silence le mou- » vement d'une des roues du char qu'il condui- » sait, et se met à sourire. Gelat-Edin le re- » marqua avec étonnement ; il voulut en savoir

» la cause, et la demanda à son captif. La » voici, répond Gesnalbek : regarde la partie de » cette roue qui domine maintenant sur l'autre ; » elle va, sur-le-champ, lui céder la place ; elle » s'élève un moment vers les cieux, et, le mo- » ment d'après, elle rampe à terre.

» Gelat-Edin sentit la force d'une pareille » leçon : il fit monter dans son char le captif » qu'il avait réduit à le traîner, et traita dès- » lors en souverain celui qu'il avait voulu traiter » en bête de somme. N'espérons rien de sem- » blable du barbare qui nous retient dans les » fers ; il sait mettre à profit les injustices de la » fortune, et non les réparer ; mais la justice de » l'Éternel, qui peut tout, fera ce qu'un tyran » n'est pas digne de faire.

» O vous ! sages et vertueuses filles d'un père » et du roi le plus malheureux ; vous qui n'avez » hérité que de mon courage et de mes infor- » tunes ; vous qui vous livrez aux travaux les » plus vils pour nourrir un roi, à qui l'on refuse » même la nourriture d'un esclave, est-il possible » que tant de vertus n'aient pas encore fait rou- » gir le crime ! Quoi ! le tyran africain n'est pas » prosterné devant vous, la face contre terre, » pour expier ses forfaits ! Il ose régner où vous » ne régnez pas ! Le trône est son partage, et la

» servitude est le vôtre ! Ah ! le trône est peu de
» chose, puisqu'il en jouit ; une prison est un
» palais, puisqu'elle vous possède.

» J'ai tout perdu ; mais ce qui fait mon infor-
» tune fait votre gloire. Si je régnais encore,
» vous ne seriez que les filles d'un monarque ;
» l'hommage qu'on vous rendrait serait celui
» de l'adulation ou de la nécessité, vous n'en
» seriez redevables qu'à votre rang. C'est à vos
» seules vertus que vous devrez celui qu'on
» s'empressera désormais de vous rendre. Le
» tyran qui nous opprime sera lui-même con-
» traint de vous respecter. Vous le ferez rougir
» de ce qu'il est et de ce que vous n'êtes pas.
» On peut accabler la vertu, mais on est con-
» traint de la révérer même en l'accablant.
» L'homme vertueux, couché dans la pous-
» sière, en impose encore au criminel placé sur
» le trône. J'ai tout perdu, et vous avez tout
» acquis.

» Je crois déjà voir tous les souverains de
» cette vaste contrée s'armer pour punir votre
» oppresseur, et mettre à vos pieds les sceptres
» et les couronnes. Cette récompense vous est
» due ; mais le ciel vous la refuse. Bornez-vous
» sans regret à l'avoir mérité ».

Telle est la lettre de Ben-Abad. On ne voit

pas

pas qu'aucun souverain se soit armé, ni pour lui, ni pour les deux vertueuses personnes qui en sont l'objet.

LETTRE XXXI.

SUR DON SOLANO DE LUQUE, CÉLÈBRE MÉDECIN ESPAGNOL. SA DOCTRINE SUR LA SAIGNÉE ET SUR LA PULSATION. MACHINE INVENTÉE RELATIVEMENT A CE DERNIER USAGE.

Solano de Luque passait pour antiphlébotomiste, c'est-à-dire, pour ennemi absolu de la saignée. Il l'admettait cependant en certain cas, mais jamais dans nulle espèce d'inflammation; persuadé que le sang ne pouvait pas en être la cause. Il en usait quelquefois dans d'autres cas, mais toujours au commencement de la maladie; toujours par forme de précaution, et pour préparer les voies à la crise qui devait survenir. Il tâtait avec soin le pouls avant de faire faire la saignée : c'était, selon lui, le mouvement du pouls qui lui indiquait le choix de la veine qu'il fallait ouvrir. Tantôt il faisait saigner de

la *jugulaire*, tantôt de la *cubitale*, tantôt de la *salvatelle*, etc.

Il disait souvent qu'il ne connaissait point de précepte utile pour tout médecin qui n'avait nulle aptitude à tâter le pouls, à en saisir les différences, attendu que cela provenait d'un défaut de pénétration.

Il faut croire que les médecins chinois sont très-pénétrans; presque tous possèdent supérieurement la science d'inspecter le pouls. C'est du moins ce qu'affirme le père Duhalde et bien d'autres. Il ne faut pas croire que tous aient voulu nous tromper.

Je ne me rappelle pas, au surplus, si la circulation du sang est connue des Chinois, et s'ils font usage de la saignée. Je crois que la circulation du sang leur est inconnue, et que s'ils connaissent la saignée, ils en usent sobrement. En revanche, ils connaissent un purgatif qui tue le malade pour vingt-quatre heures. Au bout de ce temps, il ressuscite et est guéri.

« Mais les Chinois n'ont point d'orgue ni de » clavecin, pour examiner et tâter le pouls, et » les Espagnols en ont un : c'est une machine » qui, au premier abord, paraît très-com- » pliquée, et d'un usage fort difficile. Elle est » néanmoins des plus simples et d'un jeu aisé.

» Elle est garnie de six petites touches, sur les-
» quelles l'inventeur pose alternativement les
» doigts de la main gauche, en même-temps
» qu'il applique ceux de la main droite sur
» l'arterre du poignet de la personne dont il tâte
» le pouls. Il a démontré publiquement qu'au
» moyen de sa découverte, les gens de l'art
» peuvent se procurer des connaissances bien
» supérieures à celles que retirent les médecins
» chinois de l'examen du pouls de leurs ma-
» lades, et dont André Cleyer, et dernièrement
» le père Duhalve, en ont fait les plus grands
» éloges. Feu Mr. Cervi, premier médecin de
» sa majesté catholique, fit venir l'inventeur à
» la cour de Madrid, et assista avec une atten-
» tion scrupuleuse aux différentes épreuves
» qu'il fit de sa machine, tant sur des personnes
» malades, que sur d'autres qui se portaient
» parfaitement bien. Il expliqua, en examinant
» leurs pouls, la cause et les progrès de leurs
» maux, etc.; il prédit même que deux de ces
» derniers ne guériraient pas; ce qui, mal-
» heureusement, fut bientôt vérifié. On fut
» très-surpris de lui entendre dire, entr'autres
» choses, à l'un des premiers, qu'il avait eu
» une maladie dangereuse à l'âge de trente-deux

» ans ; et à l'autre, qu'il en avait essuyé une » pareille à l'âge de dix-neuf ans ».

Nous en resterons ici pour cette fois, et nous dirons seulement, que si l'examen du pouls a fourni quelques lumières à l'art de guérir. Les Espagnols y ont beaucoup contribué ; l'illustre Solano, par ses observations originales, et le savant père Peswert, par son étude continuelle du grand art de *Raymond Lulle*, auquel il prétend être redevable de sa découverte.

C'est en effet au père Peswert que l'Espagne doit cette machine ingénieuse. Il professait, dans l'université de Salamanque, la philosophie de *Raymond Lulle*, de ce même Raymond Lulle chassé si durement de nos écoles.

LETTRE XXXII.

SUR L'INVASION DES MAURES EN ESPAGNE.

JE n'épargne rien, mon ami, pour jeter de la variété dans notre correspondance. Je vais, pour un moment, redevenir historien. Je vais vous exposer au juste les causes d'un ancien

événement dont les suites menacèrent toute l'Europe ; je suis à la source des renseignemens sur cet objet, et j'y puise.

L'entrée des Maures en Espagne n'est pas une de ces révolutions que le hasard amène, et qu'un instant voit subitement éclore; le mal venait de loin. Le roi Vitisa fut chassé du trône d'Espagne, pour l'horrible licence de ses mœurs. On mit à sa place Roderic, son parent; mais celui-ci donna bientôt dans les mêmes excès que son prédécesseur. Une guerre civile s'était élevée ; tout se trouva bientôt dans la confusion et dans le désordre: les finances furent mal administrées et les forteresses du côté de l'Andalousie, qui étaient les plus importantes, ne furent pas gardées, ni mieux pourvues. La mort de Vitisa, arrivée en 710, et qui laissait don Roderic le maître absolu de la monarchie, aurait pu faire cesser tous ces troubles. Ce prince était d'un génie vaste et capable d'entreprendre les plus grandes choses ; mais ces belles qualités furent obscurcies par de plus grands vices ; il était cruel, vindicatif, et le plus voluptueux des hommes. Au lieu d'étouffer entièrement le feu de la révolte, qui avait déjà fait quelques progrès, il lui donna une nouvelle activité par un crime qui fut enfin la cause de sa ruine,

et qui détruisit, pour jamais, l'empire des Goths en Espagne. Il osa satisfaire, par violence, la passion qu'il avait conçue pour la belle Cava, fille du comte Julien. Celui-ci, transporté de colère, et ne respirant que la vengeance, facilita aux Sarrasins l'entrée de l'Espagne, sans considérer qu'il enveloppait dans la perte de Roderic, celle de sa patrie même.

L'occasion ne pouvait être plus favorable. Mousa, gouverneur de Mauritanie, et l'un des plus braves capitaines de son temps, avait déjà formé le plan de conquérir l'Espagne, de concert avec Valtide, treizième calife des Arabes : il avait même tenté d'y faire une descente. Il ne douta plus d'une parfaite réussite, lorsqu'il se vit assuré que le comte Julien livrerait lui-même les places qu'il avait en son pouvoir vers le détroit de Gibraltar. Il envoya d'abord sept mille hommes, dont il confia le commandement à Tarif, et qui débarquèrent, en effet, au pied du mont Calpe. Ils se rendirent maîtres de la ville de ce nom ; et, peu de temps après, Mousa envoya deux autres renforts considérables qui débarquèrent avec la même facilité. Cependant les Arabes auraient échoué dans leur entreprise, s'ils n'eussent été secondés par un grand nombre d'Espagnols mêmes. A

peine étaient-ils débarqués, que les vassaux du comte Julien allèrent à leur rencontre, leur servirent de guides, et les aidèrent à porter le fer et le feu dans le sein de leur patrie. Le comte se joignit également aux Arabes, avec toutes les troupes qu'il avait pu lever dans les villes de sa dépendance. Les fils de Vitisa même, indignés de n'avoir pu parvenir à la couronne, quoiqu'ils fussent fils et petits-fils des deux derniers rois, se déclarèrent aussi contre Roderic, et s'unirent aux Arabes.

Roderic n'eut pas plutôt été informé de la trahison du comte Julien et de l'arrivée des Sarrasins sur les côtes de l'Andalousie, qu'il assembla à la hâte des troupes qu'il put déterminer à le suivre. Il se mit à leur tête, et les conduisit à l'ennemi. Les deux armées se rencontrèrent sur le bord de la rivière nommée Guadalette. Auprès de Xerès de la frontière, Roderic fit à ses troupes une harangue précise, mais pathétique. Il voyait bien qu'il fallait faire les plus grands efforts pour conserver une couronne qui chancelait déjà sur sa tête. Mais une longue paix, et encore plus, la molesse et les plaisirs ayant comme énervé le courage des Goths, les Sarrasins les chargèrent avec tant de bravoure, qu'ils les taillèrent en

pièces. Cette bataille, si décisive, se donna le onzième jour de novembre de l'année 712. Roderic, couvert de blessures, voyant l'entière défaite de son armée, et craignant de tomber entre les mains des vainqueurs, fut obligé de prendre la fuite. Il se retira à l'ermitage de St.-Michel auprès de Visco. Il mourut au bout de quelques jours. Triste exemple des malheurs où des passions effrénées peuvent plonger un souverain qui ose tout braver pour les satifaire.

LETTRE XXXIII.

OPINION D'UN ESPAGNOL MODERNE SUR L'ORIGINE DES AMÉRICAINS.

Toutes les nations de l'Europe ont cherché à deviner ce point si curieux et toujours si problématique de l'histoire générale du Monde. Trois écrivains espagnols, entr'autres le célèbre Fei-jo, s'en étaient déjà occupés; mais en voici un quatrième (don Casimir Ros) qui porte plus loin ses raisonnemens, ses recherches; j'ajouterai même ses semi-preuves. Ce dernier terme

est le seul qu'on puisse employer jusqu'à présent.

Don Casimir observe d'abord, et avec raison, que si l'Amérique n'a pas été peuplée aux dépens de l'ancien monde, il faut donc admettre l'opinion des *préadamistes*. Percire la répandit le premier en Espagne. Vous savez, mon ami, que les *préadamistes* soutiennent que Dieu, avant la formation d'Adam et d'Ève, avait déjà créé d'autres hommes. Percire, en particulier, appuyait son système sur la prodigieuse antiquité que les Chaldéens et les Egyptiens attribuaient à leur origine ; mais ce *préadamiste* (M. Ros) combat vigoureusement cette opinion. Nous ne rapporterons cependant ici qu'un des argumens qu'il emploie à cet effet. Percire tâche d'appuyer son sentiment sur la prodigieuse antiquité que les Chaldéens et les Egyptiens attribuaient à leur origine ; mais ce calcul est chimérique. On sait que, lorsqu'Alexandre fit la conquête de Babylonne, le philosophe Calisthènes, qui était à sa suite, examina, d'après les instances d'Aristote, toutes les observations astronomiques des Chaldéens, qu'on avait consignées dans les archives de cette ville, et il se trouva que les plus anciennes de ces observations ne remontaient qu'à dix-neuf cents ans. C'était ce-

pendant sur leur antiquité que les Chaldéens prétendaient appuyer celle de leur empire.

M. Ros réfute également le système d'Adrien Schavers. Celui-ci avait avancé que l'Asie n'était séparée de l'Amérique que par un court trajet de mer ; ce qui avait facilité leur passage d'une contrée à l'autre. Il ne s'accommode pas mieux de ce que disent ceux qui prétendent que les anciens avaient connu la boussole, et qu'en conséquence ils avaient pu se rendre, comme nous le faisons, de notre continent en Amérique. Telle est, cependant, l'opinion d'un de nos plus savans Créoles de notre temps, don Piora de Pezalta, professeur de mathématiques en l'université de Lima, écrivain aussi connu en Europe que dans le Nouveau-Monde.

Enfin, M. Ros ajoute qu'il n'est pas non plus vraisemblable que les premiers qui abordèrent aux côtes de l'Amérique, y eussent été portés par quelque tempête et contre leur gré. On ne naviguait alors que le long des côtes, sans jamais s'exposer à perdre de vue la terre.

Ce n'est qu'après avoir discuté ces différentes opinions, que l'auteur expose la sienne. Il pense que ces deux continens, aujourd'hui séparés, n'en faisaient qu'un autrefois. En conséquence,

poursuit-il, nul obstacle ne pouvait empêcher ni le passage des hommes, ni celui des animaux. On sait, d'ailleurs, que les animaux d'Amérique sont, pour la plupart, d'une espèce toute semblable à ceux de notre continent : nouvelle preuve qu'ils y étaient passés d'eux-mêmes; car ce n'est point l'usage de charger un vaisseau de tigres, de lions, de serpens, etc., etc. Les différentes vicissitudes, qui ont si souvent dénaturé la surface de notre globe, ont pu intercepter cette ancienne communication. La mer occupe aujourd'hui de longs espaces qui étaient autrefois terre ferme; elle en a abandonné d'autres qui le sont devenus. Nous apprenons, par les relations d'anciens écrivains, que la Sicile était contiguë à l'Italie; l'Eubée, ou le Négrepont, à la Béotie; l'île de Chypre, à la Scythie; la Leucosie, au promontoire des Syriens. On croit, poursuit notre auteur, que cette séparation a été occasionnée par quelque tremblement de terre.

Il en a été de même, conclut-il, à l'égard de l'Amérique. Tout nous porte à croire que cette contrée était unie à la Tartarie occidentale par l'extrémité de la Californie; peut-être même l'est-elle encore aujourd'hui. Les nouvelles relations que les Russes viennent de publier ne paraissent pas même laisser de doute sur cette

communication. Elles portent que les capitaines Béaring et Tschirckow partirent, le 4 juin 1741, du port d'Aratscha, situé au midi de Kamtchatka. Ils firent d'abord route vers le sud-est; ils remontèrent ensuite vers le nord-est, et chacun d'eux atteignit les côtes du continent de l'Amérique. Le capitaine Béaring, et tout son équipage, comptaient s'être éloignés d'Aratscha d'environ cinq cents lieues de Hollande. Ce capitaine échoua dans une île déserte, et périt; mais le capitaine Tschirckow retourna heureusement à Kamchatka, sans avoir perdu un instant la terre de vue, durant l'espace de cent milles. Ces détails établissent, d'une manière assez claire, la communication de notre continent avec celui de l'Amérique. Elle était même plus aisée autrefois.

Nous observerons cependant qu'il s'est élevé, depuis quelque temps, des doutes sur la découverte des Russes. Peut-être la politique y a-t-elle eu quelque part. Les Russes, eux-mêmes, peuvent avoir eu quelque intérêt d'accréditer ce doute, jusqu'à ce qu'ils se soient assurés, par de nouvelles tentatives, de la réalité de ce passage. Il est certain que s'il existe, et qu'on le découvre, le commerce de l'Asie, celui de l'Amérique même, essuieront la plus grande révolution.

LETTRE XXXIV.

SATIRE DE QUEVÉDO.

JE ne me tairai point, quoiqu'en portant votre doigt à votre front, ou l'appliquant sur votre bouche, vous prétendiez m'imposer silence. Ne doit-il plus exister d'homme courageux ? Faut-il toujours sentir ce qu'on dit, pour ne jamais dire ce que l'on sent ? Non, je ne me tairai point. Le génie est maintenant délivré de vaines terreurs ; il n'a point à redouter un pouvoir supérieur à celui qui le protège. Il est vrai qu'il fut un temps où l'on n'osait faire parler la vérité sans paraître coupable ; non, sans doute, la vérité est le langage du Souverain des êtres, et ni lui, ni elle ne passeront jamais.

J'étends mes regards sur les vastes champs des deux Castilles ; et mes pleurs me laissent à peine discerner tant de tristes objets. Là, brillait jadis la vérité sans le secours de vains ornemens ; pauvre, mais révérée ; modeste, mais agissante ; et maintenant ensevelie dans le som-

meil du luxe et de l'indolence : là, triomphait aussi le mâle courage qui dédaigna toujours la vie, lorsqu'il put trouver la mort au lit de l'honneur. Nation vraiment forte, et qui comptait pour un affront de vieillir dans les bras du repos ; elle connaissait le prix du temps, et même de chaque heure du jour. On comptait moins le nombre des années qu'on avait vécu, que l'emploi qu'on avait fait d'une vie plus ou moins longue. Le langage était moins poli, mais les actions étaient plus pures : on parlait mal, mais on effectuait tout. La main servait de bouclier au cœur, qui, se confiant en elle, appelait et affrontait les dangers. Le soldat semblait se multiplier dans les batailles, et le même champ qui devait le voir combattre, lui suffisait la nuit pour goûter un léger sommeil. La femme filait pour son époux, mais c'était moins son habit que son linceuil. Plus souvent elle était sa compagne à l'action qu'au lit nuptial : moins caressante que sincère, plus fidelle que tendre, également digne de vivre et de mourir avec lui.

Le tumultueux et vaste Océan mettait une barrière salutaire entre nous et ces profondes mines d'or où s'ensevelit depuis notre innocence. On n'achetait point encore l'honnêteté, à l'aide

des pierres fines de l'Orient. La vertu était la plus riche parure du beau sexe, comme le mérite fut celle du nôtre..... Les oiseaux des champs et les cerfs des bois mouraient paisiblement de vieillesse. On faisait une vive guerre à l'ennemi, et non à d'innocens animaux. L'estomac était soumis au régime de la sobriété : on cherchait moins à le surcharger qu'à le nourrir. Le bœuf et le mouton salubres, le piment et l'ail faisaient les délices de la table du seigneur et de l'esclave. Ni le poivre indien, ni la fragance étrangère du gérofle, n'étaient venus flatter le goût et irriter l'appétit. La soif s'étanchait avec de l'eau toute pure. On ignorait et les présens et les fureurs de Bacchus. Un Espagnol, vêtu de poil, pouvait hardiment qualifier l'Allemand d'ivrogne; traiter le Hollandais de rebelle, et fronder la jalousie de l'Italien. Le pouvons-nous, maintenant? Hélas! nous sommes devenus, non pas des originaux, mais de trop exactes copies. Plusieurs d'entre nous se flattent de descendre des Goths; nous les vantons beaucoup; nous les imitons peu; et tel à qui on donne ce nom, ne l'obtient qu'à titre de sobriquet.

Il arriva enfin l'ambre précieux que vomit la mer ou la baleine, et dont nous faisons plutôt

un abus qu'un usage. Depuis ce temps, si nos troupes sont mal conduites, au moins sont-elles bien parfumées. Nos plus fameux héros n'eurent point cet avantage. Les femmes elles-mêmes n'arboraient pour toute parure qu'un tissu de laine ou quelqu'autre étoffe non moins grossière. Elles ne connaissaient point encore la brillante soie de Sicile, que l'or et la pourpre romaine ont plutôt tachée qu'embellie. Le duc espagnol ne songeait point à endosser la molle dépouille du ver-à-soie. Le travail était un titre de noblesse, et maintenant c'est une marque de servitude. Les inclinations viles n'annonçaient qu'un état vil. Qui le croirait? On attache aujourd'hui de l'honneur à briller dans une course de taureaux. Qu'on les métamorphose en bœufs, la terre en sera mieux cultivée. Que m'importe de voir un jeune espagnol, tout raccourci sur son cheval, n'exercer la vigueur de ce coursier, que dans les tournois? Qu'il emploie lui-même ses forces à la tête des escadrons, et non dans des combats factices. Renvoyons aux Maures, de qui nous les tenons, les tournois et les carrousels. Il est temps que nous passions des jeux aux trophées.

LETTRE

LETTRE XXXV.

SUR LES ARMES DES ANCIENS ESPAGNOLS.

Nul peuple n'a peut-être égalé la nation espagnole dans le genre et la qualité des armes dont elle se servait de temps immémorial. Diodore de Sicile et Suidas disent expressément que les Espagnols savaient faire des épées d'un acier si pur et d'une trempe si fine, qu'il n'y avait point de bouclier, de casque, ni aucune autre matière la plus dure, qui pût résister à leur tranchant. On peut lire dans Tite-Live, *liv.* 3, *chap.* 34, combien ces armes servirent aux Romains dans la guerre contre Philippe, roi de Macédoine, et père de Persée. Bientôt les conquérans ne voulurent plus faire usage que des épées espagnoles; ils tâchèrent même d'en imiter la fabrique, mais ce fut en vain. Il paraît, au surplus, que les Romains connaissaient ces sortes d'armes dès le quatrième siècle de la fondation de Rome. Le jeune Manlius Torquatus se ceignit d'une

épée espagnole pour combattre corps à corps un Gaulois qui l'avait défié, et qu'il tua. Les Romains d'alors n'entretenaient aucun commerce avec les Espagnols. Mais nos deux historiens présument que les armes pouvaient leur avoir été transmises par les Phoceens, qui s'étaient établis à Marseille, et qui avaient fondé différentes colonies sur les côtes d'Espagne.

Les Pères Mohedano n'ont pu découvrir à quelle époque précise les Espagnols inventèrent les épées. Ils présument qu'ils ont pu être redevables de cette invention aux Phéniciens, à qui on attribue communément celle de travailler les métaux. Les Phéniciens s'étant établis sur les côtes de la Bétique, donnèrent à ces peuples quelques instrumens de fer en échange de l'or et de l'argent dont abondait cette contrée, et dont les Espagnols ne connaissaient pas l'usage. Ces mêmes Phéniciens purent ensuite vouloir exploiter quelques-unes des mines de fer si communes dans les montagnes de l'Andalousie; ce qui les mettait à même de se procurer plus facilement les outils dont ils avaient besoin pour exploiter les mines d'or et d'argent. Ils établirent des forges. Les gens du pays furent, sans doute, employés tant à la fonte du fer qu'à la fabrique de ces différens outils. Ils saisirent cette occasion

de se former insensiblement dans la pratique d'un art aussi nécessaire; mais ces progrès dérobés, en quelque manière, ne purent être que le fruit d'une longue suite d'années.

Ce furent cependant, par la suite, les Galiciens et les Celtibériens qui portèrent cet art au plus haut degré de perfection. On lit, dans *Silius Italicus*, *liv.* 2, *verso* 395, que les habitans de la Galicie présentèrent à Annibal, lorsqu'il vint faire le siège de Sagonte, des armes d'une trempe à toute épreuve. Il est vrai que c'est un poète qui parle; mais, en supposant même que ce passage ne soit qu'une fiction, d'autres écrivains plus authentiques nous attestent que la Galice était renommée, dès-lors, pour la fabrique des meilleurs armes. C'est ce qu'on lit dans Justin, *liv.* 44, *chap.* 3. Cet auteur ajoute que les artisans en question habitaient les bords des rivières de Bibilis et de Celibé, dont les eaux ont la propriété de donner au fer une trempe parfaite.

Comme les géographes connaissent fort peu le cours de ces deux rivières, puisqu'ils ne les placent même pas dans les différentes cartes qu'ils nous ont données de la province de Galice, ce sera leur faire plaisir que de transcrire ici ce qu'en dit le père Henri Florez, dans le tom. 15

de l'*Espagne sacrée*, pag. 46. Justin a été le premier, et le seul même parmi les auteurs anciens, qui ait parlé de la rivière appelée *Bibilis*. On connaissait bien une ville de ce nom dans la Celtibérie, très-fameuse aussi, parce que ses habitans savaient pareillement donner aux armes une trempe admirable, par le secours des eaux de la rivière *Salo*, à présent *Xalon*. Cette ville, qui subsiste encore aujourd'hui, n'est connue des Espagnols que sous le nom de *Calataque*, quoiqu'on lui ait conservé, en latin, le nom de *Bibilis*; mais le silence que les écrivains avaient gardé, en général, touchant la rivière de *Bibilis*, avait rendu douteuse la Notice que Justin en avait donnée. Elle existe cependant en Galice, et elle est connue sous le nom de *Bilbei*, nom qui conserve encore quelques vestiges de celui qu'elle portait anciennement. Cette rivière coule au-dessous de celle qui porte ajourd'hui le nom de *Sil*, avec laquelle le Bilbey se mêle auprès de *Montefurado*. Son cours est oblique et fort irrégulier; elle coule tantôt au midi, tantôt au nord, tantôt au couchant. Ses bords sont parsemés de veines de fer; c'est pour cela même qu'on y a établi quelques forges. Ce fut précisément dans cet endroit que s'établirent les peuples appelés *Bibalos*, dont Pline et Ptolomée font

mention. Ce dernier même ajoute que leur ville capitale s'appelait *Forum Bibalorum.* Elle avait été bâtie de manière qu'elle formait un triangle avec celle des Egures et Libures. La rivière *Calibé*, qui est, de nos jours, connue en Galice sous le nom de *Cabe*, prend sa source auprès du bourg appelé *el Cébéro;* et après avoir arrosé quelques lieues du territoire de *Montfort-Lemos*, elle se mêle aussi avec le *Sil*, vis-à-vis *Saint-Étienne-de-Ribas.* Les endroits qu'elle baigne abondent en mines de fer, ce qui a engagé les propriétaires à y établir également quelques forges. Cette rivière n'est pas entièrement inconnue aux géographes qui ont fait des compilations en langue latine, tels que Ortellius, Ferrarius, etc. Ce dernier, dans son dictionnaire, au mot *calybes, calybs, cabe*, dit en citant Clusius, « que c'est une rivière » d'Espagne dans la Galice, dont les eaux » sont très-propres à donner au fer une excel- » lente trempe ».

Il ne faut pas croire, toutefois, que les eaux de la province de Galice eussent seules exclusivement la propriété de donner la trempe dont il s'agit; les Celtes, qui s'établirent en Galice dès les temps les plus reculés, y portèrent les connaissances qu'ils avaient acquises sur la manière

de travailler le fer; ils les répandirent sur-tout dans la Celtiberie, dont les eaux étaient également propres à donner au fer une bonne trempe. Là, se fabriquaient particulièrement les épées si vantées par les anciens écrivains.

Les anciens Espagnols se servaient encore d'une autre arme appelée *poignard;* ils étaient de deux sortes: l'un long d'environ neuf pouces et large de deux. On s'en servait autrefois dans les combats singuliers; et c'est, peut-être, celui qu'on nomme aujourd'hui dague, ou gros poignard. L'autre était fort pointu, d'une figure carrée, et long simplement d'environ cinq pouces. Les duellistes se battaient ci-devant à l'épée et au poignard: les Espagnols s'y battent encore aujourd'hui. On prétend que les meilleurs poignards sont ceux qu'on fait à Albazette, dans la province de la Manche.

C'était-là, sur-tout, que les Maures faisaient leurs provisions des armes dont ils se servaient à la guerre.

Je ne dois pas oublier ici le *geso*, arme que les Romains adoptèrent dès l'instant qu'elle leur fut connue; ils apprirent des Espagnols la manière de s'en servir. C'est l'arme à laquelle les Espagnols donnèrent depuis le nom de lance; peut-être parce que les meilleures étaient fabri-

quées en la ville de Lance, dans la province des Asturies.

Les Espagnols lançaient à leurs ennemis, pendant le combat, de petites lances dont chaque soldat était muni, ou d'autres armes, telles que les *haches*, les *phalariques* et les *tragules*, etc.

Enfin, à l'aide d'une fronde, les peuples des îles Baléares, c'est-à-dire, de Mayorque, Minorque, Ivica, lançaient si vigoureusement des pierres, qu'elles brisaient souvent les boucliers et les casques des soldats ennemis. Ces pierres pesaient communément une livre. On accoutumait de bonne heure les jeunes gens à cet exercice. On plaçait à une certaine hauteur le pain qu'un enfant devait manger dans sa journée, et il fallait qu'il jeûnât ou qu'il l'abattît d'un coup de fronde. On a dit la même chose des Spartiates relativement à l'arc.

LETTRE XXXVI.

DISCOURS SUR LA CARRIÈRE ECCLÉSIASTIQUE.

LE premier discours de mon sage Espagnol à son jeune élève a paru vous intéresser : en voici un second sur une matière tout opposée, mais qui pourra vous paraître avoir aussi son genre d'intérêt.

Je vous ai vu indécis; vous ne me semblez point effrayé des périls qui environnent tout élève de Mars; mais il exige des fatigues, de l'étude, voilà ce qui vous rebute : vous envisagez la route qu'il vous ouvre comme une promenade à fréquenter, et non comme une carrière à parcourir. J'ai combattu votre erreur; j'ai dû le faire, sans doute, puisque je suis parvenu à vous désabuser : je m'en félicite. N'entreprenons rien par système; laissons-nous conduire par la nature ; elle soutiendra son ouvrage, si c'est réellement le sien. Nous le soutiendrons mal, s'il n'est, au fond, que le nôtre. Selon vous il n'existe que deux états pour

un homme tel que vous; l'état ecclésiastique ou l'état militaire. Vous venez d'entendre les devoirs que vous impose celui-ci: voyons s'ils sont moins asservissans et plus faciles dans l'autre.

N'oubliez point que ceux de l'ecclésiastique sont d'instruire et d'édifier. Voilà, d'une part, de grands travaux, et de l'autre, de rudes épreuves. Pour instruire, il faut être soi-même instruit; c'est un préliminaire indispensable. Commencez donc par vous munir de ce que vous devez répandre. Votre fonds, quant à présent, est encore bien borné. Vous avez, comme tant d'autres, perdu dix à douze ans pour acquérir quelques notions d'une langue en partie oubliée; des préceptes de logique qui enseignent à braver, à dénaturer toute espèce de raisonnement; des aperçus de rhétorique, ouvrage de l'art, et qui ne peut jamais être que celui de la nature, méthode qui, ne dérogeant point à son étymologie, ne peut, par elle-même, former un seul orateur, et fait éclore une foule de rhéteurs impitoyables. J'ai presque dit pitoyables. Mes amis, ne vous donnez pas tant de peine pour m'apprendre à raisonner; la nature a dû prévenir vos soins; ne l'a-t-elle pas fait? Je vous garantis que vous ne rectifierez point la nature. Je n'aurais été tout simplement

qu'un esprit faux; vous faites de moi, bien pis encore, un sophiste. Enfin, vous quittez les bancs du collége pour voler à ceux de l'école : autre carrière où les chemins sont encore plus tortueux, les routes plus confuses. Vous y apprendrez à obscurcir ce qui est clair, à rendre encore plus impénétrable ce qui est, par soi-même, au-dessus de notre pénétration. Heureux si, après avoir fait de grands progrès dans le commentaire, vous conservez assez de raison pour ne pas oublier le texte!

Voyez sous combien d'aspects on peut envisager une même chose? Abeli, Tourneli, Colet, etc., etc., ont été illuminés différemment. Vous croiriez qu'ils ont travaillé sur des objets opposés l'un à l'autre. Ce sont là pourtant vos guides. Choisissez, ou, pour mieux dire, gardez-vous de faire un choix. Osez devenir votre propre instituteur. Croyez ce que vous ne comprendrez pas. Aidez-nous, si vous le pouvez, à le croire sans le comprendre; et sur-tout, ne vous croyez pas en droit de persécuter ceux que vous ne pourrez convertir.

Vous passerez ainsi quelque temps à vous exercer dans la dispute. Vous argumenterez souvent contre une doctrine que vous espérez défendre un jour. Vous épuiserez le syllogisme;

adopterez la mineure pour nier la majeure, ou indifféremment celle-ci pour adopter celle-là. Vous combattrez comme Ajax au milieu de la nuit; mais il désirait le jour, et peut-être vous croirez-vous bien éclairé. Qu'importe? Vous sortez de ce gynecée pour entrer dans un autre. Vous disputiez, vous allez m'instruire. La chaire vous appelle; vous entrez sans terreur dans la carrière des Bourdaloue et des Massillon: route bien battue; champ qui, à force d'avoir produit, semble devoir être épuisé. Il ne l'est cependant pas encore pour une main habile; tout dépend de la culture qu'on lui donne. Une des choses qui étonnera le plus l'esprit humain, et en particulier tout esprit calculateur, c'est l'incroyable multitude de sermons qu'un même texte a fait éclore. C'est là, en même temps, que l'on peut découvrir quelle prodigieuse distance il y a de tel homme à tel autre. Combien tel sujet devient fécond sous la plume de l'orateur éloquent, et combien il est aride sous celle du languissant paraphrasiste. Celui-ci reste enfermé dans les murs de Gaza; Samson en enlève les portes. La discussion et la morale, voilà les deux genres d'escrime en usage dans cette respectable arêne. La discussion fut le triomphe de Bourdaloue, qui eut

souvent l'audace de vouloir prouver ce qu'il annonçait d'avance comme un mystère. Il fut un des plus forts dialecticiens dont la chaire ait jamais eu à s'applaudir ; mais ce mérite ne fut point la source de ses plus grands succès. On allait moins écouter le profond raisonneur qu'admirer le grand peintre. Il fut aussi bien initié dans le monde que dans la théologie, et ses portraits étaient plus avidement saisis que ses raisonnemens. Homme de génie, puisqu'il osa dédaigner les routes battues et s'en créer de nouvelles. Il eut pour émules, Bossuet, Fléchier, Mascaron, et ne trouva point de rival parmi, eux il les éclipsa tous à titre de sermonaire. Peut-être l'eussent-ils éclipsé dans le genre qui les distingue le plus ; mais il ne s'exposa point à l'être, et dès-lors la question reste indécise.

Cheminais ne vint qu'après Bourdaloue, et n'eut rien de commun avec lui. Ce dernier voulait subjuguer les esprits ; l'autre, émouvoir les cœurs. Tout ce que la morale chrétienne a de plus doux, de plus consolant, de plus touchant, de plus attendrissant même, fut mis en œuvre, et toujours avec succès, par ce Racine de la chaire. Bourdaloue veut nous convaincre, Cheminais nous gagne : l'un com-

mande, l'autre invite. L'un veut nous faire aimer ce que l'autre veut nous faire craindre. Massillon prit encore une autre route. Il ne chercha point à dogmatiser comme Bourdaloue. Il supposa que son auditoire était chrétien ; qu'il avait moins besoin d'apprendre ce qu'il devait croire que ce qu'il devait pratiquer : il se voua uniquement à la morale. Il y joignit cette heureuse élocution qui ajoute à l'intérêt même de la vérité. Il se fit écouter ; il se fait lire ; avantage que bien peu d'écrivains du même genre partagent avec lui. Les lettres provinciales jouissent, dira-t-on, du même avantage ; mais le sarcasme soutient l'éloquence de Paschal ; celle de Massillon n'est soutenue que par elle-même. Qu'un homme du monde n'ait point lu Bourdaloue, il pourra encore s'ériger en amateur ; il rougirait de n'avoir point lu Massillon. *Le petit Carême* est devenu un ouvrage classique ; il est recherché comme un ouvrage d'agrément. Disons plus, Massillon peut intéresser toutes les classes de lecteurs ; on peut même ajouter de lecteurs pris dans toutes les sectes.

Voilà vos modèles. Ceux qui, depuis, ont parcouru avec succès la même carrière, ne l'ont fait qu'en suivant leurs traces, quelquefois même d'assez loin. Quelques ministres protestans ne

leur ont pas non plus été inutiles. Combien d'entr'eux ont puisé dans les sermons du célèbre Saurin ces traits qui caractérisent sa manière et son génie, ces traits qui peuvent toucher le Romain comme le Génevois, parce qu'ils tiennent à la morale, qui est de tous les temps, et non à l'opinion, qui peut n'être que passagère! Ils devraient bien y puiser aussi la sage méthode d'écarter une méthode gothique et usée; je parle de ces divisions qui circonscrivent si étroitement la marche et l'essor du génie, qui le réduisent à décomposer une idée, lorsqu'il devrait prodiguer les choses, qui ne font deux parties d'un tout que pour l'affaiblir; reste de ces temps barbares où l'éloquence ne consistait qu'à jouer sur le mot, et où tout discours prenait la forme du logogriphe. Ces divisions ne doivent, tout au plus, être admises que dans les sujets réservés à la haute éloquence; dans le panégyrique d'un grand homme qui n'est plus; en particulier, dans ce qu'on appelle, je ne sais pourquoi, son oraison funèbre. On peut alors mettre en parallèle ses actions et ses vertus; ce qu'il a fait, et le résultat de ce qu'il a fait. Je ne crois pourtant point cette règle à l'abri de l'exception; l'orateur devrait, à cet égard, être libre de l'admettre ou de la rejeter. Le suc-

cès justifie tout. Quiconque réussira en s'écartant de la règle établie, sera bien vîte absous de l'avoir enfreinte; par la même raison, elle ne le justifiera de rien, si, en la suivant, il échoue.

J'avoue que l'exemple de Bossuet et de Fléchier est d'un grand poids. Suivez leur protocole, si vous prévoyez en faire le même usage. Bossuet porta l'éloquence et le sublime à son dernier terme : par-delà il n'existe que le phébus et l'enflure. Bossuet, il faut l'avouer, est inégal; son essor est celui de l'aigle; mais son vol n'est pas toujours soutenu. Il eut la touche et presque les négligences de Corneille. Comme lui, il nous entraîne, il nous transporte; mais quelquefois il faut l'attendre. C'est peut-être la destinée de tout écrivain du même caractère. Je me trompe; il faut en excepter Démosthène : lui seul paraît avoir joint à l'élévation du génie le plus sublime, la patience qu'exige le travail, et la perfection qui en est le fruit. Fléchier eut cette patience, cette exactitude, et ne manqua point d'élévation; il atteignit à celle de Bossuet, dans l'Oraison funèbre de Turenne. Regardez ce morceau comme un chef-d'œuvre dans toutes ses parties, comme le plus parfait modèle qui existe dans ce haut genre. L'orateur

y paya dignement, au nom de la France, le tribut d'hommage qu'elle devait à la mémoire d'un de ses plus grands capitaines, d'un de ses plus illustres défenseurs, foudroyé au moment où, après l'avoir si bien défendue, il allait encore la venger. Fléchier égala son héros; c'est tout ce que le génie pouvait faire de plus en pareille circonstance. N'oubliez pas que Bossuet eut le même avantage en célébrant le grand Condé. Heureux le siècle qui produit des hommes si dignes d'être célébrés, et des orateurs si dignes de célébrer les plus grands hommes! Je ne craindrai pas d'être minutieux en fait de détails. Si c'est m'appesantir, c'est peut-être vous alléger; cette réflexion me rassure. J'ai dit que Bossuet était inégal; mais ses négligences seraient encore des beautés chez tout autre. Il ne peut être inférieur qu'à lui-même. Il est tout à la fois éloquent, élégant, et infiniment pathétique dans l'Oraison funèbre de Madame. Il épuise toutes les ressources du génie dans celle de la reine d'Angleterre, veuve du malheureux Charles Ier. Vous trouverez seulement les sujets que traite Fléchier, travaillés avec soin, fondus avec plus d'art. Jamais il ne se néglige; mais aussi jamais il ne s'abandonne; il ne quitte pas l'élégance, lors même qu'il est éloquent

éloquent. Résumons : un orateur qui penserait comme Bossuet, et qui écrirait comme Fléchier, serait, à coup sûr, le premier des trois.

Je n'ai voulu que vous citer de grands exemples. Vous pourrez encore en découvrir d'autres par vous-même. Il y aurait de l'humeur à supposer que l'éloquence française descendit au tombeau avec ces deux grands maîtres. Vous ne retrouverez plus de pareils hommes ; mais vous pourrez retrouver des morceaux d'un mérite peu inférieur. Rome n'eut qu'un César ; mais toute la valeur et toute l'expérience romaine n'expirèrent pas avec lui.

Ne vous attendez point à d'autres documens de ma part ; je n'ai l'honneur d'être ni théologien, ni rien de ce qu'il faudrait être pour les bien développer, pas même pour avoir droit de les produire. Je suis un profane et très-profane laïc.

Ami de la vertu, plutôt que vertueux, a dit Boileau. Mais je suis persuadé qu'une des vertus les plus essentielles, c'est de respecter l'état qu'on embrasse ; que tout personnage enseignant doit être édifiant, et que la plus éloquente de toutes les leçons est de pratiquer ce qu'on enseigne. Le vicaire savoyard de l'*Emile* regrettait de ne pas être curé. Il n'a point dû vous paraître bien

orthodoxe : je présume, toutefois, qu'il n'eût pas été mauvais pasteur. L'amour de l'ordre et de l'humanité eût remplacé en lui ce qui manquait à sa persuasion. Il ne doutait pas que le bien ne dût se faire. Croyez que c'est là votre premier devoir;mais n'oubliez point qu'il ne vous dispense d'aucun autre. Une dévotion atrabilaire et sauvage tient trop de la mysantropie, et semble exclure la charité. Elle exhorte comme on reprend, remontre comme on menace, et secoure comme on offense. Eh! mon vénérable pasteur! l'homme est faible : vous le savez ; car vous n'auriez aucune vertu, si vous n'aviez rien à combattre. Vous avez sans doute vaincu ; aidez-moi à vaincre. Peut-être le ciel vous a-t-il armé d'une égide ; et moi je naquis sans cuirasse. Le combat est donc plus dangereux pour moi que pour vous. Si j'en rapportais quelques blessures, aidez-moi à les guérir. Agissons de concert ; vous, en appliquant le remède ; moi, en observant le régime : la cure me semblera à peu près assurée.

L'ecclésiastique doit renoncer à ce qu'on nomme les vanités du monde, mais non pas au monde. Il doit s'y conserver comme l'or, au milieu de matières sujettes à se corrompre. J'attends de lui plus d'exemples que de pré-

ceptes. Quelle foi voulez-vous que j'aie à vos paroles, si votre conduite les dément ? si vous me prêchez la réforme en affichant la licence ? Voilà le double écueil qui vous attend dans cette carrière ; une aspérité qui rebute ceux qu'elle documente, un relâchement qui les scandalise.

C'est le ton modéré qui est celui de la raison, de la vérité, et même celui de la vertu. C'est encore lui que doit employer le zèle ; car le zèle s'enflamme et ne s'emporte jamais. Je ne vous crois point tenté, mon cher *d'Alviane*, de devenir sectaire, homme de parti, et dès-lors ennemi fougueux de quiconque embrasse un parti opposé au vôtre. Vous distinguerez ce qui tient au dogme, d'avec ce qui tient à tel ou tel système ; ce qui est de principe, d'avec ce qui est simplement d'hypothèse ; ce qu'il faut savoir, d'avec ce qu'on s'efforce d'établir ; ce qui est doctrine, d'avec ce qui est dispute ; la nécessité d'instruire, d'avec la fureur d'enseigner.

Vous serez donc modéré dans la classe inférieure, et modéré encore après être arrivé à la première. Vous sentirez que votre ministère est un ministère de paix ; qu'on ne subjugue point les esprits par la force, et qu'on peut gagner ceux qu'on aurait voulu inutilement asservir.

Toute espèce de persécution vous paraîtra aussi injuste que dangereuse. Vous n'oublierez point que le christianisme s'établit au milieu des persécutions ; qu'elles ne purent arrêter ses progrès ; que peut-être même elles servirent à les accélérer. Rendons grâces au ciel d'avoir su ce que nous devons croire des lumières que Socrate n'eut point ; mais, enfin, il possédait, il annonçait au monde plusieurs vérités précieuses, consolantes, faites pour contribuer au bonheur et à l'amélioration de l'espèce humaine. Il but la ciguë. Représentons-nous, au contraire, Socrate, placé à la tête du tribunal qui le condamne, jouissant même d'un pouvoir absolu dans sa patrie. Il eût certainement essayé de répandre la sage doctrine dont il était l'inventeur ; mais tout annonce qu'il n'eût pas employé la ciguë pour la faire admettre. Imitez Socrate, avec tant de moyens de le surpasser.

LETTRE XXXVII.

ANCIENNES INCURSIONS FAITES EN ESPAGNE. AVANTAGES ET DÉSAVANTAGES QUI EN RÉSULTÈRENT POUR LES ESPAGNOLS.

Les Phéniciens furent les premiers navigateurs qui pénétrèrent dans la Bétique, aujourd'hui l'Espagne. Ils fondèrent la ville de Cadix 1400 ans avant l'ère chrétienne. De là ils s'étendirent dans l'Andalousie et s'emparèrent de cette province, tour à tour par la force, par la persuasion, par la fraude. Alors les Espagnols devinrent pour eux des Indiens, comme les Américains le sont devenus pour les Espagnols.

Ceux-ci, jusqu'à l'arrivée des Phéniciens, n'avaient encore exploité aucune mine d'or ni d'argent. La terre poussait d'elle-même, sur sa surface, une partie de ces trésors, qu'entraînait ensuite le cours des rivières. Ce fut le temps où l'on put dire avec vérité que les fleuves espagnols roulaient de l'or parmi leurs eaux.

Mais rien n'embarrasse un peuple commerçant et avide. Les Phéniciens épargnèrent bientôt

à la terre le soin de se débarrasser elle-même de ses richesses. Les mines de l'Andalousie furent fouillées avec autant d'art et de soin que l'ont été depuis celles du Mexique et du Pérou. On croit qu'en échange de l'or que les Phéniciens enlevaient aux Espagnols, ils leur enseignèrent l'art *de peindre la pensée et de parler aux yeux*, art dont on leur attribue l'invention. Il faut pourtant bien convenir que cet échange ne fut point désavantageux aux Espagnols.

Les Phocéens parurent ensuite. Ils avaient d'abord fondé Marseille. De là ils formèrent divers établissemens en Espagne. Ils y portèrent les connaissances qu'ils avaient dans les arts et dans les sciences; mais ils se payèrent aussi avec l'or des Espagnols, comme avaient fait les Phéniciens. Une incursion succédait assez rapidement à l'autre. Nous allons voir paraître les Carthaginois. On lit dans Polibe, *liv.* 2, *ch.* 1er., qu'Amilcar-Burca, après avoir pacifié l'Afrique et fait la paix avec les Romains, s'embarqua à Carthage avec une grande armée, passa le détroit de Gibraltar et débarqua à Cadix. Il fit ensuite de grandes conquêtes et parvint à subjuguer les Tartésiens et les Ibériens; c'est-à-dire, les peuples de l'Andalousie, de Murcie, de Valence et d'Arragon, jusqu'aux confins de l'Ebre.

Il étendit encore ses conquêtes jusqu'aux Celtibériens, dont il défit le roi Istolace. Ce fut aussi lui qui fonda la ville de Barcelonne, qui porte encore aujourd'hui le nom de *Barcino*. Il est constant qu'Annibal son fils, et Asdrubal son gendre, dominèrent dans toutes ces contrées. Pour ce qui regarde Annibal, on sait qu'il fut élevé en Espagne; qu'il épousa même une femme espagnole, et que c'est avec des troupes espagnoles qu'il triompha souvent des Romains. Il était d'ailleurs fort instruit dans les belles-lettres, et ses exploits militaires ne l'empêchèrent point de composer plusieurs ouvrages. Tout le monde lui accorde le plus grand génie pour concerter un plan suivant les circonstances où il se trouvait. Cornélius Népos ne balance pas à dire qu'Annibal était aussi supérieur à tous les grands capitaines, que le peuple romain l'était à tous les peuples de la terre. Il faut donc avouer, ajoutent les Pères Mohedano, que plus on accordera de belles qualités aux principaux chefs des Carthaginois qui passèrent avec eux en Espagne, plus on sera fondé à soutenir qu'ils ne manquèrent pas de partager avec les Espagnols toutes les connaissances qu'ils avaient dans tous les genres. Ils introduisirent en Espagne leurs mœurs, leur religion, leurs lois, leurs usages,

leur langue même; ils y établirent des manufactures, y construisirent des places fortes, y formèrent des arsenaux, y levèrent des armées, y entretinrent des flottes; ils y fondèrent entr'autres villes, Carthagène, à qui Asdrubal, son fondateur, donna le nom de *Carthago-Nova*, pour la distinguer de Carthage l'Africaine, sa métropole; mais dont il voulut la rendre émule en grandeur et en puissance. Aussi voit-on dans la harangue que Tite-Live, *liv.* 10, *chap.* 10, met dans la bouche de Scipion, pour encourager ses soldats à prendre cette ville, qu'il fait parler ainsi ce grand capitaine: « Ne croyez pas qu'en » abattant les murailles de Carthagène vous » ne gagniez qu'une ville; cette prise vaut la » conquête de toute l'Espagne. Vous trouverez » ici tous les trésors de votre ennemi, ses armes, » ses machines, et tout ce qui est nécessaire » pour faire la guerre. C'est ici le dépôt de ses » provisions en tout genre. . . . . » En effet, le butin que les Romains y firent fut regardé comme supérieur à la ville même. On y trouva, entr'autres bijoux précieux, deux cent soixante-seize grandes coupes d'or; une immense quantité de vases d'argent, de barres de même métal, et d'argent monnayé; trente-trois vaisseaux de guerre, cent treize de transport, tous bien

équipés. On fit dix mille prisonniers, parmi lesquels on comptait un grand nombre d'espagnols fort riches et deux mille artistes. Enfin, la perte de cette ville entraîna celle des Carthagénois, en Espagne.

Mais les Espagnols ne leur sont pas moins redevables d'avoir connu, par eux, le système de philosophie qu'avait bâti Clythomaque, et qu'il avait consigné dans quatre volumes. Diogène-Laërce nous apprend que Clythomaque cultiva la philosophie dans sa patrie (Carthage) jusqu'à l'âge de quarante ans ; ensuite il alla à Athènes, où il eut pour maître Carnéade. Celui-ci, ayant admiré le génie et l'application de Clythomaque, lui enseigna les belles-lettres et la philosophie, dans lesquelles il fit de grands progrès. Il fut même successeur de son maître dans la secte académique.

Pour ce qui regarde l'art d'exploiter les mines, les Carthagénois laissèrent aux Espagnols des documens qui prouvent assez combien ils étaient instruits dans cette branche d'économie; car, quelque riches qu'on veuille supposer les mines que l'on exploita alors en Espagne, il est toujours constant que, sans une profonde expérience dans cet art, on n'aurait pu parvenir à tirer chaque jour, d'un seul des puits qui

portent encore le nom d'Annibal, plus de six cents marcs d'argent rafiné. Il faut convenir également que l'avarice et la cupidité ont bien épuisé cette contrée, puisqu'elle ne présente aujourd'hui que des faibles restes des anciennes mines. Au surplus, les Espagnols, pour exploiter avantageusement celles du Nouveau-Monde, ne cessent de mettre en usage tout ce que savaient sur cet art les Phéniciens, les Carthagénois, les Grecs, les Romains, les Goths et les Maures. C'est ce que nous aurons lieu de faire connaître par la suite, et d'après les renseignemens les plus certains. Les anciens Espagnols, ainsi que les Américains, ne faisaient nul cas de l'or ni de l'argent avant l'arrivée des Phéniciens en Espagne. Ils ne les regardaient point comme nécessaires à leur usage et à leur commerce, puisqu'ils n'étaient propres, par eux-mêmes, ni à les nourrir, ni à les habiller. On sait que l'usage de la monnaie était absolument inconnu à ces peuples. C'est par cette raison, qu'en échange des denrées de vil prix, les Phéniciens reçurent des Espagnols une quantité prodigieuse d'or et d'argent. Ces derniers ont fait depuis, et par la même cause, des échanges non moins lucratifs avec les Américains.

Au reste, les Phéniciens communiquèrent aux Espagnols un procédé qui dut leur paraître beaucoup plus précieux que tout l'or de leurs mines. C'est l'art d'extraire l'huile des olives. L'auteur du livre des *Merveilles de la nature*, ouvrage attribué, par quelques-uns, à Aristote, dit expressément que l'huile fut une des denrées que les Phéniciens livrèrent pour la première fois aux Espagnols ; mais qu'ayant remarqué que le terrain de l'Andalousie était si favorable aux oliviers, qu'ils venaient même naturellement sur les montagnes de cette province, ils s'appliquèrent à la culture de ces arbres, et exportèrent, par la suite, beaucoup plus d'huile de cette contrée qu'ils n'y en avaient apporté d'abord.

Diodore de Sicile observe, de son côté, que quand les Espagnols connurent enfin la valeur de l'or et de l'argent, ils s'occupèrent soigneusement à exploiter leurs mines ; ce qui leur procura une grande abondance de ces métaux. C'est ce qui a fait, pendant long-temps, le fond de commerce qu'ils entretenaient avec les étrangers. On voit par-là qu'ils ne faisaient qu'un commerce passif. Ce ne fut que quelques années après qu'ils apprirent des Phéniciens à faire le commerce maritime. Ils trafiquèrent d'abord, en

Sicile, par la Méditerranée; ils poussèrent ensuite leurs voyages, par l'Océan, jusqu'au cap de Bonne-Espérance. On assure que Diègue Botello, portugais, s'étant embarqué à Goa, en 1539, à bord d'une felouque, longue seulement de quatorze pieds, large de huit, et haute de quatre, depuis la grille jusqu'au pont, il fit heureusement la traversée depuis Goa jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et ensuite depuis le cap jusqu'à Lisbonne, où il arriva après neuf mois de navigation.

Les Espagnols de Cadix, même avant l'invention de la boussole, s'accoutumaient, presque dès le berceau, à affronter les dangers et les caprices de la mer. Ils ne connaissaient point d'autres exercices, d'autres amusemens, que ceux que l'on prend sur l'eau; ils vivaient plus sur cet élément que sur la terre même. Les discours qu'on leur adressait, ceux qu'ils adressaient à autrui, n'avaient guères d'autre objet que l'art et le besoin de naviguer. Ne soyons donc pas surpris que des gens si instruits, ou du moins si rompus dans cette partie, aient tenté et mis fin à des entreprises qui auraient pu effrayer beaucoup d'autres nations.

On lit, dans le second livre de Strabon, que le fameux négociant Eudoxe trouva, sur les

côtes occidentales d'Afrique, un morceau de proue que les pilotes reconnurent faire partie des débris d'un vaisseau marchand de Cadix, qui avait fait autrefois naufrage dans ces mers. Cette même histoire fait aussi mention d'une compagnie de négocians qui se forma à Cadix, pour avoir part aux profits qu'Eudoxe espérait tirer d'une navigation si longue. En effet, disent nos auteurs, si les marchands de Cadix n'avaient pas eu quelque certitude que l'entreprise d'Eudoxe réussirait, eût-il trouvé dans cette ville, avec tant de facilité, les vaisseaux, les gens de mer, les munitions et provisions de toute espèce dont il avait besoin pour un si long voyage? Or, cette assurance ne pouvait être fondée que sur l'expérience du passé, ou sur une tradition constante qu'une pareille entreprise avait déjà plus d'une fois réussi. On n'opposera point, sans doute, à ce raisonnement, l'entreprise de Christophe Colomb; il est prouvé que nulle compagnie de négocians ne voulut entrer dans ses vues.

Pline rapporte que, dans le temps où les provinces du golfe Arabique étaient sous la domination de Tibère, on y trouva les débris de quelques vaisseaux espagnols qui avaient fait naufrage sur ces côtes.

Pline, il est vrai, n'appuie cette circonstance du suffrage d'aucun écrivain; mais ce fait était si récent et pouvait être si généralement connu, que Pline crut pouvoir se dispenser d'en citer les garans. Au reste, il ajoute que Celius Antipater, auteur plus ancien qu'Eudoxe, prétendait avoir vu des gens qui avaient navigué depuis les côtes d'Espagne jusqu'à celles d'Éthiopie. Reste à savoir dequelles côtes ils étaient partis. On croit que ce fut du port de Cadix, et qu'ils trafiquaient sur les côtes de Sophale, qu'habitaient les Éthiopiens les plus riches de cette nation, et même de toute l'Afrique.

Les anciens Espagnols ne se bornaient point à ces voyages; ils en entreprirent d'autres vers les côtes septentrionales d'Espagne, et les poussèrent même jusqu'à celles de la Grande-Bretagne. On voit, par différens passages d'Avienet, de Pline, que les Tartésiens, et les autres peuples de l'Andalousie, envoyèrent des colonies aux îles appelées par les Grecs *Cassitérides*, et ensuite, par nous, Britanniques.

Ces colonies avaient pour objet d'assurer le grand commerce d'étain que ces îles leur fournissaient. L'anecdote suivante prouve combien ils étaient jaloux de se le conserver exclusivement.

Un vaisseau romain suivait à la piste un vaisseau espagnol, pour découvrir la source de ce riche commerce. Le pilote espagnol s'en aperçut. Il prit un parti bien extrême, et jusqu'alors, sans doute, inoui; ce fut de faire périr son propre vaisseau pour abîmer le navire observateur. L'équipage espagnol se sauva; l'équipage romain périt tout entier. On récompensa magnifiquement le pilote espagnol, quoique son action ne fût pas conforme aux lois de l'humanité; mais la jalousie de commerce a plus enfanté de crimes, que la jalousie en fait d'amour ou d'ambition.

FIN DU PREMIER VOLUME.

5.146

005801245

Digitized by Google